



366
L20

VOYAGES

ET

SÉANCES ANECDOTIQUES.

CET OUVRAGE SE TROUVE AU DÉPÔT
DE MA LIBRAIRIE,

Palais-Royal, galeries de bois, nos 265 et 266.



Des Paysans de Fribourg (en Suisse) veulent jeter M. Comte dans un four.

VOYAGES

366
L20

ET

SÉANCES ANECDOTIQUES

DE M. COMTE (de Genève),

PHYSICO-MAGI-VENTRILOQUE LE PLUS CÉLÈBRE DE NOS
JOURS,

Publiés par un témoin auri-oculaire invisible de tous
lesdits faits et tours extraordinaires, miraculeux,
instructifs et amusans de ce moderne et incompa-
rable enchanteur.

ORNÉ DE TROIS GRAVURES.

*Charta sicut columba volat; loquitur
venter; auribus attonitis stupent
gentes; fama stat.*

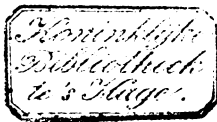


PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

rue du Pont de Lodi, n° 3, près le Pont-Neuf.

1816.



VOYAGES

ET

SÉANCES ANECDOTIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

M. Comte m'ensorcelle.

CE fut à Lyon, au grand hôtel du Nord, que je vis, pour la première fois, notre habile et merveilleux physico-magi-ventriloque. La brillante réputation qui l'avait précédé, sur-tout d'après son premier début (1) à Paris, dans la salle de la

(1) M. Comte est un grand magicien, qui vaut à lui seul les Thiémet et les Fitz-James. Il multiplie les miracles à son gré; tous les secrets de la physique amusante lui sont familiers; il déconcerte non seulement l'ignorant, mais ceux même qui se glorifient d'être savans. Si l'on ajoute foi à ses récits, il a couru les plus grands dangers; l'Espagne a voulu le faire cuire sur le bu-

rue Dauphine, sa réputation, dis - je ,
m'entraîna vers lui ; je brûlai de le con-

cher ; les paysans de l'Allemagne ont été sur le point de l'assommer, et ses épaules ont quelquefois expié les qualités supérieures de sa tête. L'instruction qui brille avec tant d'éclat dans les villes, n'a point pénétré dans le fond des campagnes, et nos villageois ont encore une ferme croyance dans le pouvoir de Satan et des sorciers ses ministres. On raconte beaucoup d'aventures qui ont failli mettre en péril les jours précieux de M. Comte.

A Fribourg, il essaya de mystifier des paysans, et se moqua d'eux si complètement, que les bons villageois, pour se venger de cette irrévérence, firent pleuvoir sur ses omoplates une grêle de coups de fourche et de pierres, qui mirent en danger imminent la colonne vertébrale du grand physicien.

Mais son plus honorable exploit est le service qu'il rendit à une église, que les dévastateurs révolutionnaires se disposaient à piller. Cette église était ornée de plusieurs statues précieuses. M. Comte était caché. Au moment où le marteau sacrilège s'apprête à frapper la tête des saints et à leur faire subir un nouveau mar-

naitre particulièrement, et pour y parvenir j'assistai à toutes ses séances. Elles

tyre , les statues parlent , reprochent aux assassins leur impiété ; frappée de terreur , la bande de Vandales fuit , se disperse aussitôt , et laisse sur leurs bases les chefs-d'œuvre des arts. Qui sait si jadis , d'autres magiciens rivaux des talents de M. Comte , ne se sont pas servis des mêmes moyens pour s'égayer aux dépens de la crédulité publique , et opérer tant de grands miracles que les légendes se sont chargées de recueillir ?

M. Comte devait à la capitale un échantillon de ces rares merveilles. Paris est un lieu de sûreté pour les sorciers ; on y vit au milieu des prestiges de tous les genres : M. Comte a opéré les siens avec le plus brillant succès.

Ses exercices ont commencé par des expériences de physique amusante , qui ont d'abord fixé tous les regards et captivé tous les esprits ; l'assemblée était nombreuse et choisie ; mais c'était sur-tout les scènes de ventriloquisme qu'on attendait , et c'est en effet dans ces scènes que le talent de M. Comte s'est manifesté avec le plus d'éclat. Il est impossible de mieux imiter les effets de la voix , de la porter

firent sur moi l'effet de ces mets choisis, délicats et appétissans dont on ne se

au loin, de la rapprocher graduellement, de la combiner avec plus d'intelligence et d'habileté, enfin de déjouer plus complètement le jugement de l'oreille. Après avoir promené son auditoire d'illusions en illusions, M. Comte a terminé ses expériences par un coup extraordinaire et décisif : il a contrefait la voix d'un sommeiller qui, du fond de sa cave, répond aux demandes qu'on lui fait ; et cette voix il la fait monter avec tant d'art de degré en degré, jusqu'au salon, que l'assemblée toute entière, trompée par la magie de l'imitation, s'est levée, convaincue qu'il existait dans la salle quelqu'un d'intelligence avec M. Comte, et qui lui rendait le service de parler à sa place ; mais on s'est bientôt convaincu du contraire, et le triomphe de l'étonnant ventriloque n'en est devenu que plus éclatant.

On ne saurait douter que ces brillans prestiges n'excitent désormais une vive curiosité, et tout annonce à M. Comte un concours assidu de nombreux auditeurs. (*Feuilleton du Courrier de l'Europe et des Spectacles, 5 juillet 1809.*)

lasse jamais, et que l'on savoure toujours avec un nouveau plaisir. M. Comte me prouva la vérité du proverbe : *l'appétit vient en mangeant* ; et aujourd'hui que je suis devenu son ami, par la plus singulière aventure, que le lecteur saura plus tard, j'avoue que c'est toujours avec une nouvelle satisfaction, que je revois M. Comte se varier et innover dans ses séances de physique amusante, de magie-blanche, et sur-tout de ventriloquie.

Du moment que je le connus, je me promis de le suivre dans ses voyages, sans qu'il s'en doutât, de loger et manger dans le même hôtel, enfin par-tout où il s'arrêterait, sûr, par ce moyen, de me trouver témoin auri-oculaire, juge et partie invisible de tout ce qu'il dirait et ferait. Je l'ai donc suivi dans les plus petits détails, et je dis, à son honneur, qu'il est parvenu à faire un art d'un métier : différent en cela de beaucoup de

gens, mêmes célèbres, qui ne rougissent pas de faire un métier de leur art.

La fortune m'ayant accordé ses faveurs, et me trouvant plus qu'au-dessus du besoin, je pouvais me procurer toutes les facilités dans mes voyages, ou plutôt dans ceux de M. Comte, qui jouit aussi d'une honnête aisance, fruit de son talent, de sa bonne conduite et de son économie. En poste, en diligence, à cheval, par le coche, ou par toute autre voiture, j'avais le bon esprit et l'adresse de me trouver toujours avec lui, ou de le suivre de près, et toujours de manière à lui faire croire, sans cependant qu'il m'en ait jamais parlé, que j'étais pour le moins un sylphe, ou quelque farfadet. Plus tard, je lui prouvai que les sorciers, comme lui et moi, font bientôt connaissance. Mais nous n'en sommes pas encore là : nous y arriverons. La nature a doué M. Comte d'un physique fort agréable et sur-tout d'une

physionomie ouverte et mobile. Tous ses traits expriment facilement et tour-à-tour la joie et la douleur ; ses yeux, vifs et parlans, sont le miroir de son ame, et le reflet de toutes les sensations qu'il éprouve, communique et partage ; aux qualités excellentes d'un cœur franc et sensible, il joint celles d'un jugement exquis ; il est bon par habitude ; malin, espiègle et railleur par ricochet et dé-lassement ; il manie l'arme de la répar-tie, presque aussi habilement que les cartes qu'il change, escamote et multiplie à volonté. Si tout l'esprit de ses doigts était dans sa tête, M. Comte serait à lui seul toute une académie, ou, pour dire encore plus, une encyclopédie vivante. Vous voyez qu'avec tant de moyens, il ne lui a fallu que la vogue pour être au-dessus d'elle ; à force de succès et de persévérance, il y est parvenu : il est aujourd'hui le premier de son art, le plus exercé professeur de physique amu-

sante, le meilleur et le plus étonnant engastrimiste ou ventriloque, le plus subtil escamoteur, enfin le plus habile magicien, l'homme justement nommé *le sorcier à la mode*.

Après avoir fait, pendant un an, les délices de Lyon, et captivé les suffrages, l'estime et l'admiration de toutes les sociétés distinguées de cette grande cité, M. Comte se décide à partir pour Paris, où précédemment il avait donné les plus brillantes espérances : il les a réalisées depuis et au-delà. Il part donc, et je le suis. Au souper, à table d'hôte, il annonce son départ, et pour voyager plus économiquement il dit, en nous faisant ses adieux, qu'il mettra sa berline sur le tillac du bateau de poste, jusqu'à Châlons, son dessein étant de s'y arrêter ainsi qu'à Mâcon. Je profite de l'avis, et, sans faire semblant de rien, je me lève de table et vais donner l'ordre au domestique de faire conduire mon cabriolet

sur le port, et de ne revenir qu'après l'avoir vu sur le coche d'eau. Cela fait, je revins, comme si de rien n'était, prendre ma part du dessert, où je vis M. Comte, par mille tours d'adresse nouveaux, achever d'enlever tous les suffrages.

La vile prose ne parut pas capable d'exprimer l'enthousiasme et les regrets de l'assemblée. On lui adressa des vers, et il répondit par un compliment aussi en vers, aux dames qui embellissaient ce brillant souper, donné tout exprès à l'hôtel du Nord, pour rendre un dernier et solennel hommage au talent du célèbre physicien.

Un concert unanime d'applaudissemens et de bravos termina cette soirée joyeuse. J'ai vu depuis, au départ de notre habile magicien, pareille scène se renouveler, comme la même carte volante qui, sous ses doigts créateurs, se change et se multiplie pour devenir celle

de toutes les personnes qui, dans le jeu qu'il présente, en ont choisi ou pensé une douzaine de toutes figures et couleurs.

CHAPITRE II.

Singulier évènement. — Visite domiciliaire. — Comment et pourquoi tous les passagers sont obligés de se fouiller. — Commissaire de police et gendarmes complètement mystifiés. — Faux noyé. — Consternation générale. — Beau dévouement. — Merle d'or. — Massacre qui s'ensuit. — Avarice punie. — On arrive à Mâcon, et tout le monde veut loger à l'hôtel du Sauvage, où loge M. Comte.

Nous nous embarquons, par le plus beau temps du monde, à trois heures du matin ; c'était le 15 juillet 1814. Croyant arriver le premier dans la chambre des voyageurs de Paris, j'y trouvai, avec sa famille, M. Comte qui ronflait comme un bienheureux, et paraissait travailler à rattraper le temps perdu. Je me place près de mon ventriloque, qui me parut ne dormir que d'un œil, et qui ne tarda pas à faire des siennes. La chambre fut bientôt remplie de voyageurs qui se dis-

posèrent à dormir. J'eus l'air de faire comme eux, et je vis de nouveaux tours de la magie active et malicieuse de notre physicien. Il enleva à plusieurs officiers leurs décorations, et à moi, le premier, ma montre, sans que je m'en aperçusse ; à une fort jolie dame le portrait de son mari, qui tenait à son cou par une triple chaîne d'or fermée à secret ; à une vieille dévote ses heures et ses lunettes ; à un prêtre sa calotte et ses boucles d'argent, etc. etc.

On se réveille ; et chacun se trouvant dévalisé, on se regarde, on se soupçonne réciproquement, et on n'ose s'interroger, tout en s'accusant l'un l'autre *in petto*.

M. Comte paraissait n'être connu que de moi, mais je fis semblant de ne le pas connaître ; tandis qu'il feignait de dormir, il me parut qu'il riait sous cape et jouissait de l'embarras de tous les voyageurs.

« Voilà qui est plaisant, s'écria la jeune

« dame (en fixant ses regards sur un jeune
 « officier son voisin), je n'ai plus à mon
 « cou de portrait ni de chaîne, et pour-
 « tant je suis bien sûre de m'être cou-
 « chée et levée avec ; car, depuis deux
 « ans, ils ne me quittent jamais : c'est
 « un vœu d'amour conjugal, et je suis
 « fidèle à mes sermens. » L'officier riait
 à gorge déployée, en disant : « *Ah! le*
 « *bon billet qu'a la Châtres!* » Vous
 « avez beau rire, M. l'officier, reprit la
 « dame, c'est comme cela : il n'y a que
 « le diable, un sorcier ou vous qui
 « m'avez joué le tour de m'escamoter ce
 « qu'après mon mari j'ai de plus cher
 « au monde. »

L'officier de rire de plus belle et de
 riposter : « Parbleu ! ma jolie voisine, je
 « ne me suis jamais cru sorcier en veil-
 « lant, encore bien moins en dormant ;
 « et je vous croirais volontiers la sor-
 « cière qui m'a dérobé ma croix d'hon-
 « neur, car elle me manque, et je ne ba-

« dine pas sur cet article. Vous me la
« rendez, ou vous direz pourquoi. »

Débats sur débats, accusations sur accusations, et chacun de se plaindre, de redemander à son voisin les objets qui lui manquent.

M. Comte feint de se réveiller au bruit de tous les réclamans ; d'un air de somnambule tout effaré, il s'informe du sujet de tant de clameurs, et demande ce qu'il y a, ce que c'est. On le lui dit ; il porte aussitôt ses mains à ses montres et à ses bagues.

« C'est quelqu'un, dit-il, qui se sera
« introduit furtivement, pendant que
« nous dormions, et qui aura fait son
« coup : il faut appeler le patron de la
« barque, le commis, et que tout le
« monde se fouille. »

Grande rumeur, toute la barque est en l'air, et deux gendarmes qui se trouvaient de passage avec le commissaire de police de Mâcon, font leur tournée, priant tous

les voyageurs de se fouiller devant eux. Je suivis M. Comte, qui suivait les gendarmes et le commissaire. Je me fouille un des premiers, et M. Comte, sans être vu de personne, pas même de moi, glisse subtilement ma montre, le portrait, les décorations, les heures, les lunettes, les boucles, etc. dans les poches du commissaire, dans celles des gendarmes et dans les revers de leur uniforme : il agit ainsi tout en demandant qu'on le fouille, se fouillant lui-même lentement et avec le sang-froid de l'innocence. Cette comédie, parfaitement jouée, il va se remettre à sa place. J'en fais autant. La revue faite, et tout le monde s'étant fouillé, le commissaire, d'un ton flegmatique et magistral, se met à dire :

« Le voleur, pour n'être pas pris, aura jeté les vols dans l'eau, et c'est autant de flambé. » Au surplus, comme il faut prêcher d'exemple, puisque tout le

« monde a fait la revue de ses poches,
 « et que le voleur aurait bien pu glisser
 « tout ce qu'il a pris dans les nôtres,
 « messieurs les gendarmes, fouillez-vous,
 « j'en vais faire autant : je commence. »

Quelle fut la surprise du commissaire en trouvant dans les poches de son gilet, le collier et le portrait de la jolie voyageuse, avec ma montre !

Quelle fut la stupéfaction des gendarmes, quand ils trouvèrent, dans leurs poches de côté et leurs revers, les heures et les lunettes de la vieille dévote, la calotte, les boucles d'argent du prêtre, et cinq à six décorations de la légion d'honneur.

Chacun d'applaudir et de rire aux éclats, en raillant les gendarmes et le commissaire, qui prirent le parti de rire avec tout le monde, et de dire, avec tous les passagers : « Le tour est bien joué, et
 « voilà un habile fripon ! Nous faire vo-
 « leur malgré nous, c'est un peu fort,

« tandis qu'il y en a tant de bonne volonté. »

Les uns criaient au miracle, et d'autres au sortilège. Le plus merveilleux de tout ceci, fut que personne ne soupçonna le véritable sorcier, qui était bien tranquille, à côté de moi et de sa famille, occupé à dévorer un morceau de jambon sous le pouce, et une cuisse de dinde truffée. Ce triomphe incognito ne fut pas le seul de cette petite traversée, et le lecteur verra comment notre magicien, toujours avide d'une grande réputation, tenait le public en haleine sur son compte, et, peu ou beaucoup, voulait que l'on s'occupât et que l'on parlât de lui.

Cette aventure fut le sujet de la conversation de tous les passagers, jusqu'à ce qu'un prodige d'un autre genre vint faire une singulière et bizarre diversion. Il rompit les conjectures, fixa l'attention de toute la barque sur un malheureux

factice, de l'invention de M. Comte, et mit en évidence le dévouement généreux de plusieurs passagers, sur-tout celui du patron de la barque. Voici comment :

Tout le monde prenait l'air sur le tillac, et contemplait avec admiration les bords rians et variés de la Saône; les uns se racontaient leurs merveilleuses aventures, les autres faisaient des calembours ou jouaient aux cartes; ceux-ci, aux propos interrompus, et ceux-là, à des petits jeux innocens, avec des grisettes et de fraîches et jolies paysannes L'intérieur de la barque était à-peu-près désert : tout-à-coup, on entend une voix lointaine et sépulcrale crier : « Au secours ! au secours ! à moi ! je me noie... « je suis noyé. » M. Comte aussitôt se déshabille et veut s'élancer pour sauver l'infortuné qui lutte contre la mort, et dont les sons étouffés font entendre ces cris de douleurs et de détresse : « Au

« secours ! au nom de Dieu ! à mon secours ! » L'effroi est général. Le patron de la barque empêche M. Comte de se jeter à l'eau , s'y précipite et plonge du côté d'où part la voix ; M. Comte , qui nage comme un poisson , s'élançe après le patron , avec plusieurs voyageurs qui suivent la barque. La stupeur , qui glace tous les cœurs , s'empare des esprits et fait croire à tous les spectateurs qu'ils voient et entendent le malheureux qui crie au secours et qui se débat contre les flots. Le patron revient après trois plongeurs infructueux , dit qu'il n'a rien vu , et nage avec M. Comte , qui se dirige avec les autres nageurs vers la même voix , tantôt mourante et tantôt renaissante.

Tous les passagers frémissent et flottent entre l'espérance et la crainte. Chaque mère cherche son fils , chaque fils sa mère , le frère sa sœur , la fille son père , tout le monde se cherche , s'appelle , la

consternation est au comble. Le malheureux que l'on veut sauver est perdu sans ressource , plus de cris , plus de voix , le silence de la mort , tout annonce que sa trace est devenue absolument invisible , et le patron manque de se noyer tout de bon pour arracher du sein des eaux ce malheureux , d'autant plus introuvable qu'il n'y avait jamais été. Les nageurs regagnent la barque avec M. Comte , qui reçoit des complimens de tout le monde. Notre ventriloque tire aussitôt un double louis qu'il offre au patron pour récompenser son généreux dévouement. Celui-ci le refuse , en disant que son seul regret est de n'avoir pu sauver ce malheureux , et qu'une bonne action porte avec elle sa récompense.

M. Comte avait un panier de vin de Bordeaux qu'il fit venir et distribua aux nageurs , et dont il but sa part avant de se changer et sécher , ce qui fut l'affaire d'un moment , vu la chaleur de la saison.

L'effroi diminua et disparut à une réflexion que fit M. Comte, et qu'il communiqua à tout le monde : « Je soupçonne
 « fort, dit-il, que le malheureux qui
 « nous a intéressé en sa faveur, est le
 « voleur des bijoux, montres, etc.,
 « qui, craignant la visite des papiers à la
 « descente de la barque, a voulu s'échap-
 « per en se jetant à l'eau, et a été en-
 « traîné par le courant. » Chacun vit
 le fait vraisemblable, et le crut réel.
 M. Comte, par ce moyen, détourna
 tous les soupçons. On ne s'occupa plus
 d'un accident qu'on ne pouvait réparer,
 et chacun se mit à causer, rire et jouer
 comme auparavant.

La scène changea tout-à-coup, et ce fut la baguette magique de M. Comte qui opéra ce changement. La tragédie qu'il venait de donner fut suivie d'une tragi-comédie bouffonne et morale de sa composition. Il aperçoit sur le tillac et près de sa berline, une bonne vieille

paysanne qui avait dans une grande cage une provision de merles vivans qu'elle allait vendre au marché de Mâcon avec des volailles. Il l'accoste en lui disant : « Voilà un joli régiment de merles : « Combien chaque soldat ? — Vingt sous. « — Quinze. — Pas à moins, c'est à « prendre ou laisser. » M. Comte s'en va. « Revenez, » lui crie la femme. M. Comte revient. — « Combien vous en faut-il ? « — Un seul, le plus gros, celui qui « ouvre toujours le bec quand on fait « aller devant lui le doigt du haut en « bas, celui-ci (le désignant) ; » la vieille le lui donne, M. Comte paie et l'emporte. Il fait aller son doigt devant lui, l'oiseau ouvre un large gosier, et monsieur Comte lui glisse adroitement une pièce d'or que le merle avale comme une fraise. Peu de temps après, il vient se placer près de la marchande, et, tordant le cou au merle, il s'amuse à le plumer pour le servir à souper à sa

femme, qui aime beaucoup, dit-il, les petits pieds. L'ayant plumé, il lui ouvre la gorge pour en tirer ce qu'on appelle vulgairement le sifflet. A peine l'a-t-il ouverte qu'il aperçoit la pièce d'or; il la prend d'une main avide et la cache mystérieusement, mais de façon à la laisser voir à la bonne vieille qui l'observait, et qui, toute émerveillée du miracle, croit déjà sa fortune faite.

M. Comte s'en va précipitamment et revint cinq minutes après marchander tous ses merles. « Je n'en vends plus, » monsieur, dit la vieille d'un ton sec, « et si j'ai vendu celui que vous m'avez acheté, c'était pour vous faire plaisir. — J'en donne vingt sols de chaque, » et je les prends tous. — Vous m'en donneriez trois fois autant que vous ne les auriez pas. — Eh bien, gardez-les. — Aussi fais-je. » Tout le monde se moque de la marchande, et l'appelle une vieille folle.

La vieille folle se lève, quitte sa place, descend, avec sa cage, dans l'intérieur de la barque, et, comptant trouver dans la gorge ou le ventre de chacun de ses merles une pièce d'or, elle les étouffe tous, les ouvre, fouille, vide et voit.... qu'elle ne voit rien.

Furieuse, elle remonte sur le tillac, et les jette dans la Saône. En massacrant ces pauvres merles, elle perdit la vente et le bénéfice, et il ne lui resta que la honte de les avoir égorgés par avarice. La plus petite perte pour un avare est toujours une grande douleur.

M. Comte raconta l'aventure à tout le monde, et tout le monde en rit.

Le nom de la *femme aux merles d'or* est resté depuis cette époque à la vieille paysanne, qui vend toujours ses merles le plus cher qu'elle peut, mais qui ne les tue plus pour voir s'ils ont dans la gorge une pièce d'or. M. Comte renouvela ici fort plaisamment, dans le massacre des

merles, la fable de la *poule aux œufs d'or* du bon La Fontaine.

On se disposait à mettre la planche pour débarquer, lorsque M. Comte voulut égayer l'arrivée par une révélation mystérieuse et véridique de tout ce qui avait intrigué les passagers pendant la traversée de Lyon à Mâcon. Soudain une voix souterraine se fait entendre et profère distinctement ces mots :

« Personne n'a été volé, personne n'a
 « été noyé, la seule aventure funeste,
 « c'est le massacre des merles de la vieille
 « paysanne. C'est M. Comte, physicien
 « et ventriloque, qui vous a joué plusieurs
 « tours de son métier. »

Puis reprenant sa voix naturelle : « Je
 « vous souhaite bien le bonsoir, je vais
 « loger au Sauvage, et je vous invite
 « tous à venir me voir demain, dans la
 « séance que je donne à la salle de spec-
 « tacle. »

On rit aux éclats et on applaudit à

outrance. Tous les passagers le suivent et veulent loger au Sauvage ; l'hôtel est trop petit. On offre à M. Comte de lui payer d'avance la représentation du lendemain et le prix qu'il veut y mettre ; l'enthousiasme est au comble.

En moins de rien, toute la ville et les faubourgs sont instruits de son arrivée. Les gendarmes, le commissaire, la vieille paysanne, le patron de la barque, les passagers sont pressés, entourés, questionnés, et je crois qu'ils seraient encore là, sans un orage subit et épouvantable qui vint à crever, et renvoya chacun chez soi, où chacun parle peut-être encore du faux noyé, du voleur, de la barque et du merle d'or de la façon de M. Comte.

CHAPITRE III.

Je rends visite à mon cousin le préfet de Mâcon : — J'y trouve M. Comte en train de le mystifier. — Je me prête à la mystification et la prolonge. — Nouveau triomphe du ventriloque. — La montre du maire changée en grenouille. — Cochon qui parle. — Toute la ville est en l'air. — Représentation extraordinaire. — Scène plaisante du verre de vin qui amène celle de la chemise et de la moutarde. — Notre enchanteur tient parole. — Tous les spectateurs sont enchantés, et tous les rieurs se déclarent pour lui.

APRÈS avoir fait les frais d'une soirée charmante et d'un souper délicieux, M. Comte se retire avec sa famille pour songer aux préparatifs du lendemain ; moi, je remonte à mon appartement pour mettre ordre à quelques papiers que j'avais à communiquer au préfet de

Mâcon, mon cousin, auquel, sans cela, je devais une visite d'amitié.

Comme je descendais pour m'acheminer vers la préfecture, je vois devant la porte de l'hôtel du Sauvage la berline de M. Comte, attelée de deux superbes chevaux gris pommelés, qui l'attendaient pour aller présenter ses devoirs aux autorités constituées. Un cocher à larges moustaches, et deux grands laquais gaulonnés depuis les pieds jusqu'à la tête, étaient tout prêts à recevoir les ordres du physicien - financier, du roi de la magie. Une nombreuse populace entourait la voiture et les chevaux pour connaître d'avance et admirer le miraculeux personnage qui devait ensorceler toute la ville pendant le court séjour qu'il se proposait d'y faire. Raisonnant sur la cause de la vogue, et calculant sur-tout ses effets, je prends la route de la préfecture. J'arrive, je me fais annoncer chez mon parent, et j'y trouve

M. Comte occupé à faire respirer de l'eau de Cologne à la femme du préfet, qui se trouvait mal, et qui ne tarda pas à reprendre ses sens. Je m'informe de la cause de son évanouissement, et mon bon cousin me dit d'un air effrayé :

« Mon cher parent, toute la préfecture
« est sur pied; ma garde et les gendar-
« mes courent après un vagabond qui
« s'est caché dans un de mes bureaux
« pour soustraire quelques papiers im-
« portans, ou pour voler ma caisse; on
« le poursuit de la cave au grenier, et
« maintenant, il est dans la cheminée.
« Je viens de le menacer de faire tirer
« sur lui s'il ne descend et se rend de
« bonne grâce. Vous voyez la catastro-
« phe et vous arrivez au dénouement.
« Quand monsieur est arrivé, tous mes
« bureaux étaient déjà en rumeur, et je
« suis fort heureux de l'avoir trouvé
« pour secourir ma femme, car, dans
« l'effroi général, je vous avoue fran-

« chement que je n'avais pas la tête à
« moi.

« Ne tirez pas, ne tirez pas, s'écria la
« femme du préfet, ou je meurs sur le
« coup.

« Tirez, criai-je au gendarme, point
« de quartier aux voleurs. »

Comme le gendarme armait sa carabine et allait faire feu, une voix aérienne part de la cheminée et nous envoie ces mots : « Je suis sur les toits... Je me sauve par où je suis venu... Ne tirez pas votre poudre aux moineaux... J'attrape tout le monde, et personne ne m'attrape. Bonjour. »

Nouvelle surprise, nouvelles alarmes. Je cours avec tout le monde; je descends à la cour, M. Comte me suit; le préfet, sa femme, laquais, femmes-de-chambre, commis, le cuisinier avec sa broche, les marmitons avec leurs lardoires, le palfrenier avec sa fourche, tout le monde

enfin attend le malfaiteur invisible... qui se fait encore attendre.

On n'entend plus rien. La revue faite dans ses bureaux, à la caisse, rien ne manque; le calme se rétablit, et mon cousin et sa femme, et tout le monde ne furent au fait de l'aventure, et ne revinrent de la frayeur qu'après la représentation de M. Comte: il y répéta à-peu-près la même scène, qui produisit l'illusion la plus complète, et donna aux spectateurs le mot de l'énigme.

M. Comte, après avoir présenté ses hommages au préfet, et lui avoir laissé une vingtaine de billets de premières pour lui et sa société, le salua, remonta dans sa berline, et alla chez le maire, dont il fut reçu avec affabilité. En lui demandant l'heure, il escamota sa montre, et le fit beaucoup rire en faisant croire à son adjoint qu'elle était dans sa poche, où il avait senti, en effet, passer quelque chose. Stupéfait du miracle, l'adjoint

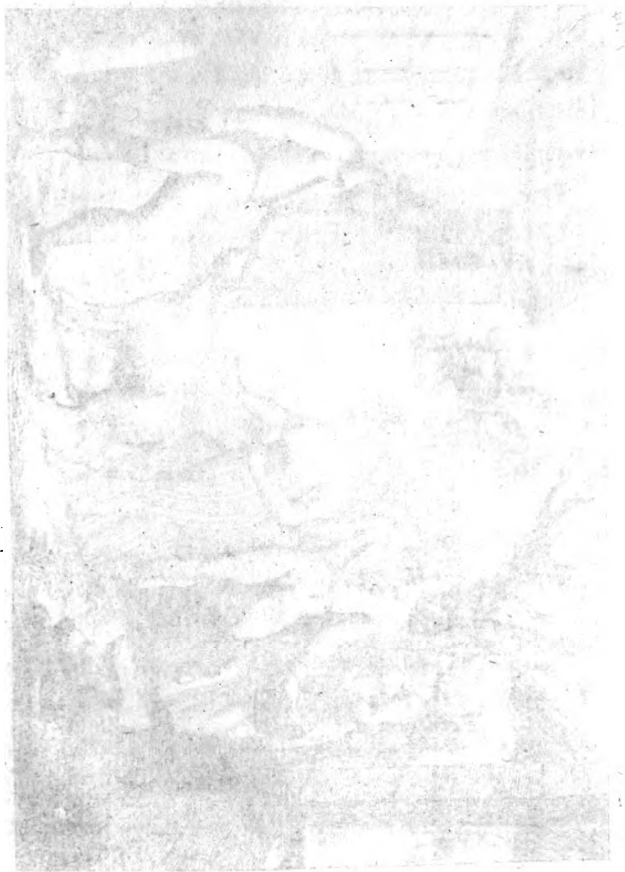
vent remettre au maire sa montre, et, tout ébahi, trouve à sa place une grenouille. Il jette un cri, et dans le même instant la montre se replace dans le gousset du maire, la grenouille disparaît et M. Comte aussi, laissant le maire et l'ad-joint comme paralysés par l'effet surprenant, magique et inattendu de la subtilité de ses doigts.

M. Comte est bientôt à son hôtel, et, aussi prompt que l'éclair, parcourt le marché, où il veut donner encore une preuve qu'il possède le *nec plus ultra* de son art.

Il rencontre une Bressanne chassant devant elle un gros cochon qui se traînait avec peine, tant il était chargé de lard.

« Combien votre cochon, la femme ? »
La femme ne répond pas, croyant que M. Comte veut plaisanter et non pas acheter.

« Êtes-vous sourde ? Je vous demande combien votre cochon ? »





Le Cochon parlant .

— « Monsieur se moque, il n'achète
« pas de cochon, lui.

— « Non, je ne me moque pas. Com-
« bien votre cochon, encore une fois ?
« et si le prix me convient, je l'achète et
« paye comptant.

— « Puisque c'est ainsi, mon beau
« monsieur, parlons peu et parlons bien :
« laissez-moi cent francs, et mon cochon
« est à vous.

— « C'est trop des deux tiers ; j'en
« donne dix écus.

— « Cent francs, pas à moins ; je ne
« surrais ni ne rabats jamais.

— « Je suis sûr que votre cochon est
« plus raisonnable que vous, et qu'il sait
« bien qu'il ne vaut pas cent francs.

— « Est-il farée, ce monsieur ! Vous
« allez voir que ce cochon a de la con-
« naissance, et qu'il va dire ce qu'il vaut
« au juste ; comme si une bête, aussi bête,
« pouvait savoir sa valeur, tandis que tant

« de gens d'esprit n'ont pas l'esprit de se
« connaître.

— « Ce ne serait pas le premier cochon
« qui aurait parlé. »

M. Comte s'approche de l'animal, le
tire par les oreilles et lui dit :

« L'ami, parle-moi en conscience, je
« m'en rapporterai à toi plus qu'à ta maî-
« tresse; dis-moi, vaux-tu cent francs?

« Nous sommes bien loin de compte,
« répond le cochon d'une voix rauque
« et caverneuse; je ne vaux pas cent
« sous. Je suis ladre, ma maîtresse est
« une vieille avare... Elle veut vous attra-
« per... Personne ne veut de moi, et je
« suis le rebut du marché. »

Tout le monde qui s'était attroupé
prend la femme pour une sorcière, et le
cochon pour le diable. On la hue, on
la raille, on heurte l'animal. M. Comte
s'échappe en riant aux éclats et revient
à l'hôtel du Sauvage, où il s'entend ra-

raconter à lui-même, pendant le dîner, l'histoire du préfet, du maire, de son adjoint, et l'aventure diabolique du cochon qui parle, et de la Bressanne sorcière que tout le monde engage à se faire exorciser, pour chasser l'esprit impur du corps de son cochon, dont le soin de son salut ne veut pas qu'elle fasse plus longtemps sa société.

Après avoir dîné à la hâte, M. Comte nous quitte et va rejoindre sa famille qui l'attendait, ainsi que le public, avec la plus vive impatience. La salle de spectacle de Mâcon était remplie depuis trois heures, et la séance ne devait s'ouvrir qu'à six. Tous les prix avaient été tiercés et doublés. Les musiciens étaient sur les dents, et depuis deux heures s'épuisaient en concertos, symphonies, ouvertures et pots-pourris, pour abrégér l'instant désiré où la toile devait se lever. Avec mon billet pris de la veille, j'étais sur le point de me voir à la porte, si M. Comte

ne m'eût fait placer dans un coin de la loge du préfet, mon parent.

On lève le rideau ; M. Comte paraît : on applaudit avec transport. D'après la réputation du sorcier on s'attend à des miracles.

« C'eût été un mauvais temps pour M. Comte que celui où l'on croyait aux sorciers ; il aurait certainement été brûlé. Il prétend, comme nous l'avons vu, que, même dans le siècle de lumière, il ne s'en est pas fallu de beaucoup qu'il ne l'ait été dans je ne sais quel coin de l'Europe, où la philosophie n'a pas encore pénétré. Mais du moins les spectateurs auraient su à quoi s'en tenir ; ils auraient eu une explication commode qui satisfait à tout, qui donne raison de tout, et leur esprit n'eût point été à la torture pour tâcher de deviner par quels moyens naturels M. Comte vient à bout d'opérer tous ces prestiges qui se passent devant leurs yeux. Cela m'a paru vraiment inex-

applicable Je m'arrêterai peu sur ses tours
 de cartes, quelque multipliés, quelque
 variés, quelque surprenans qu'ils soient,
 et quelqu'admirable que soit la dextérité
 avec laquelle ils sont exécutés. Qui ja-
 mais, mieux que M. Comte, sut faire
 disparaître une carte du lieu où on l'a-
 vait mise, la faire paraître là où l'on
 était bien loin de la soupçonner, la chan-
 ger à volonté dans ses mains, ou même
 dans les mains de celui qui l'a prise, qui
 l'a bien regardée, qui la tient bien, et
 qui est tout étonné de voir que ce n'est
 plus la même; transformer, selon la de-
 mande qui lui en est faite, un quart, un
 tiers d'un jeu de carte, le jeu même en-
 tier en as de pique; faire pleuvoir un
 déluge d'as de pique de la cravate, du gi-
 let et des poches d'un spectateur ébahi
 qui ne vit jamais tant d'as de pique, et
 ne peut en croire ses yeux lorsqu'il les
 regarde tomber à ses pieds et s'amonce-
 ler sur le parquet; que dirai-je de ce dix

de trèfle coupé en dix morceaux, les dix morceaux jetés au feu et brûlés devant tout le monde, et cependant se trouvant dans l'intérieur de dix montres choisies entre vingt ou vingt-cinq qui se trouvent sur la table, de sorte qu'il n'y a point de morceaux de carte dans les montres qui n'ont point été désignées, qu'il y en a dans celles qui l'ont été, et que ces dix morceaux forment exactement la carte qu'on a vu couper, et sont par conséquent ceux qu'on a vu brûler. Sur la même table est placée une carafe, au-dessus de cette carafe s'élève une boîte quarrée en tôle. Tous examinent la carafe; la boîte passe dans les mains de tout le monde: elle ne renferme aucun ressort: on y place un jeu de cartes. M. Comte s'en éloigne: une dame de la société commande au dix de cœur de paraître; le dix de cœur s'élève lentement au-dessus du jeu, se fait voir tout entier et tombe sur la table. La même

personne, ou une autre, donne le même ordre à la dame de carreau; la dame de carreau se met en devoir d'obéir, mais elle se montre par les pieds; on lui fait observer que ce n'est point ainsi qu'elle doit se faire voir en public, et la dame de carreau se retourne et paraît comme il convient, la tête la première. N'y a-t-il pas de quoi être confondu?

« Cependant d'autres aussi font des tours de cartes, et quelque merveilleux que soient ceux-ci, ils ne sont pour ainsi dire qu'une préparation à des merveilles plus grandes encore. On confie deux anneaux à M. Comte; ce n'est pas lui qui les brise, c'est une personne de la société qu'il engage à les briser; c'est une troisième qui en jette les morceaux dans un brâsier ardent, aux yeux de tous les spectateurs. Qui ne croirait ces anneaux anéantis? Cependant on apporte deux œufs. M. Comte prie une dame de désigner un de ces œufs: elle est par-

faitement libre dans son choix ; et c'est justement celui qu'elle choisit qui contient les deux anneaux : elle le casse, et aussitôt il en sort un serin vif et semblant qui porte ces anneaux dans son bec. On sent combien est fêté le charmant serin : toutes les dames l'accablent de baisers. Mais tout-à-coup il meurt dans une jolie main qui le caresse. Il est mort, bien mort. Un concert de regrets s'élève dans l'assemblée ; on y fait l'oraison funèbre de l'aimable oiseau ; la femme sensible qui l'a étouffé est véritablement affligée, et l'on ne sait jusqu'où irait son émotion, lorsque le serin ressuscite tout-à-coup. Il vole ; et comme s'il était lui-même un sorcier plein de discernement et d'intelligence, il choisit une jolie tête ou une épaule charmante, pour se reposer et chanter son triomphe.

« Aux prodiges de l'adresse, M. Comte réunit ceux du ventriloque le plus étonnant qu'il soit possible d'entendre ; et il

combine ces deux moyens dans certains tours que ce double talent rend doublement merveilleux. Par exemple, il prie une dame d'écrire une phrase ; cette phrase écrite, il la fait brûler : tout-à-coup, on entend une voix qui part de la cour, ou d'un jardin voisin, et qui appelle M. Comte. On détermine parfaitement la distance d'où cette voix est censée partir : un dialogue s'établit ; M. Comte ouvre la fenêtre, et le volume de voix augmente justement en proportion de l'effet que doit produire une fenêtre ouverte, tandis que, suivant toutes les lois de la physique, ce volume devrait diminuer, puisque la voix, partant réellement de l'intérieur du salon, devrait se faire entendre avec moins de force lorsque la fenêtre est ouverte. Le prétendu personnage, qui semble parler du dehors, annonce qu'il a une lettre à remettre : après une contestation assez longue, on consent à recevoir sa lettre ;

mais on lui dit de la jeter par la fenêtre. Aussitôt, elle passe par la voie indiquée, et tombe au milieu du salon. M. Comte la ramasse et prie une personne de la société de la décacheter. Le cachet est énorme ; sous cette première enveloppe se trouve une lettre avec trois cachets, puis une seconde non moins bien cachetée, puis une troisième, puis une quatrième, puis une cinquième, enfin, une dernière qui n'a qu'un seul cachet : c'est là-dedans qu'est contenue la phrase qu'on croyait livrée aux flammes. On la représente à la personne qui vient de l'écrire, et elle reconnaît parfaitement son écriture, sa phrase, et l'identité du papier sur lequel elle l'a écrite.

« Je rapporterai encore un tour de cette séance extraordinaire, et ce sera le dernier ; car enfin, il faut se borner, sinon dans son admiration, du moins dans le récit des merveilles qui l'excitent et la justifient.

* M. Comte présente un vase en tôle au fond duquel on voit un peu de terre végétale, dont chacun peut prendre une pincée, que chacun peut visiter, et qui prouve à tout le monde qu'il n'y a rien de mystérieux ni de préparé. Il demande à cinq ou six dames quelles fleurs elles préfèrent; ces dames nomment du jasmin, des œillets, des roses; elles pourraient également nommer toute autre fleur. M. Comte prend aussitôt des graines, les sème, couvre le vase, et allume dessous un morceau de papier pour hâter la végétation. Des fleurs si promptement écloses ne peuvent effectivement venir qu'en serre chaude : tandis qu'elles se développent, M. Comte fait quelques tours qui font trouver le temps encore plus court. Bientôt il enlève l'espèce de cloche qui couvrait le vase, et distribue toutes les fleurs qu'on lui a demandées, parfaitement développées, parfaitement naturelles : les roses sont justement

telles qu'on les avait désirées, ou en bouton, ou à demi écloses, ou entièrement épanouies; elles sont de plus en grande quantité, et je crois que toutes les dames ont une rose par-dessus le marché des fleurs qu'elles ont choisies (1). »

Après avoir fait passer toute l'assemblée de surprise en surprise, et captivé les yeux et l'odorat par ce dernier tour : « J'avais promis, ajouta M. Comte, « d'escamoter et métamorphoser toutes « ces dames; pouvais-je choisir une « forme plus gracieuse et plus aimable? « En vous métamorphosant toutes en « roses, n'est-ce pas offrir la copie au « modèle? n'est-ce pas, mesdames, vous « escamoter toutes pour vous rendre à « vous-mêmes? »

Cette jolie scène fut interrompue par celle du verre de vin. M. Comte débou-

(1) Extrait du Feuilleton du *Journal des Débats*, en date du 29 décembre 1814.

che une bouteille et verse dans plusieurs vases; il en présente deux à un officier supérieur de marine qui se trouvait à la première loge à droite, sur le théâtre. L'officier en prend un, et M. Comte l'autre; puis, feignant tout-à-coup de craindre que le vin ne l'incommode, il le jette dans la loge où se trouvaient cinq à six jolies dames; l'officier riposte en jetant le sien au nez de M. Comte, et s'aperçoit trop tard que celui de notre habile physicien s'était métamorphosé en jonquilles, jasmin, rézéda, tubéreuse, héliotropes, etc., et que c'était un nouveau cadeau de Flore, que cette déesse du printemps avait envoyé au beau sexe par son messager favori.

Il présente aussitôt ses excuses à M. Comte; celui-ci les reçoit en souriant. « Monsieur, lui dit-il, vous qui
 « paraissez un peu incrédule, apprenez
 « que non-seulement je changerai tout
 « ce que je voudrai en ce qu'il me plaira,

« mais que je parie encore vous ôter
 « votre chemise sans vous déshabiller.
 « Veuillez venir pour un moment près
 « de moi, et je perds cent louis si je ne
 « fais pas ce que j'avance. »

L'officier le prend au mot, et tout le monde croit que c'est un compère, ce dont lui-même se défend hautement, acceptant le pari, et allant trouver le magicien. On applaudit. M. Comte se met en devoir d'ôter la chemise à l'officier; en un clin-d'œil la cravate disparaît, et déjà on voit le col de la chemise s'exhausser par dessus la tête; jusque-là chacun se met l'esprit à la torture, et doute de la possibilité de l'exécution. M. Comte continue; il atteint le dos de la chemise; il en était à la partie renfermée dans la ceinture de la culotte, lorsqu'avec autant de malice que de prestesse, il retire sa main toute barbouillée de moutarde dont la chemise est tachée à plusieurs endroits. Tout le monde rit

aux éclats, et M. Comte renonce à la partie, en faisant voir au public la couleur jaune de la moutarde, que tous les spectateurs prennent pour toute autre chose. Puis, s'adressant à l'officier : « Monsieur, lui dit-il, lorsqu'on fait tant que d'accepter un pari de cette nature, on doit être sûr de soi, et ne pas se présenter, sur-tout devant un cercle aussi choisi de dames aimables, avec du linge qui n'est pas blanc. »

L'officier se retire confondu ; la moitié de l'assemblée croit encore aujourd'hui que la moutarde n'en était pas, et l'autre que c'en était.

Tout autre que M. Comte eût été déconcerté ; il n'y eut de vraiment déconcerté que l'officier, qui finit par en rire comme tous les rieurs, que M. Comte a toujours le bon esprit de mettre de son côté.

CHAPITRE IV.

Le faux Comte, ou le ventriloque postiche.

M. COMTE, sans mot dire, fait mettre quatre chevaux de poste à sa berline, et dirige sa route sur Châlons; j'en suis instruit une heure après son départ. Je me sers du même moyen pour le suivre; et payant grassement les guides au postillon, je le rattrape à la seconde poste. Je le devance, il me dépasse, et je joue avec lui aux barres, toujours sans qu'il s'en doute, jusqu'à Châlons, où nous arrivons ensemble et en même temps à l'hôtel des Trois-Faisans. Nous déjeûnions, lorsqu'un garçon de théâtre nous apporte un petit billet du spectacle du jour, et M. Comte, en le lisant, doute s'il veille. Il voit sur l'affiche son nom et son même genre de spectacle.

Il dit en souriant : « Je me croyais
 « trop fin pour être double ; et me voilà
 « presque autant que Dieu ; une réputa-
 « tion par devant et par derrière , ici , là
 « et par-tout. Je suis charmé que tout
 « le monde vive , mais je serais fâché
 « que ce fût à mes dépens. Je ne veux
 « pas qu'un jongleur fasse grimacer un
 « art que je suis parvenu à représenter
 « par-tout sous la figure rianté de Mo-
 « mus , et qui marche escorté des jeux
 « aimables d'une magie gracieuse. J'irai
 « voir ce faux Comte ; si mon Sosie me
 « ressemble , je veux en faire un ami ;
 « sinon , sans nuire à sa recette , j'ai en
 « main les moyens d'arracher à ce geai
 « les plumes du paon dont il se pare. »

Je ne répondis rien à la petite sortie
 du véritable Comte contre le faux ; je
 mis la conversation sur un autre sujet ,
 et je parlai d'une noce brillante qui de-
 vait avoir lieu le lendemain dans l'hôtel
 où nous logions , et dont le postillon

de la dernière poste m'avait entretenu , en faisant un pompeux éloge des futurs, de leur fortune et sur-tout de la considération dont ils jouissaient dans la ville et à vingt lieues à la ronde. C'était la fille d'un receveur principal des contributions directes, qui se mariait à un gros fournisseur de l'armée. Ma verve s'échauffa, et je brochai sur le champ quelques couplets qui eurent plus tard la destination et l'effet que je leur réservais.

M. Comte ne dit mot de son côté, et voulant doubler le plaisir des jeunes mariés, se proposa d'improviser une petite scène, après avoir donné une leçon à son faux Comte, qu'il avait toujours sur le cœur.

Il est bon et juste de rendre à César ce qui appartient à César; et comme l'a vigoureusement dit le père de la tragédie, dans un de ses chefs-d'œuvre :

Un trône est trop étroit pour être partagé,

j'approuvai tout bas la vengeance que méditait M. Comte pour corriger un jongleur, et je pris la ferme résolution de ne pas manquer la représentation du faux Comte, pour être témoin du triomphe du véritable, ce qui me procura, ainsi qu'aux spectateurs, une jouissance délicieuse.

L'heure du spectacle arrive, je m'y rends; M. Comte y était déjà; la chambre était complète. Le faux Comte, inconnu au vrai Comte, se présente d'un air radieux et triomphant, assuré de recueillir en argent et en gloire, devant son vainqueur, un ample butin dû aux lauriers nombreux de notre habile et incomparable physico-ventriloque, dont le malheureux, malgré la cabale et sa cour des aides, n'avait pas même l'ombre du profil. La vérité parla, le mensonge se tut; le fils légitime rentra dans tous ses droits, le bâtard fut chassé; prompt justice fut faite au lieu du délit,

et le coupable, *flagrante delicto captus*, sans la générosité de M. Comte, allait regorger toute la recette et faire un long séminaire de prison.

Un court détail de la scène qui eut lieu, donnera au lecteur une idée juste et rapide de la confusion méritée de l'imposteur, de sa punition, et de la victoire magique remportée par le vrai talent sur la jonglerie. Ce fut l'affaire d'un moment.

Après avoir supporté, sans donner aucun signe d'improbation, les lazzi, les plats calembourgs, les sales rébus, les redites usées d'une locution vicieuse et triviale du plus commun joueur de gobelets, M. Comte, dans le courant de la séance, fut le premier à applaudir à plusieurs reprises quelques tours de cartes et de physique amusante assez gauchement faits. La médiocrité redoute le vrai talent, et presque toujours le déchire et le calomnie; le vrai talent, au

contraire, voudrait que tout ce qui est médiocre atteignît au grand.

M. Comte prouva qu'il dédaignait son ennemi, en donnant des encouragemens à ce misérable jongleur, quoique celui-ci prît impudemment un nom qu'il profanait, et qu'à chaque tour qu'il gâtait et dénaturait, il eût l'audace et l'impudeur d'ajouter :

« Le Comte qui prend mon nom, qui
 « court les provinces et se dit moi, ne
 « sera jamais pris pour moi. Je vous
 « demande, messieurs et mesdames,
 « par ce que j'ai fait zet vais faire, s'il
 « peut jamais soutenir la comparaison.
 « Vous allez en juger par la scène sur-
 « prenante et inimitable de ventriloquie
 « que je vais avoir l'honneur de vous
 « donner zavec un petit moment de pré-
 « paration; quand je dis un moment
 « de préparation, c'est à-dire de recueil-
 « lement et de repos, pour donner un
 « peu d'élasticité zà mes poumons. »

Cette petite digression préparatoire était le mot d'ordre pour les acolites qu'il avait posés çà et là. Les porte-voix du faux Comte, bien exercés auparavant, perdent la tête au moment de l'exécution ; le ventriloque postiche envoie à chacun sa réplique, et la voix du cintre interrogée, celle du trou du souffleur répond ; à celle-ci, celle du cintre ; à celle du fond de la salle, celle de l'intérieur ; à celle de l'intérieur, celles des côtés ; à celles des côtés, celles du paradis, etc. Cette cacophonie infernale ressemblait à la confusion des langues de la tour de Babel, et fut couverte de mille huées et d'autant de bordées de sifflets. Le faux Comte entièrement déconcerté, s'emporte, fulmine, et jure contre ses porte-voix, qui se disculpent comme ils peuvent, et vendent la calebasse, en criant tous à-la-fois, sans quitter leurs postes, et en montrant leurs figures hétéroclites :

« Puisqu'un acteur consommé comme
« vous, a perdu la tête, nous autres,
« acteurs d'un moment, il n'y a rien
« d'étonnant que nous ayons perdu la
« mémoire. »

Tout le monde reconnaît le machiniste au cintre, le perruquier dans le trou du souffleur, le luminariste dans le fond de la salle, le concierge au paradis; les habilleuses dans les voix de côté, le garçon de théâtre et le tambour de la ville dans les voix de la porte ouverte et fermée.

« En prison! en prison! et toute la
« recette confisquée au profit des pau-
« vres! crient alors toutes les voix des
« loges, du parterre et du paradis. »

L'affaire commençait à devenir fâcheuse pour le pauvre diable de ventriloque postiche, lorsque tout-à-coup le véritable Comte se lève et demande grâce.

L'orage est soudain appaisé. « Per-
« mettez-moi d'ajouter deux mots.

Tout le monde se tait, et M. Comte
ajoute :

« Je vais terminer la séance par une
« scène de ventriloquie, sans d'autres
« porte-voix que la mienne; mais comme
« il faut que tout le monde vive, et que
« Monsieur a besoin d'une leçon profi-
« table, je prie monsieur le maire, au-
« près duquel j'ai l'honneur de me trou-
« ver, de laisser au voleur de mon nom,
« la moitié de la recette; et, en répara-
« tion de l'outrage fait au talent et à la
« réputation d'un homme que l'on veut
« bien reconnaître par-tout pour un ven-
« triloque célèbre, de donner l'autre
« moitié aux pauvres. »

« Bravo! bravo! s'écrie toute l'as-
semblée; adopté à l'unanimité. »

M. Comte s'élance sur le théâtre, et
prenant le faux Comte par la main, lui
dit :

« Ecoutez et profitez. »

Aussitôt il fait parler plusieurs personnages, et donne à chacun d'eux un son de voix différent; il augmente ou diminue l'intensité du son, en raison du plus ou du moins d'éloignement supposé des personnages.

Ce qui sur-tout étonne chez notre habile ventriloque, c'est l'art avec lequel en se tournant vers les spectateurs et en se rapprochant d'eux, il continue de faire entendre sa voix, qui s'éloigne et qui s'affaiblit par gradation, et sans qu'on aperçoive le mouvement de ses lèvres.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

On fête l'honnête homme, on chassa le coupable,

(BOILEAU.)

qui n'attendit pas au lendemain pour disparaître. Le vrai talent fut vengé, les pauvres secourus, et l'offense oubliée. Ce fut l'ouvrage de M. Comte, duquel on peut dire à juste titre :

Moins il est inconnu, plus on veut le connaître ;

Ses premiers coups d'essai furent des coups de maître.

CHAPITRE V.

**L'âne révolutionnaire. — La jeune mariée. —
Bouquet virginal perdu et retrouvé. — Intrigue
épistolaire mystérieuse. — Puits qui parle. —
Curiosité punie.**

D'APRÈS l'aventure du faux Comte , toute la haute société de Châlons se disputa l'honneur de posséder le véritable Comte , pour avoir un échantillon de son talent miraculeux. Cette scène , qui faisait autant l'éloge de son cœur que de son mérite , accrut l'estime générale dont il était depuis long-temps en possession. Il reçut plusieurs invitations qu'il refusa , pour préparer la surprise qu'il voulait ménager à la jeune mariée , qui avait choisi le lieu de sa noce à l'hôtel des Trois-Faisans. Il alla donc rêver sur la route de Bourg , aux tours qu'il avait projeté de jouer à l'héroïne

de lance et aux conviés. Il donnait , en se promenant , une large carrière à son imagination vive et créatrice , lorsqu'il rencontra , à une demi-lieue de Châlons , un pauvre vieux piéton qui venait de Bourg , et qui , trop fatigué pour aller plus loin , s'arrêta pour s'asseoir et se reposer au bord d'un fossé.

Plus loin il aperçoit un paysan monté sur un roussin d'Arcadie , et soudain il lui vint à l'esprit d'effrayer le rustre par un de ces moyens magiques et naturels qui obéissent à son commandement , et de donner , sans bourse délier , une monture au piéton fatigué , en mettant à pied le paysan , qui se pavanait sur son âne.

Sitôt dit , sitôt fait. M. Gomte prie son ventre de lui prêter une voix animale , et la fait passer dans celui de la bête , en lui donnant un accent sépulcral , prophétique et révolutionnaire. L'âne de Balaam ne fut rien auprès de l'âne de notre rustre.

« Descend vite, ou tu es mort à l'instant : vite à terre, que je te monte. Il y a assez long-temps que je te porte ; il est juste que tu me portes à ton tour : Liberté, égalité, fraternité ou la mort. »

A ces funestes mots, qui bouleversèrent la France et la moitié de l'Europe ; à ces mots de terreur, le paysan est renversé comme une masse ; peu de temps après il se relève avec effroi ; la peur lui donne des jambes, et, sans savoir s'il est vivant ou mort, court d'un trait jusqu'à la ville. L'âne, qui depuis la chute de son maître s'était arrêté et ne bougeait pas plus qu'un terme, tendit son dos à M. Comte, qui monta dessus, rejoignit le vieillard, et lui offrit une monture pour l'aider à gagner sans peine et plus commodément la ville.

M. Comte lui raconte l'aventure qui vient de se passer ; le vieillard en rit et le remercie.

Je tiens ce récit de la bouche même

du piéton que M. Comte accompagna jusqu'à l'hôtel des Trois - Faisans, où, grâce à lui, le montant et le monté mangèrent, burent et partirent, l'un portant l'autre, pour aller... je ne sais où.

Pendant que M. Comte était à délibérer sur ce qu'il devait faire, moi j'avais agi et préparé la petite surprise dont lui-même, sans s'en douter, m'avait fourni l'idée. La veille, en allant me coucher, je l'aperçus de ma croisée essayant, près du puits de l'hôtel, une de ses voix; sur le champ je mis le garçon d'écurie dans ma confiance, et avec deux gros écus j'enchaînai son indiscretion. A l'heure de la séance impromptue de M. Comte, on en verra l'effet; et si M. Comte ne fut pas lui-même mystifié, il m'a avoué du moins qu'il avait été surpris, étonné, et qu'il aurait voulu toujours l'être de cette manière. N'allons pas trop vite en besogne, et classons les faits.

Comme nous allions nous mettre à

table d'hôte, je reçois une lettre du jeune marié, avec lequel j'avais eu quelques rapports dans les armées; cette lettre était accompagnée d'un rouleau de cinquante louis, que l'on me chargeait de remettre au physico-ventriologue, en le priant de laisser son dîner pour accepter une place avec moi au repas de nocce que l'on allait servir. Je la communiquai à M. Comte, qui parut fâché d'avoir été prévenu, et qui changea de suite ses batteries. Nous sortions de la salle à manger pour entrer dans le salon de la nocce, lorsqu'un nouveau messager apporta un billet à M. Comte, pour le prier de mystifier agréablement plusieurs personnes de la société; de dire quelque chose sur le jour du mariage et le lendemain; de faire parler le puits de l'hôtel sur tel ou tel objet, et d'en faire sortir des couplets. Par apostille, on assurait M. Comte de la réussite, et on le prévenait que, quand il l'ordonnerait,

la vérité, cachée au fond du puits, deviendrait sa muse et le servirait selon son désir.

M. Comte parut un moment intrigué ; mais d'après l'air ouvert et jovial qu'il reprit tout-à-coup , je conjecturai qu'il s'abandonnait avec confiance au génie invisible et bienfaisant qui semblait protéger les deux jeunes époux, et qu'au cas de quelques mystifications, il avait une réplique toute prête.

Il donna des ordres pour préparer, derrière deux grands paravents, ses tables et ses instrumens de physique, et préluda par des surprises sans nombre, des contes plus plaisans les uns que les autres, la séance qu'il devait donner à la brillante et joyeuse assemblée, après le dessert, où les mariés et les conviés l'accablèrent de questions, et lui demandèrent des couplets, et sur-tout de leur dire, en oracle aimable autant qu'habile, tout ce qui leur était ou devait ar-

river. M. Comte qui, d'après la lettre qu'il avait reçue, s'attendait à bien des questions, fit tomber, pendant le repas, la conversation sur tels et tels, et sut bientôt par cœur, sans avoir l'air de le désirer, mille petites particularités qu'il broda, enjoliva à sa manière, et se tira avec gloire d'une lutte où tout autre que lui aurait infailliblement succombé.

« Messieurs et Mesdames, dit-il, vous
 « me faites tous des demandes auxquelles
 « je serais fort embarrassé de répondre,
 « malgré toute la perspicacité de ma
 « magie exercée et toute puissante. La
 « Vérité me prêtera sa voix; mais com-
 « me vous savez qu'elle se cache au fond
 « d'un puits, elle a choisi celui qui est
 « dans la cour pour satisfaire et punir la
 « curiosité, toujours avide de nouveau-
 « tés. Veuillez me suivre, et là je ré-
 « pondrai, avec l'assistance de la Vérité,
 « à tout ce que vous m'avez demandé. »

Toute l'assemblée se lève, passe dans

la cour, la remplit, et les plus curieux font un large cercle autour du puits indiscret et bavard. Le physico-ventriloque, éloigné de cet oracle caverneux et profond, sans remuer les lèvres, envoie aux auditeurs, impatiens et attentifs, cette même voix qu'il a prêtée au puits, et que le puits rend et fait monter aux oreilles, attentives aux sons qui en sortent.

Le puits parle donc très-distinctement, et dit aux mariés :

« Vous êtes mariés et ne serez jamais
 « *marris*, même après le mariage con-
 « sommé. Le plaisir ne tue jamais l'a-
 « mour, défendu par l'amitié. La pu-
 « deur, décolorée par l'hymen, se chan-
 « gera en vertus maternelles et domès-
 « tiques. Le bouton, devenu rose, se
 « métamorphosera en immortelle. Le
 « *oui* conjugal, prononcé par la Vérité,
 « à été entendu d'elle et ratifié par le
 « bonheur. »

A M. le maire de Châlons :

« M. le maire a été *père* avant d'être
« *maire* ; et maintenant qu'il est l'un et
« l'autre , il ressemble à beaucoup d'au-
« tres qui le sont. »

A une vieille dame autrefois galante
et encore coquette :

« L'amabilité n'a point d'âge et ne
« se lasse point d'acquitter toutes les
« lettres de change que l'amour souscri-
« vit au profit du plaisir et qu'endossa
« l'art de plaire, secrétaire particulier
« des commandemens de l'art d'aimer. »

Au petit Lovelace de l'endroit :

« M. de C.... pelote en attendant par-
« tie ; mais à force de peloter en atten-
« dant, quand le moment de la partie
« viendra, il ne sera plus en état de la
« faire. L'abus de l'esprit ressemble au
« tonneau des Danaïdes, qui ne peut
« jamais se remplir. Pour que l'édifice
« de l'esprit dure, il faut que la science
« en soit la base fondamentale, le juge-

« ment le maître maçon , et le goût l'ar-
« chitecte. »

A une jolie dame bien inconséquente,
dont le mari était absent , qui ne croyait
pas aux sorciers et encore moins à la
magie blanche de M. Comte, auquel
pourtant elle avait demandé sa bonne
aventure :

« Les absens ont tort. Madame de
« N*** est mère comme tant d'autres ; il
« n'y a point de bâtards dans le ma-
« riage. Le mari de madame de N***
« n'est pas plus sorcier que M. Comte.
« Les tours que sa femme lui joue, se-
« font comme ceux du physico-ventrilo-
« que, avec d'habiles compères ; ce qui
« en fait sur-tout le mérite et le charme,
« c'est la prestesse et l'invisibilité. La
« magie de madame N*** et de celles qui
« lui ressemblent, est la véritable magie
« blanche. »

Tout l'auditoire applaudit le puits qui
parle, à tout rompre, et la jolie dame

rit la première de la vérité, qui ne fait pas toujours rire. Plusieurs voix demandent alors des couplets : tout à coup la Vérité, du fond du puits, fit entendre ces mots :

« Que M. Comte descende un seau,
« et il sera servi à souhaits. »

Soudain M. Comte descend le seau, le remonte, et trouve au fond un paquet cacheté avec cette suscription : *Couplets demandés.*

Toute l'assemblée regagne le salon ; et entre le Madère, le Porto, le Constance, les glaces et le punch, on décaqueta et chanta des couplets à l'ordre de la veille, du jour et du lendemain.

Après ces couplets, la séance commença, ou plutôt des scènes variées d'enchantement se succédèrent avec la rapidité de l'éclair, et furent mille fois interrompues par des concerts d'applaudissemens.

La séance fut terminée par l'enlève-

ment du bouquet virginal escamoté et retrouvé dans le lieu de sa défaite et du triomphe du marié , c'est-à-dire dans le lit de la jeune mariée ; une jolie colombe qui en était la gardienne , le rapporta à son cou , et vint se placer sur la tête angélique de la vierge que le sacrement du mariage condamnait à devenir femme. Ce tour charmant donna beaucoup d'esprit au marié , qui ne voulant plus s'exposer à perdre le bouquet virginal , ne tarda point à partir en secret pour aller le dérober. Ce fut là le bouquet de cette fête vraiment enchanteresse et magique. Le bonsoir que les mariés nous dirent tout bas , nous fit dire tout haut le nôtre ; et M. Comte ajouta un nouveau fleuron à ses couronnes , en saluant les dames par ce petit compliment :

A ma dextérité si l'on ajoute foi ,
 Je baisse devant vous mon pavillon , Mesdames ;
 Je ne parle qu'aux yeux quand vous parlez aux ames ;
 Chacun de vos attraits est plus sorcier que moi.

CHAPITRE VI.

Petite malice des Châlonnais pour retarder le départ de M. Comte. — Sa berline en est la victime, et mon cabriolet, par contre-coup, est enveloppé dans sa proscription. — La diligence. — Voleurs qui l'attaquent. — M. Comte est notre sauveur. — On veut l'arrêter. — Sa magie le sauve.

LES aimables Châlonnais, conspirateurs contre le départ de M. Comte, et voulant prolonger son séjour dans leur ville, s'étaient arrangés de façon que mon cabriolet étant dans la remise à côté de la berline du physico-ventriloque, se trouva démonté quand les chevaux de poste voulurent le faire partir, et que la berline manqua par les roues, qui tombèrent en éclats. Nous fûmes donc obligés de rester jusqu'au départ de la diligence, qui était fixé à midi. Nous donnâmes des ordres pour la réparation de nos voitu-

res, avec l'injonction de nous les renvoyer à Dijon, où M. Comte et moi devions nous rendre et rester quelques jours. Le maître de l'hôtel des Trois-Faisans se chargea de la commission, et s'en acquitta ponctuellement; nous le payâmes grassement, ainsi que les postillons, que nous renvoyâmes de suite, et qui nous racontèrent que pareille aventure était arrivée précédemment à deux acteurs célèbres de la comédie française; on les retint ainsi malgré eux.

Ce ne sera pas la dernière méprise dont je serai la victime, tant que durera ma manie de suivre les voyages de M. Comte. Jusqu'ici mon cabriolet paya la folle enchère; mais il m'est arrivé depuis de la payer moi-même d'une manière plus originale et plus frappante.

M. Comte et moi nous en fûmes quittes pour quelques louis, et nous nous en consolâmes en montant en diligence, punissant ainsi messieurs les Châlon-

mais, qui pouvaient manifester leurs regrets d'une façon plus aimable et moins dispendieuse.

La diligence était, sans nous compter, composée d'une demi-douzaine d'originaux mâles et femelles, qui nous rangèrent, *in petto*, dans la classe de singuliers et de ridicules personnages. Une vieille plaideuse, sa nièce, un grand-vicaire, un capitaine de hussards et un rabin jetèrent, par leur conversation bigarée et prolixie, beaucoup de variété sur les mots sentencieux et compassés d'un docteur en médecine, qui nous ennuyait depuis long-temps par l'éloge forcené de son système de santé universelle; asphixié lui-même par un asthme, et scié par une goutte sciatique. Il soutenait qu'il était un Hercule, ou pour le moins un Milon de Crotone. Nous étions à deux lieues de Dijon, lorsque la nuit, chargée d'un brouillard orageux, nous surprit, et aussitôt nous fûmes assaillis par plusieurs

voix de brigands, qui nous demandèrent la bourse ou la vie, et qui, ordonnant au conducteur d'arrêter, ajoutèrent ces mots terribles et point du tout amphibologiques : « Votre or, vos bijoux, et
« tout de suite : votre vie sera sauve ;
« sinon, feu sur la diligence, et bêtes
« et gens tout est mort. »

Toute la voiture se croit anéantie. La vieille plaideuse se jette à corps perdu sur le rabin, qui la couvre de sa barbe. La nièce s'enfourne sous les cuisses du capitaine, qu'étonffe du poids de son corps cacochime le docteur, et le grand-vicaire se fourre entre mes jambes. Je gardai mon sang-froid, ainsi que M. Comte; et ce qui me surprit et me donna à penser, c'est que la mère, la femme et la petite-fille du physico-ventriologue ne furent pas plus émues que moi. Le premier effroi passé, chacun se dépouille et tire sa bourse, ses bijoux, ses montres, jusqu'au rabin qui

détache sa ceinture remplie d'or. M. Comte prend ces offrandes involontaires, y joint les siennes, et se charge, comme le moins effrayé, de les remettre au chef, qu'il appelle, et auquel il dit : « Voilà ce que
« vous demandez : tenez votre parole
« comme nous tenons la nôtre. »

Aussitôt le chef de ces bandits répond d'une voix de Stentor :

« Le conducteur peut partir, nous
« nous retirons. Bonne nuit et bon
« voyage. N'oubliez pas qu'il faut que
« tout le monde vive. »

La diligence reprit le grand trot ; tant tués que blessés, il n'y eut personne de mort, et nous en fûmes quittes pour la peur.

La vieille plaideuse et sa nièce étaient mourantes, et nous eûmes toutes les peines imaginables pour les faire revenir. Le docteur eut une attaque de goutte, et son système de santé universelle ne pouvant rien contre son asthme

qui l'étouffait, nous crûmes tous qu'il allait partir dans l'autre monde, lorsque la diligence s'arrêta à la porte de l'auberge de *la Galère*, chez Carnet, et qu'une vigoureuse servante le tira brusquement de sa léthargie en le secouant par les deux épaules, et lui disant que nous étions à Dijon, et que le souper était servi. Il demanda son lit et un bouillon ; on le hissa à sa chambre, et nous allâmes oublier à table et noyer dans le Bourgogne le souvenir du voyage, de la nuit orageuse, des voleurs et leurs emprunts forcés.

Sur le bruit de la diligence attaquée, et sur le rapport du conducteur et des postillons, nous eûmes bientôt la visite de messieurs les gendarmes et de leur brigadier. Le rabin sur-tout, qui avait sur le cœur la perte de sa ceinture remplie de doublons, accusa hautement M. Comte d'être le complice des voleurs, ou du moins accusant son sang-

froid dans cette aventure , donna l'éveil à de fortes présomptions sur son compte.

Le physico-ventiloque , faisant semblant de ne pas entendre le rabin , ni la vieille plaïdense à la voix glapissante qui le chargeait juridiquement , fut bientôt interpellé de répondre par le brigadier de la gendarmerie. Il eut l'air de traverser en balbutiant quelques mots insignifiants , qui ressemblaient plutôt à une réponse évasive qu'à une justification. Le brigadier , qui ne cherche qu'à prendre , quitte à rendre , lui demande ses papiers.

Il dit qu'ils sont dans sa valise , et qu'au surplus , il trouve singulier qu'on l'accuse de complicité , lorsque lui-même a donné , comme les autres , sa montre et sa bourse au chef des voleurs. Le brigadier ne se contenta pas de cette réponse , et crut voir dans l'offre volontaire de notre physicien , une intelligence raisonnée et adroite entre les brigands et lui. Il ordonne à ses gendarmes de mettre

les menottes à M. Comte, et lui enjoint de le suivre chez le commissaire de police.

« Je suis coupable, dit M. Comte,
 « mais je suis jeune encore, et je puis
 « me repentir; pour vous le prouver, je
 * « vous avoue que je suis un des agens
 « principaux de la bande de ces bohé-
 « miens que vous nommez *brigands*,
 « *bandits*, etc., et que plusieurs d'en-
 « tre eux se sont introduits furtivement
 « dans l'auberge, et ne me laisseront
 * « point emmener si je dis un mot, et si
 « vous employez la violence. »

— « Nommez-nous vos complices, et
 « nous allons vous ôter vos menottes. »

— « Commencez par-là, et je vais vous
 « satisfaire. »

M. Comte est libre aussitôt, et conduit messieurs les gendarmes et le brigadier dans la cour, où il appelle :

« Pierre ! Jérôme ! Sébastien ! Ignace !

« Maclou! Mâche-Fer! Cœur-de-Roc! etc. »
 qui lui répondent du grenier :

« Nous sommes à nos postes , et nous
 « attendons pour faire notre coup , que
 « tout le monde soit couché et en-
 « dormi. »

Tout-à-coup deux gendarmes montent
 au grenier, et en même temps plusieurs
 voix partent de la cave en criant :

« N'oublions pas le signal convenu ,
 « pour, au moment dit , achever de dé-
 « valiser la diligence. »

A ces mots , le brigadier et les deux
 autres gendarmes descendent lestement
 à la cave , et M. Comte se voyant seul et
 libre , va trouver sur le champ le préfet ,
 et lui raconte son aventure , en lui pré-
 sentant une lettre de recommandation
 de la part du préfet de Lyon. Il y joint
 des certificats des cours étrangères et des
 autorités constituées des différentes villes
 dont il avait fait l'admiration.

M. le préfet de Dijon accueillit favo-

rablement M. Comte, rendit justice à son talent, qu'il avait plus d'une fois applaudi à Grenoble, à Lyon et à Paris, se donna la peine de venir lui-même à l'hôtel de *la Galère*, chez Carnet, rassura tout le monde, félicita les gendarmes de leur vigilance et de leur zèle pour le repos et la sûreté des citoyens. Il pria ensuite M. Comte de donner le mot de l'énigme à ses compagnons de voyage et à toute la foule que cet événement singulier avait rassemblée; ce qu'il fit sur le champ, en répétant les mêmes paroles des voleurs créés par son imagination, et animés par son talent magi-ventriloque.

- Ce qui acheva de convaincre tout le monde, ce fut la remise faite par M. Comte de tous les objets dont chaque voyageur, pour sauver sa vie, avait fait le sacrifice involontaire, et dont notre habile ventriloque s'était rendu le dépositaire bienveillant.

On cria au miracle ! et tous les voyageurs se confondirent en excuses et en complimens envers M. Comte. Cette nouvelle scène lui concilia tous les suffrages, et des recettes nombreuses et productives pendant son séjour à Dijon.

L'extrait du journal (1) de cette ville

(1) Si je ne désirais, comme tout le monde, paraître avoir autant d'esprit que mon voisin, j'avouerais tout bonnement que M. Comte est pour moi un magicien. Mais j'entends dire si souvent que les tours que fait ce sorcier, sont la chose du monde la plus facile, que je suis honteux de n'y rien comprendre, et encore plus humilié d'être obligé d'en convenir. Dupe de ses enchantemens que je ne puis expliquer, j'admire la sagacité de toutes les personnes qui font toucher de l'œil et du doigt tous les moyens qu'emploie M. Comte pour tromper ses spectateurs. Quant à moi, je regarde de tous mes yeux, et j'avoue à ma honte, que je n'en sais pas plus à la fin qu'au commencement ; mais je conviens aussi que je ne suis pas sorcier, et je n'éprouve même aucun embarras à convenir qu'il y a beaucoup de

est l'écho de la voix publique : il prouve que notre extraordinaire physicien, magicien, ventriloque attire, par toutes les voix qu'il imite d'une manière inimitable, les applaudissemens des loges, du parterre,

choses non seulement que j'ignore, mais même que je ne puis concevoir. Les sorcelleries de M. Comte sont de ce genre, et l'affluence qu'attirent ses représentations, me prouve que je ne suis pas le seul ignorant de la ville ; car pourquoi y viendrait-on, si les surprises que ménage souvent cet artiste, ne devaient pas avoir quelque charme pour ceux qui en sont témoins ? La meilleure réponse que l'on puisse faire aux personnes qui veulent diminuer le mérite des talens et de l'adresse étonnante de M. Comte, est de leur faire observer la quantité de monde qui se rend aux représentations de cet artiste. Il est, en effet, impossible de ne pas convenir que M. Comte a, dans le genre qu'il a adopté, un talent très-rare, et qu'il ne peut manquer d'obtenir un succès complet par-tout où il exercera son art. (*Extrait du journal de Dijon, le 8 juillet 1811*)

et de tous les amateurs qui lui font l'honneur d'assister à ses séances toujours nouvelles, instructives, amusantes et miraculeuses.

Unes non seulement que l'ignorance, mais même que je ne puis concevoir. Les sorciers de M. Comte sont de ce genre, et l'allusion d'un livre à ses représentations, me prouve que je ne suis pas le seul ignorant de la ville; car pour quel avantage on, si les surprises que m'ont souvent été faites, ne devaient pas avoir quel- que charme pour ceux qui en sont témoins? La meilleure réponse que l'on puisse faire aux personnes qui veulent diminuer le mérite des talens et de l'adresse romanesque de M. Comte, est de leur faire observer la quantité de monde qui se rend aux représentations de cet artiste. Il est en cela, impossible de ne pas convenir que M. Comte a, dans le genre d'un aigle, un talent rare, et qu'il ne peut manquer d'être un succès complet par-tout où il exerce son art. L'Éclair du Journal de Dijon, les juillet

CHAPITRE VII.

Colmar. — Les Français se reconnaîtront. —
Cimetière. — Prison. — Spectre. — M. Comte
sort de prison. — Son triomphe.

APRÈS plusieurs représentations, toutes plus suivies les unes que les autres, M. Comte, emportant les suffrages et les regrets des Dijonnais, monta dans sa berline, et moi dans mon cabriolet. Je pris, ainsi que lui, la route de Bezançon, où il ne s'arrêta point, son dessein étant de se rendre à Colmar pour des affaires d'intérêt qui l'y attendaient. Je ne dirai rien de ce voyage, sinon qu'il se fit très-rapidement, et que nous dûmes à la peur des postillons la plus grande célérité, sans avoir besoin de doubler leurs guides, sur-tout la nuit, grâce aux voix menaçantes que M. Comte jetait çà et là, mon postillon me répétant souvent

que la route n'était pas sûre, et que nous avions été attaqués plusieurs fois par des voleurs. On devine aisément, d'après la scène racontée plus haut, que ces voleurs étaient tous de l'invention de notre aimable ventriloque, dont les voix, qu'il multiplie, augmente et diminue à volonté, ont yalu à nos chevaux quelques coups d'éperon de plus, et peut-être quelques picotins d'avoine de moins. Nous voilà donc à Colmar, où dès le soir même de notre arrivée, je fus privé de la société de mon compagnon de voyage par une aventure de sa façon, toujours nouvelle et singulière.

Je me promenais avec un bon Alsacien, lorsque nous nous trouvons près du cimetière, où s'était rassemblé une foule immense. Je demande quel est le motif de cet attroupement, on me dit que ce sont des morts qui parlent et demandent des prières. « Il faut voir cela, m'écriai-je en riant; des morts, des es-

« prits qui parlent ! des revenans ! c'est
« un spectacle extraordinaire ! »

Je m'approche, je perce la foule, et me voilà près d'une tombe autour de laquelle je vois un troupeau de femmes, d'enfans et de vieillards agenouillés et priant à voix haute et glapissante pour le repos de l'ame tourmentée, et qui prononçait ces mots d'un ton lamentable et sépulcrale : « *Orate pro me, orabo pro vobis* : priez pour moi, je prierai pour vous. Changez le jour de la colère en celui de la clémence et de la miséricorde. Vivans mondains ! pécheurs endurcis ! Samaritaines égarées ! songez à la mort, à la résurrection générale, au jugement dernier : faites des aumônes pour la rémission de vos péchés, et le repos des ames du Purgatoire. *Fac elemosinam de manu tua iniquitatis.* »

Tous les agenouillés se lèvent spontanément, et, marmottant des *misere*,

- des *de profundis*, vident leurs bourses dans le tronc de la chapelle des morts, se signent, s'aspergent et crient au miracle !

Un commissaire de police arrive au même instant, et s'informe du sujet de tout ce brouhaha : on lui en dit la cause. Loin d'y rien voir de surnaturel, de divin, de miraculeux, il n'y voit que de la jonglerie, du scandale, et reconnaît M. Comte, qu'il avait précédemment admiré dans l'exécution de pareils effets de voix, qu'il jette à volonté. Sur le champ il désabuse le peuple, qui, fâché d'être désabusé, et honteux d'avoir été plutôt la dupe de sa crédulité, que de la mystification exercée sur lui par notre célèbre ventriloque, tourne sa fureur contre le prétendu sorcier, l'invective, le bat, lui jette des pierres, et veut l'enterrer tout vivant à la place du mort qu'il avait fait parler. Le commissaire, pour sauver la vie à M. Comte, le prend

sous sa sauve-garde, envoie chercher des gendarmes, et, pour apaiser le peuple, le fait conduire provisoirement à la prison de l'hôtel-de-ville. Le peuple, toujours furieux, ne peut se contenir, suit M. Comte jusqu'à la prison, l'invectivant de nouveau, lui donnant les noms de sorcier, de possédé du démon, et demandant à grands cris qu'on fasse justice de lui, pour s'être joué si cruellement de la crédulité publique, avoir tourné en ridicule le religieux respect dû aux morts, et profané l'asile sacré du néant des grandeurs et des misères humaines.

Pour faire ombre au tableau, le bon Alsacien et moi nous suivons la foule, et nous nous retirons avec elle aussitôt que M. Comte est mis sous les verroux. Le geôlier, animal intermédiaire entre l'homme et la bête, reçut assez mal M. Comte, comme je l'ai su depuis de lui-même; quoique les bons procédés

de ces sortes de gens augmentent ou diminuent en proportion de l'or qu'on leur donne, celui-ci le gratifia, comme par charité, d'un mauvais lit dans une chambre occupée depuis long-temps par une demi-douzaine de prisonniers pour dettes. Pendant que l'on met des draps, dits blancs, à son lit, le geôlier lui permet de se promener dans un long corridor bardé de droite et de gauche de cellules grillées à triples et quadruples barreaux.

Notre ventriloque, pour se venger de la grossièreté du Cerbère, jette derrière lui une voix souterraine et terrible qui apporte ces mots foudroyans :

« Grégoire Marcel de Bonlieu, con-
 « damné à mort injustement, revient tout
 « ensanglanté porter l'effroi et le remords
 « dans l'ame de ses juges et de ses bour-
 « reaux. Geôliers, gardiens barbares et
 « avides, tremblez ! la vengeance di-
 « vine pèse sur vos têtes coupables. Plus
 « de repos pour moi, qu'un supplice par

« reil au mien ne vous atteigne, et que,
 « pour effrayer vos semblables, votre
 « tête n'ait roulé sur un échafaud. »

Un bruit de chaînes prolongé, se mêlant à cette voix sépulcrale, et les cris des prisonniers se réveillant à la prophétie menaçante du revenant, portent l'effroi dans l'âme du geôlier.

Tout-à-coup il se ravise, siffle ses chiens, ses porte-clefs, et lâche tout cela après M. Comte, qui, appréhendé au corps, maltraité et mordu au derrière, se voit entraîné dans le cachot du revenant.

Le roi de ces lieux sombres lui fait mettre les fers aux pieds et aux mains. Le porte-clefs chargé de l'expédition, à moitié mort de peur, et poursuivi par la même voix déjà entendue, qui le menace de la plus prompte et plus éclatante vengeance, se sauve à toutes jambes en fermant sur lui la triple porte du cachot où M. Comte, livré à ses ré-

flexions, attend le résultat des démarches du commissaire et de sa famille. Le résultat fut qu'il passa une partie de la nuit fort mal à son aise, et que le même porte-clefs qui lui avait mis les fers, venant les lui ôter et annoncer sa délivrance, n'eut pas une goutte de sang dans ses veines, et tomba sans connaissance quand il vit M. Comte marcher d'un air libre et dégagé, ne se souvenant plus que la peur lui avait fait oublier de mettre les boulons aux fers de son prisonnier; il ne douta plus que ce ne fût le diable en personne; pour l'en convaincre tout-à-fait, notre ventriloque, en quittant son cachot, le ferma à triples verroux, et en jeta les clefs à travers les barreaux de la première porte qu'il trouva sur son chemin.

Ainsi finit pour M. Comte cette aventure, qui valut au géôlier une forte réprimande de la part du commissaire de police, du préfet et du maire, et à lui

personnellement une ample récolte de suffrages et de numéraire. Tout Colmar s'empressa de venir admirer les surprenans effets de sa magie, et les tours variés de sa baguette mystérieuse.

CHAPITRE VIII.

Bedeau , sonneur , suisse , sacristain mystifiés. —
 Mouches métamorphosées en vers luisans. —
 Baragouin plaisant de M. Bader , aubergiste
 de la ville de Lyon à Strasbourg. — Tête de
 veau qui beugle à table.

FIER de soutenir sa réputation , et af-
 friandé par les caresses dorées de la for-
 tune, M. Comte, pour se rendre à Paris,
 où il était attendu et désiré, prend le
 chemin des écoliers, et, comme le bon
 La Fontaine, croit prendre la route la
 plus courte en prenant toujours la plus
 longue; toujours fidèle à mon serment,
 je le singe, et j'arrive avant ou après lui
 par-tout où il s'arrête. A Strasbourg, je
 descendis une heure après son arrivée
 chez M. Bader, aubergiste de la ville de
 Lyon. Ce M. Bader est un grotesque et
 facétieux Alsacien qui sait attirer son

monde par une grosse joie, des réparties vives, et une franchise affable et prévenante avec laquelle contraste parfaitement une brusquerie allemande, que remplace tout à coup un flegme original, sur lequel un baragouin piquant jette une teinte de gaieté qu'il communique à tous les voyageurs qui descendent chez lui.

« Bonjour M. Bader, lui dit M. Comte; je vous retrouve toujours gai et bien portant.

— « Touchours, touchours; toute Strasbourgique me connaît pour un choyeux compère, comme tout l'Europe fous connaît, fous, monsieur Comte, pour un jarmant homme et un machicien chénéralement et chustement aimé et estimé.

Puis se retournant de mon côté : « Ces messieurs souperont sans doute et choment, che m'en vante, car quand on vient de voyache, on a une faim d'enchaché, et fous saurez que le chou-

« crouste et les têtes de feau du père Ba-
 « der sont en foque pour le moins autant
 « que la machie blanche de M. Comte.

— « Eh bien, M. Bader, à souper ce
 « soir force choucrouste, la tête de veau,
 « le vin du Rhin et tout ce que vous
 « avez de meilleur.

— « Je ne feux pas faire mon apolo-
 « chie, mais vous aurez tout cela, et
 « par-dessus le margé, une jarmante et
 « choyeuse compagnie. »

M. Comte s'en va de son côté, et moi
 du mien.

En attendant l'heure du souper, je
 m'athemine machinalement du côté de
 la cathédrale, résolu de rendre ma visite
 au clocher dont on parle par-tout, et
 que l'on vante à juste titre.

J'entre dans la cathédrale; elle était
 encombrée de curieux. Le bedeau, le
 sonneur, le suisse, le sacristain suaient
 à grosses gouttes, allaient, venaient avec

une brigade de gendarmes, et disaient à tous les questionneurs :

« Nous poursuivons depuis une heure
« un revenant et deux déserteurs autri-
« chiens, qui dans ce moment sont dans
« le clocher et peut-être bientôt dans la
« lanterne. Le revenant n'est autre qu'un
« homme fort riche, enterré dans une
« attaque de léthargie, et que l'on a cru
« mort, et les deux déserteurs sont deux
« voleurs qui se sont sauvés de la sacris-
« tie, où ils s'étaient cachés pour voler. »

Toute la ville était sur pied; la police, ses agens, toutes les mouches étaient en l'air. Je sors de l'église sans dire mot; je devine la cause de tout ce tumulte, et je vois la plus belle illumination que l'on ait jamais vue : tous les jours du clocher étaient remplis par autant de lanternes des allans et venans, qui ressemblaient de loin à autant de vers luisans qui fatiguaient les yeux par leur mobilité lumineuse et variée; le clocher de Strasbourg

offrait la figure d'un limaçon colossale et pointu parsemé de feux se haussant et se baissant. Et tout cela, pourquoi ? on ne trouva dans la lanterne ni les deux déserteurs autrichiens ni le revenant, et chacun revint chez soi ; j'en fis autant. M. Comte était à table, on allait servir, et j'arrivai à temps pour rire, avec tous les convives, de l'illumination qui avait signalé notre arrivée à Strasbourg, sans que personne fût dans la confidence que celui qui pouvait y mettre les autres, et qui se tut, en faisant honneur au souper délicieux du bon Bader, qui, tout en nous servant, coupait la monotonie de son service par des phrases entrecoupées et plaisamment débitées.

Le baragouin de M. Bader fut suivi presque coup sur coup par un tour de gourmand de la façon de M. Comte ; et deux ou trois gastronomes, ligés avec lui contre les trois quarts des convives, ne furent pas fâchés du dénouement, et

contentèrent leur appétit aux dépens de qui il appartenait.

On sert une tête de veau énorme, chef-d'œuvre de M. Bader; on la place au milieu de la table, et au même instant il en sort trois beuglemens étouffés. Les trois-quarts des convives se lèvent effrayés et ne savent où ils en sont. M. Comte, sans se déconcerter, prend la tête de veau, la découpe, et la tête, toujours beuglant, dégagée de sa langue, dévoile le mystère, en laissant échapper une grosse grenouille verte qui sautille d'assiette en assiette, et nous étourdit de plusieurs bré-ké-ké-coax, coax, coax.

Nous de rire de plus belle, de manger à bouche que veux-tu cette tête de veau convoitée, qui était accommodée à miracle, et à laquelle, malgré leur envie, les gourmands dégoûtés ne voulurent pas toucher, la croyant ensorcelée et envenimée par l'animal amphibie qui s'y était

logé, et que l'on prit d'abord pour un crapaud.

M. Comte nous apprit comment il avait organisé le jeu de sa mécanique beuglante : peu de temps avant de servir la tête de veau, il s'était levé de table pour passer à la cuisine fendre la langue, y coudre par les pattes la grenouille, la recouvrir d'une sauce bouillante, dont la chaleur avait fait croasser la victime, et produit l'illusion la plus complète.

M. Comte trouva à Strasbourg (1),

(1) L'avez-vous vu? — Qui vu? — Ce que vous n'avez jamais vu. — J'ai tout vu. — Eh! non, vous n'avez rien vu si vous ne l'avez pas vu. — Mais qui? quoi? — Ce que le peuple, les grands, la cour, la ville, le monde entier s'empresse de voir, revient voir sans cesse et ne se lasse jamais de voir.

Mais au moins, M. l'enthousiaste, expliquez-vous; et pour que ma curiosité puisse devenir votre prosélite, pour que j'aie vu le phénomène, le Phénix sur lequel vous vous extasiez, entrez avec moi dans des détails, et si ces détails

à Colmar et par-tout, un affollement général ; la gloire et la fortune l'y avaient

répondent à l'ensemble merveilleux que vous ne cessez de me vanter, je verrai si mon attention, blasée depuis long-temps sur toutes les merveilles qui l'ont séduite, se réveillera pour se laisser captiver par tous les charmes enchanteurs dont vous parez l'idole idéale aux pieds de laquelle vous vous agenouillez, et dont je ne connais pas assez les miracles pour lui apporter mon hommage et mes dévotions.

Eh bien ! M. l'entêté, M. l'incrédule, puisqu'il faut vous convaincre, je vais vous faire toucher du doigt l'homme, la chose, la cause, les effets dont l'admiration et le plaisir sans cesse renaissant sont les heureux résultats. Ce que j'ai vu hier, aujourd'hui, ce que j'irai revoir demain, après demain et tant qu'il séjournera dans notre ville, le voici :

Le siècle de fer changé en âge d'or ; l'ivraie en froment ; les soucis en roses ; les pavots en lis ; l'eau en vain ; le vin en pensées ; les déserts en lieux habités ; les bêtes en gens d'esprit ; les gens d'esprit en bêtes ; les vivans en morts, sans les tuer ; les morts en vivans, sans les recréer, mais en les récréant ; les hiboux en colombes ;

accompagné, et furent ses compagnes de voyage dans le trajet rapide qu'il fit de Strasbourg à Rheims.

les corbeaux en serins; les grenouilles en écureuils; l'heure éternelle de l'ennui, en l'heure du berger toujours trop courte et trop rapide; j'ai vu remplir une poche vide, vider une poche pleine; divulguer des secrets qui n'en sont pas; garder scrupuleusement ceux qui en sont; lire dans les pensées; vous communiquer les siennes, sans le secours éloquent des signes et de l'écriture; des choses les plus simples faire des miracles; des miracles les choses les plus simples; ventriloquer avec l'élocution rapide et brûlante de l'orateur le plus exercé; faire parler les ânes, les cochons, les chiens, les chevaux, les bœufs, les pierres, le bois, le marbre; évoquer les mânes des tombeaux; frapper l'imagination des souvenirs les plus douloureux et les plus agréables; s'emparer de tout ce qui lui sourit pour le faire retrouver dans un gant, un ridicule, un chapeau, un soulier, sur le haut d'un clocher, à la cave, au fond d'un puits, et escamoter volatiles, reptiles, quadrupèdes, bipèdes, et avec eux les suffrages des belles, des bergers,

des rois , de tout le monde , et faire tout cela avec une grâce et une modestie qui n'appartiennent qu'à celui que chacun sait par cœur , et qui s'ignore lui-même ; ou , pour mieux dire , qui ne s'apprend que pour s'oublier .

Que de femmes , en recevant de cet homme étonnant le joli bouquet substitué aux grenouilles escamotées , se sont crues boutons de roses , quand elles n'étaient que jonquilles !

Que de serins morts voudraient ressusciter sous les magiques doigts de notre habile Merlin , comme le joli petit animal ailé qui rapporte à son bec l'anneau conjugal brisé et fondu , pour gazouiller à nos Lesbies les tendres roucoulaudes de nos modernes Catules !

Que de bijoux perdus , brisés et fondus , voudraient se retrouver tout entiers , pour se perdre de nouveau , et se faire rapporter par l'oiseau de Vénus , l'amoureuse et jolie tourterelle , cousine-germaine de la colombe ! Les yeux , les oreilles , l'esprit et le cœur , tout est satisfait par le spectacle instructif , amusant et varié de la magie blanche de notre physico-magi-ventri-loque , qui tue le noir de certains sorciers de nos jours , dont tous les maléfices sont connus . Chez notre sorcier à la mode , tout est bénéfice , puisque tout est plaisir . On l'aime parce qu'il est

aimable, on se laisse aller à lui parce qu'il attire, entraîne, attache; quand on l'a vu, on retourne le voir, parce qu'on ne l'a jamais assez vu. — Oh! j'y suis maintenant; c'est Comus. — Vous n'y êtes pas. — Olivier? — Encore moins. — Qui donc? — Comte, M. Comte. — J'y cours, je veux le voir; allons-y ensemble. — Volontiers, car il annonce incessamment sa clôture; et quand vous l'aurez vu, admiré, applaudi comme tous nos bons Strasbourgeois, vous direz que tout ce que je vous ai raconté de M. Comte n'était pas un conte. — J'y compte.

(Extrait du journal de Strasbourg.)

CHAPITRE IX.

Eglise Saint-Nicaise de Rheims. — Nouveau prodige opéré par le talent de notre ventriloque. — Fourniture d'étoffes et de drap singulièrement payée. — Commis marchand dans l'embarras. — Comment celui qui l'y a mis s'en est tiré.

Nous arrivâmes à Rheims pour dîner, et, après avoir fait honneur à la cuisine de l'aubergiste du Moulinet et au champagne mousseux, nous allâmes rendre visite aux délicieuses promenades qui embellissent cette ville antique, célèbre par ses vins, son pain d'épice, ses manufactures, ses grands hommes et le sacre de nos Rois. Je quittai M. Comte et les étrangers qui nous accompagnaient, pour aller voir une vieille tante qui m'avait élevé et qui s'était retirée depuis longtemps dans un bien patrimonial où elle

était née, et désirait mourir le plus tard possible.

Avant d'entrer dans sa jolie maison, voisine de la fameuse église Saint-Nicaise, dont les ruines majestueuses ramènent à des idées mélancoliques, pieuses et augustes, je parcourais les alentours, que viennent admirer journallement les étrangers, les curieux et les oisifs, et je me sentais révolté contre le vandalisme, le pillage et le massacre des révolutions.

Il était environ huit heures du soir; plusieurs personnes étaient réunies dans le vaste enclos de cette superbe église, qui offre aux habitans du voisinage une promenade dont ils viennent jouir habituellement. J'étais donc avec ces personnes au milieu des débris de l'ancienne abbaye. En passant sur la portion du terrain destiné jadis à l'inhumation des religieux, elles crurent avoir entendu les sons lugubres d'une voix plaintive et souterraine. Saisies d'étonnement, les unes

s'arrêtent, les autres reculent ; un morne silence règne autour d'elles, une main invisible semble les rendre immobiles : tout-à-coup, cette scène muette est interrompue par les mêmes accens, et par ces mots longuement prononcés :

« Qui que voussoyez, ne m'abandonnez
« pas... ; donnez-moi la liberté... ; je
« suis innocent. »

L'effroi se mêle à la surprise ; les plus épouvantés trouvent à peine assez de force pour fuir précipitamment : quelques-uns sentent leurs genoux fléchir, s'abandonnent à ce mouvement, et demeurent ainsi dans un saint recueillement ; plus de doute pour eux. Il faut qu'il existe là un caveau où fut enseveli vivant un cénobite faussement accusé d'un crime affreux. Les conjectures sont épuisées ; cependant le bruit de cet événement singulier se répand avec la rapidité de l'éclair ; on accourt en foule sur les lieux : ô prodige !!!..... encore des

mots sourdement articulés , mais qui se perdent dans le brouhaha des curieux entichés de pyrrhonisme. Pour cette fois, on s'impose mutuellement la plus grande attention ; on se met aux écoutes , l'oreille baissée sur le point d'où semblent sortir bientôt ces paroles mystérieuses :

« Je suis ici depuis trente ans... ; déli-
« vrez-moi... ; j'ai des secrets terribles
« à vous révéler. »

La consternation se peint sur tous les visages. Ciel ! que doit-on apprendre?... La même voix sépulcrale continue :

« Ouvrez le sein de la terre à l'endroit
« où je frappe. »

Trois ou quatre coups n'ont point échappé aux ouïes fines. Un certain frémissement s'est fait sentir sous les pieds. Vite des pioches , des pelles ; chacun se dispose à mettre la main à l'œuvre. On va , on vient , on se heurte , quelques esprits se troublent , l'alarme est jetée çà et là. Sur ces entrefaites , arrive un qui-

dam, lequel reconnaît M. Comte, habile ventriloque, et seul auteur de ce désordre. Tandis qu'il s'évade à la hâte, celui-ci s'efforce de persuader à la multitude inquiète qu'une illusion complète a trompé ses sens; et tout plein encore de la scène mystifiante qui s'était passée, chez le préfet de Mâcon, où il se trouvait il y a quinze à vingt jours, il dissipe les terreurs paniques par le récit amusant qu'il en fait.

Je m'échappe à mon tour, en admirant tout bas le génie varié de notre habile ventriloque, et en m'extasiant sur les moyens magiques et certains qu'il emploie dans ses voyages, pour propager au loin et établir sa réputation sur les fondemens les plus durables, ceux d'un talent réel vers lequel on se sent entraîné malgré soi par un penchant invincible dont on ne peut se rendre compte. J'en étais à cette conclusion, quand je frappe à la porte de ma vieille tante; on m'ouvre,

j'entre. On était à table ; elle me fait mettre à côté d'elle et en face d'un gros marchand de draps, tout rouge de colère, et fulminant contre son commis qui venait de lui jouer un tour abominable. Il s'agissait d'une fourniture d'étoffes et de draps dont la facture montait à vingt-cinq louis d'or qui lui avaient été payés comptant, qu'il avait mis lui-même dans le comptoir, et qui, lorsqu'il alla les prendre pour les remettre au marchand, se trouvèrent convertis en vingt-cinq pièces d'un franc.

« La personne qui a acheté, ajouta-t-il
 « toujours en fureur, m'a montré le reçu
 « de mon commis, et vous sentez bien
 « que je ne peux plus garder chez moi un
 « mauvais sujet qui me vole de cette ma-
 « nière ; je ne sais à quoi il tient que je
 « ne le perde d'honneur et ne le mette
 « entre les mains de la justice.

« Connaissez-vous, lui dis-je, la per-
 « sonne à laquelle vous avez vendu ?

— « Oui, c'est un voyageur fort bien
« coert, arrivé d'aujourd'hui dans une
« berline à quatre chevaux, à l'hôtel du
« Moulinet; la personne a bien payé, est
« bien en règle, puisqu'elle a ma facture
« et mon reçu au bas.

— « Je n'ai rien à répondre, il y a abus
« de confiance, rien n'est plus clair.

— « Comme vous dites; si je faisais
« tous les jours de pareilles affaires, je
« finirais bientôt par n'en plus faire. »

Au même instant nous voyons entrer
le commis et M. Comte.

— « Eh bien ! monsieur, venez-vous
« me prouver que vous êtes un honnête
« homme, quand je suis convaincu que
« vous êtes un fripon ? et monsieur, à qui
« vous avez vendu, et qui vous a payé,
« arrive ici fort à propos pour me suivre
« chez le commissaire et faire sa dépo-
« sition. »

Le marchand de draps se levait pour

sortir , quand M. Comte le fit rasseoir et lui dit :

« Oui, monsieur, je déposerai devant
« vous et toute la compagnie que mon-
« sieur votre commis est un honnête
« homme, que voilà vos vingt-cinq louis
« d'or bien comptés, et remis par moi
« entre vos mains. Bien le bonsoir.

— « Vous ne vous en irez pas comme
« cela, monsieur, et vous nous ferez
« l'honneur de nous dire comment...

— « Je n'ai rien à vous dire, sinon que
« monsieur n'est point un fripon, et que
« je n'aurais pas eu son reçu, si je n'avais
« pas payé le montant de la facture.

— « Cela tient du prodige ! ou bien,
« pour sauver mon commis, vous avez
« la générosité de payer deux fois.

— « Je vous le répète pour la dernière
« fois, monsieur; votre commis est un
« honnête homme, et je ne paierais pas
« deux fois pour quelqu'un qui vous au-
« rait trompé une seule... Voulez-vous.

« être convaincu de ce que j'avance ? car
« il faut entièrement vous désabuser.

— « Volontiers ; j'en meurs d'envie.

— « Voilà bien vos vingt - cinq louis
« d'or, n'est-ce pas ? vous en êtes bien sûr ?

— « Oui, monsieur.

— « Ouvrez votre main.

— « Je l'ouvre.

— « Fermez-la.

— « Je la ferme.

— « Les vingt-cinq louis d'or y sont-ils ?

— « Oui, monsieur.

— « Les sentez-vous ?

— « Oui, et le diable ne les ôtera pas.

— « Ce ne sera pas le diable, et vous ne
« les avez plus.

— « Ah ! parbleu, le tour serait fort !

— « Cela est, ouvrez. »

Le marchand ouvre, et trouve dans
sa main vingt-cinq pièces d'un franc, à
la place de vingt-cinq louis d'or.

« Si vous n'êtes pas le diable, vous êtes
« au moins sorcier. Affaire à vous, mon-

« sieur, je vous en fais mon compliment,
« et mes excuses bien sincères à mon
« commis, auquel je rends toute ma con-
« fiance et mon estime. Si je pouvais
« payer comme cela toutes mes lettres-
« de-change, je serais bientôt le plus
« riche particulier de l'univers.

— « Je garde ma recette, monsieur,
« et je connais plus d'un négociant qui
« la remplace par d'autres opérations
« beaucoup plus sûres et plus lucratives. »

M. Comte se nomma, et tout le monde fut dans le secret. Toute la société partit d'un éclat de rire et le couvrit d'applaudissemens. On le retint à souper, et la soirée, grâce à lui, se passa le plus gaîment du monde.

Le tour joué au commis marchand tiré d'embarras par celui qui l'y avait mis, et l'aventure de l'église Saint-Nicaise, furent bientôt le bruit de toute la ville, et la meilleure affiche des séances de

M. Comte, qui fut suivi, fêté, couru, chanté à Reims (1) comme par-tout.

(1) Plusieurs auteurs, entr'autres l'abbé de la Chapelle, ont écrit sur l'*Engastrimisme* : tous se sont accordés sur les moyens employés pour parvenir à imiter les différens genres de voix, s'éloignant ou se rapprochant graduellement, paraissant sortir des entrailles de la terre ou venant du sein des airs, semblant même partir d'un corps inanimé. Ils ont indiqué ces moyens, mais aucun de ces auteurs ne paraît avoir réuni la pratique à la théorie. Je ne crois pas que M. Comte ait jamais écrit sur cette matière; mais il peut dire : « Ce que vous avez écrit qu'on « pouvait faire, et que vous n'avez pas exécuté, « je le fais. » Nul ventriloque connu ne saurait, il faut en convenir, produire une illusion plus complète, tout prévenu qu'on est que c'est M. Comte; de quelque endroit qu'il veuille faire partir sa voix, elle est si naturelle, qu'il n'est pas étonnant que, dans son voyage en Suisse, il ait porté l'effroi et le saisissement dans le cœur des habitans de Fribourg, qui, n'ayant aucune idée des effets que peut produire un ventriloque, ont dû nécessairement, après l'avoir entendu, crier au sorcier. Nous le regardons, en conséquence,

comme très-heureux d'avoir échappé , dans ce pays , au petit auto-da-fé qu'on lui préparait. Il y a quelques années , M. Comte aurait eu en Espagne tous les honneurs d'une pareille fête , si la fantaisie lui avait pris d'aller exercer son art de ventriloque. Dans les diverses scènes de ventriloque qu'il a données dans sa première séance, celle du facteur importun a été encore plus couverte d'applaudissemens que les autres. Elle est effectivement d'autant plus agréable , que ce facteur lui remet , d'une manière singulière , une lettre dans laquelle se trouve la moitié d'un billet que les spectateurs ont vu brûler. Car ce n'est pas au seul art du ventriloque que M. Comte borne ses séances. La physique amusante est pour lui un vaste champ , dans lequel il a moissonné tout ce qui peut frapper notre étonnement. Il déconcerte l'ignorant comme celui qui se glorifie de connaître les mystères de cette science enchantée. Ce que les Comus , les Pinetti , les Jonas , les Breslaw ont inventé dans ce genre , il l'a perfectionné , et ce qui est de sa création , ne sera pas imité de long-temps. Magicien aussi galant que surprenant , entr'autres expériences , il fait naître , à la volonté des dames , toutes les fleurs qu'elles peuvent désirer , et l'avantage qu'il a sur Flore , c'est de les faire parvenir , en peu de mi-

notes , au degré d'épanouissement qu'on lui a indiqué. Ne voulez-vous qu'un simple bouton ? c'est un simple bouton qu'il vous présente ; est-ce la fleur dans tout son éclat ? vous n'avez qu'un mot à dire pour être satisfait à l'instant. Nous n'entrerons pas dans un plus long détail sur le spectacle aimable dont M. Comte nous a fait jouir. L'accueil qu'il a reçu du public doit le satisfaire , et c'est , sans aucun doute , celui qu'il est en droit d'attendre par-tout où il s'arrêtera avant d'arriver à Paris , où il se rend en quittant notre ville.

Vers adressés à M. Comte.

Voulez-vous savoir quel est Comte ?
 Pinetti , Val ne sont qu'un conte ;
 Il en fait plus qu'on n'en raconte ;
 Son papier passe sans escompte.

(Extrait du journal de la Marne.)

CHAPITRE X.

L'honneur d'une femme sauvé. — Un roi dans la manche d'un républicain. — Réflexion à ce sujet. — Comment elle fut interrompue et la séance levée.

M. COMTE se trouvant un peu fatigué des nombreuses représentations qu'il donna presque consécutivement pendant son séjour à Rheims, se rendit à l'invitation du marchand de draps, qui lui offrit de venir passer un jour à une jolie maison de campagne qu'il avait aux environs de la ville. La réunion des personnes qui composaient cette charmante partie, se fit chez ma tante, et j'eus l'honneur d'être nommé par elle et par le marchand de draps, maître des cérémonies. On voulut posséder M. Comte pour lui-même, et non pour lui faire, comme on dit, payer son écot avec son talent. On lui

défendit de nous ensorceller par ses charmans tours ; il le promit , et manqua involontairement à sa parole. Chacun lui en sut bon gré , les femmes sur-tout , comme on le verra plus tard.

Nous partîmes tous le 15 août , jour de l'Assomption , à cinq heures du matin , pour profiter de cette belle journée et jouir amplement de tous les agrémens qu'offre la campagne dans sa parure et sa richesse. Nous arrivâmes tous à peu près ensemble à la maison de campagne du marchand de draps , qu'il appelait sa folie , où nous fîmes des folies , de la raison , du bon sang , comme on dit , pour cent ans. L'homme propose et Dieu dispose : les folies furent courtes , la raison triste , le repas exquis , la digestion dérangée et laborieuse , et le bon sang mauvais. M. Comte , heureusement , raccommoda tout par sa gaîté , son adresse , et sa magie d'à-propos qui ensorcelle tout le monde.

Un déjeuner champêtre et servi par les mains des amours et des grâces, arrosé par le champagne aimable et pétillant, mais pris avec modération et savouré avec délices, anima la gaîté et donna un ton folâtre et enjoué à toute la société. Personne ne voulait paraître avoir de l'esprit, et tout le monde en avait. L'escarpolette, le colin-maillard, les quatrecoins, les rondes agacées par le fifre et le tambourin, des chansons bien gaies, bien folles et bien décentes, varièrent les plaisirs de cette charmante matinée, et aiguïsèrent l'appétit que chacun devait apporter au dîner, que n'aurait pas désavoué Épicure ou les aimables convives du Rocher-de-Cancale. Tout va bien jusque-là. J'ai dit que chacun avait de l'esprit sans vouloir paraître en avoir; mais je vais dire que mon cousin, jaloux de sa nature, en eut beaucoup trop : il fallut lui prouver qu'il n'en avait pas, qu'il ne devait pas en avoir; et ce fut

M. Comte qui fut chargé de la commission, et qui s'en acquitta parfaitement. Tout-à-coup, la gaiété générale fut interrompue par ces mots qui frappent l'air:

« Il y a long-temps que je m'en doutais ; mes doutes sont enfin éclaircis ; ce billet que je tiens en est la preuve. Je pars, je vous quitte, et notre séparation sera éternelle.

— « Mais écoute-moi ; tu as tort, ce n'est pas...

— « Propos de femme prise sur le fait, ou peu s'en faut. Vous avez troublé mon repos, mon bonheur ; vous avez empoisonné mes jours. Adieu : c'est pour la vie. »

Les jeux cessent, le plus morne silence succède au brouhaha de la joie, la tristesse est peinte sur toutes les figures. On s'approche, autant et plus par curiosité maligne que par intérêt ; on entouré les époux, M. Comte est près du mari et lui demande qu'est-ce que c'est,

« Qu'est-ce que c'est ? répond-il avec
« fureur à M. Comte, en lui remettant
« un billet doux adressé à sa femme ;
« qu'est-ce que c'est ? Tenez, monsieur,
« lisez et jugez : que je vous plains ,
« ajouta-t-il, si vous avez une femme
« que vous aimez et qui vous trompe ! »

L'affaire était sérieuse, et la publicité que le mari lui donnait allait le perdre de réputation et déshonorer ma cousine. M. Comte, avec autant d'adresse que de présence d'esprit, tonne contre la jalousie toujours injuste et aveugle, et prenant la chose du côté plaisant, dit au mari :

« Voilà bien du bruit pour un mé-
« moire de blanchisseuse ! il monte un
« peu haut il est vrai, mais le fin se paye
« plus que le gros. Vous, monsieur, qui
« avez fait preuve d'esprit pendant tout
« le voyage et le déjeûné, vous prouvez
« en ce moment, pardonnez-moi le
« terme, que les gens d'esprit sont bêtes ;

« car enfin, de deux choses l'une, ou
« vous l'êtes, ou vous ne l'êtes pas ; si
« vous l'êtes, prouvez-le nous en em-
« brassant votre femme et en lui deman-
« dant pardon ; et si vous ne l'êtes pas,
« ne cherchez pas à prouver que vous
« l'êtes : on doit toujours se montrer tel
« qu'on est. »

Le mari, stupéfait, ne sait ce que cela veut dire, reprend vivement le billet des mains de M. Comte, l'examine attentivement, est confondu de nouveau, tombe aux pieds de sa femme, qui le relève, l'embrasse, lui pardonne ses emportemens et lui répète avec grâce et gentillesse :

« Quand je ne cessais de te dire : tu
« as tort, mon ami, ce n'est pas..... »
tu m'interrompais toujours en me criant avec fureur :

« Propos de femme ! etc. Un tiers,
« M. Comte, t'a condamné ; toute la
« société a confirmé l'arrêt ; et moi, tou-

« jours bonne, indulgente, je le casse,
« t'embrasse et te pardonne. »

La paix fut scellée et la joie reparut. M. Comte donna, par ce tour de magie, une leçon à ces petits voleurs de réputation de femmes qu'ils ne leur restituent jamais ; et notre magicien, qui n'avait rien volé, restitua tout, en escamotant habilement ce qu'un mari ne doit jamais voir, et ce qu'une femme ne doit jamais se laisser prendre.

Ces petits nuages dissipés, l'horizon s'éclaircit, tout s'anima, et chacun alla se placer dans une salle de verdure, autour d'une table en fer à cheval, où l'art de Comus brillait dans tout son éclat.

L'attention que plusieurs jolis tours improvisés par M. Comte, commandèrent, entr'autres celui de la carte pensée, du roi de cœur, détourna celle des mamans et des jeunes filles de tout autre objet, et valut une sortie de ma part contre l'élan brusque et révolutionnaire

d'un gros républicain, tout étonné de se trouver un roi dans sa manche.

Notre physico - ventriloque, en envoyant un biscuit à M. Caton-Torquatus-Scévola Peninsule, mit la morale du bon La Fontaine en action; car le biscuit reçu par le républicain se trouva métamorphosé en grenouille.

CHAPITRE XI.

Châlons-sur-Marne. — Escamoteur escamoté.
 — Voleur converti. — Ecus sorciers. — Coq
 rôti qui chante. — Rencontre. — Méprise. —
 Je tourne le dos à M. Comte sans le vouloir.
 — Où, quand et comment le retrouverai-je ?

TOUTE la compagnie se partagea à peu près en partant de même qu'en arrivant, et de retour à Rheims, M. Comte disposa tout pour son départ, décidé à ne rester qu'un jour ou deux à Châlons-sur-Marne, afin de se rendre de suite à Paris. Je pars le premier, et nous nous retrouvons à la même auberge. Je m'y reposais, ou, pour mieux dire, je me délassais, en écrivant plusieurs lettres, lorsque je fus interrompu dans mon courrier par le perruquier de l'hôtel, qui, tout en me faisant la barbe, me raconta ce que je vais vous apprendre.

« Je viens, dit-il, d'être témoin d'un
« tour plaisant, joué par un étranger à
« un escamoteur, qui de dépit vient de
« s'escamoter lui-même.

— « Comment donc cela ?

— « L'étranger entre dans un café où
« l'escamoteur déjeûnait, et cherchait,
« en faisant des tours de cartes, et disant
« la bonne aventure, à gagner plutôt de
« quoi dîner que les suffrages de son
« auditoire, dont il ne paraissait guère
« jaloux.

« Ne pourriez-vous, Monsieur, lui dit
« l'étranger, m'apprendre quelques tours
« de société, trois ou quatre seulement ;
« je les paye d'avance : voici douze fr.

« Charmé de la pratique, l'escamoteur
« se met en devoir de démontrer les pre-
« miers élémens de son art, le saut de la
« coupe, la carte filée, etc. etc. L'étran-
« ger s'y prend gauchement ; le charla-
« tan trouve des dispositions à son éco-

« **lier, et l'encourage, croyant lui attraper**
 « **encore quelques écus.**

« **Après avoir aussi mal démontré**
 « **qu'exécuté, il se dit avec impudeur**
 « **l'élève du fameux Comte.**

« **L'étranger prend alors les cartes, et**
 « **exécute avec la rapidité de l'éclair et**
 « **à vol d'oiseau, comme on dit, les**
 « **tours de cartes les plus subtils; la**
 « **carte pensée, les nombres devinés, la**
 « **carte volante et métamorphosée en**
 « **toutes celles que l'on désire, et**
 « **achève de mystifier le pauvre esca-**
 « **moteur, en l'inondant d'as de cœur,**
 « **qu'il fait paraître et disparaître, aug-**
 « **menter et diminuer à volonté. Cela**
 « **fait, il le quitte en lui disant :**

« **Elève du fameux Comte, apprenez**
 « **que ce Comte lui-même est mon élève,**
 « **et qu'il n'a pas choisi en vous un bril-**
 « **lant successeur.**

« **L'escamoteur fut tellement confus,**
 « **qu'il s'escamota, et disparut sur le**

« champ, sans escamoter les douze fr.
« que l'étranger lui avait jetés sur la
« table, et que le maître du café se voit
« obligé de garder jusqu'à ce qu'on les
« lui redemande. »

Comme cet original me quitte, je descends pour déjeuner, et vois entrer la vieille maman de l'aubergiste, encore toute émerveillée de la conversion subite dont elle venait d'être le témoin oculaire.

« J'entendais la messe à la chapelle
« de la Vierge. Au moment où l'évêque
« Dieu, une voix céleste et menaçante
« semble partir d'un tronc qui s'ouvre :

« Dieu te voit, malheureux ! repens-
« toi..... ne vole pas les pauvres..... ou
« crains la vengeance du ciel..... et la
« justice des hommes.

« Au même instant un quidam âgé
« nouillé auprès du tronc se relève,
« laisse tomber ses pièces de monnaie,
« se signe par trois fois, et s'enfuit ef-

« frayé en culbutant les jeunes filles et
« les dévotes qui se trouvaient sur son
« passage , et qui se relevèrent le plus
« promptement et le plus décemment
« qu'elles purent.

« Je ne le croirais pas si je ne l'avais
« vu.... mais j'y étais, et je fus moi-
« même renversée par la fuite rapide du
« voleur converti, et restituant le bien
« du pauvre, qui est celui de Dieu. »

Je n'eus pas besoin de chercher long-
temps la cause de ce miracle ; la bonne
vieille l'avait chez elle, et ne s'en dou-
tait pas.

M. Comte ne vint point dîner ; je ne
le vis qu'à la représentation du soir, et
au souper, où il nous joua un nouveau
tour de son métier. Nous n'y sommes
pas encore. Je parlerai auparavant du
tour des écus sorciers, qui acheva de
mettre sur le pinacle la sorcellerie de
notre magicien.

Tous les tours de M. Comte furent

remarqués, applaudis, et captivèrent l'admiration générale; mais celui-ci fut le *nec plus ultra*.

Il demande à plusieurs personnes trois écus de cinq francs, les met dans un verre bien net, bien transparent, que tout le monde examine, et qui n'est nullement préparé; place le tout sur une table, s'en éloigne, parle aux écus, et remplace chez eux la parole par le mouvement qu'il leur communique on ne sait comment; puis, à haute et intelligible voix, s'adressant à eux :

« Messieurs les écus, m'entendez-vous, et répondrez-vous aux questions que je vous ferai ? »

Tout-à-coup, les écus sautent au fond du verre, et semblent lui dire par leurs sauts répétés : « Oui, oui, nous t'entendons, et nous te répondrons. »

« Pour la réponse affirmative, quel signe donnerez-vous ? »

Les écus sautent comme à la première question.

« Et pour la négative ? »

Les écus ne bougent pas.

« C'est bon ; c'est entendu ; vous sauterez pour le oui, et ne bougerez pas pour le non. » M. Comte continue ses questions.

« Messieurs les écus, dites-moi l'âge de toutes ces dames ? »

Aucun mouvement.

« Est-ce que vous craignez de leur déplaire ? »

Les écus sautent de plus belle à plusieurs reprises, et tout le monde de rire et d'applaudir.

Alors M. Comte prie plusieurs dames et messieurs de choisir une carte, et d'en retenir la valeur. Il demande une montre pour la faire avancer ou retarder de plusieurs heures, sans y toucher, et au choix de la personne. Présente trois

dés légers et naturels à un spectateur, que celui-ci jette au hasard, en amenant un nombre vu de lui seul, et caché sous un chapeau. A un autre un cadran, dont l'aiguille poussée fortement par lui doit s'arrêter et marquer une heure quelconque et indéterminée; enfin, prie toute l'assemblée, de penser un nombre, de le doubler, dédoubler, y ajouter, en retrancher, etc.; et après un calcul mathématique, ou plutôt diabolique, après avoir commandé le silence à tout le monde et le mouvement aux écus, les écus, par plus ou moins de bonds, indiquent le compte juste qui se trouve précisément le même que celui des cartes prises, de l'heure de la montre qui avance ou retarde, des dés, du cadran, et du nombre pensé par toute la société.

Toutes les conjectures sont épuisées, les calculs dérangés, la combinaison de l'esprit humain réduit à zéro; et M. Comte est proclamé, au milieu d'un concert de

bravos , le sorcier le plus sorcier qui jamais ait existé parmi les sorciers.

Aussi lui jeta-t-on des vers qui , s'ils n'étaient pas merveilleux , avaient le mérite de l'impromptu et celui de l'éloge qui n'est pas mendié , mais commandé par l'admiration (1).

(1) M. Comte , de Genève , célèbre ventriloque et professeur de physique , dont tous les journaux de Paris et des départemens ont publié les éloges réellement dus à son talent et à son extrême habileté , a donné , à la demande de tous les Châlonnais , dimanche , avant de se rendre dans la capitale , où depuis long - temps il est attendu , une représentation de ses différentes expériences. Le public n'a pas été trompé dans son attente ; M. Comte , véritable enchanteur , lui a fait passer une soirée très-agréable. Nous n'entreprendrons point de détailler les jolis tours exécutés par cet ingénieux physicien , nous nous bornerons à dire qu'il a conduit les spectateurs de surprise en surprise : il n'est point d'anneau , fût-ce même l'anneau conjugal , qui résistât à son pouvoir magique : tout disparaît , tout se métamorphose sous ses doigts agiles : le billet

M. Comte, pressé de se rendre à Paris, donna ordre à sa femme de faire tout

doux peuvent se brûler impunément pour mettre en défaut les jaloux ; il les fait renaître de leur cendre avec les caractères chéris de la main qui les traça ; le moirreau de Lesbie, auquel trop de caresses auraient fait perdre la vie, peut se ranimer à sa voix : c'est un botaniste de l'âge d'or, où régnait un printemps éternel. La beauté n'a qu'à désirer, et les fleurs qui lui plaisent s'emprescent d'éclorre sous ses mains enchanteresses. C'est ainsi que nous avons vu s'épanouir le lilas, le jasmin, l'œillet et la rose, pour former un bouquet aux dames qui avaient demandé ces fleurs. Il est beaucoup d'autres métamorphoses dont nous voulons laisser la surprise à ceux qui auront le désir d'assister aux séances de cet incomparable physicien ; dans son séjour plus long qu'il nous a promis de faire, à son passage par notre ville, en allant se rendre dans les cours de l'Allemagne et de la Prusse.

M. Comte donne pour intermèdes de ses créations, des scènes de ventriloquie, où la vérité des différentes voix lointaines est portée à sa perfection. Si les bornes du journal nous permettaient de nous étendre sur les preuves du

emballer pour le lendemain de très-bonne heure, et nous dédommagea amplement à souper de son absence au dîner.

talent varié de cet artiste, nous pourrions rappeler ici tous les évènements singuliers auxquels cet habile ventriloque a donné lieu : nous citerons l'anecdote des voleurs qui, attaquant la nuit la diligence, se font donner par les voyageurs de l'argent et des bijoux, que M. Comte leur rend le lendemain. On se doute bien qu'il était lui seul *les voleurs*; celle de l'âne, qui dit à son maître de descendre; celle du cochon, qui assure en foire, à sa maîtresse, qu'il est ladre, et ne vaut que 5 fr.; et tout récemment celle du duc et de la duchesse de Montmorency, qui du fond de leur mausolée placé dans l'église du lycée de Moulins, demandent aux assistans, d'une voix sépulcrale, des prières en réparation des outrages que leur retraite a essayés pendant la durée du vandalisme, et obtiennent du pieux portier, qui se jette à genoux, plusieurs *pater* et *ave*.

Enfin, nous pouvons assurer que rien n'est plus curieux que les prodiges de physique et de ventriloquie de l'inimitable Comte.

(*Extrait du journal de la Myrta*)

Après mille jolies petites mystifications qui sont de son ressort, autant de tours enchanteurs qui sont les éclairs de sa magie, et la même quantité de propos facétieux et de conversations sans suite qui commandent l'attention et le sourire; enfin après tout ce mélange d'illusions qui n'appartiennent qu'à lui, il me prie de vouloir bien découper un coq rôti fort beau dont il désirait la carcasse, son morceau favori, disait-il. — Je me mets en devoir de le satisfaire : au moment où je veux enlever une aîle pour l'offrir à madame Comte, qui était ma voisine, l'oiseau s'échappe en chantant trois *corigocos*, et se traînant *clopin clopant* d'assiette en assiette, va rendre le dernier soupir sur celle d'une jolie convive.

Tout le monde regarde M. Comte, et lui demande comment il s'y est pris pour nous avoir étonné par ce nouveau miracle de sa façon. — Cet animal, victime inno-

cente de la physique amusante, qui ne l'amusa pas du tout, a été plumé tout vivant, endormi avec de l'esprit de vin et de l'ellébore, arrangé comme vous le voyez, doré avec des jaunes d'œufs, et recouvert d'un jus de volaille qui lui a donné la figure d'un chapon rôti sortant tout fumant de la broche. La lame d'un couteau tranchant l'a réveillé de sa léthargie, et la douleur l'a fait chanter plutôt de colère que de plaisir : on but à la résurrection du pauvre coq, ou, pour mieux dire, à ses funérailles. Chacun se leva de table avec le vif désir de retrouver M. Comte à Paris, et d'assister aux différens et nouveaux triomphes qui infailliblement l'y attendaient.

Tout le monde alla se coucher joyeusement, la tête encore agréablement remplie des illusions magiques de M. Comte.

Nous ne nous arrêtâmes qu'à Epernay pour déjeuner ; je repassais dans ma tête

exaltée les plaisirs variés et délicieux qui m'attendaient dans le pays de fées que j'allais habiter. Le roi de la magie me précédait; présenté par lui, je ne pouvais qu'être bien reçu. Je remonte dans mon cabriolet. A Bondi on change de chevaux; je profite du moment pour entendre raconter à M. Comte l'aventure qui venait de lui arriver, et qui, sans le secours de son talent de ventriloque, aurait pu lui être funeste. Il avait voulu marcher un peu sur le bord du bouquet du bois de Bondy, et s'y était arrêté, lorsqu'une espèce de bûcheron lui demande un petit écu à emprunter.

« La demande est plaisante, et surtout
 « à l'heure qu'il est : passe ton chemin et
 « laisse-moi passer le mien.

« Ah ! tu t'y prends sur ce ton là; eh
 « bien, ajouta le bucheron, qui n'était
 « autre qu'un voleur, la bourse ou la vie;
 « et en disant ces mots, il lève sur M.
 « Comte un énorme gourdin.

« Scélérat , s'écrie notre magicien ,
« parant le coup avec son bras , tu me
« crois seul , tu te trompes. Durand ,
« Dubois , Bertrand , Louis , à moi , mes
« amis !

« Nous voilà , répondent à l'instant
« différentes voix d'un volume effrayant
« et rapprochées ; nos fusils n'ont pas
« raté , et nous avons tué trois lièvres. »

Le voleur de dire aussitôt :

« Je voulais rire , vous faire peur , et
« voir si vous étiez brave ; » et de fuir
à toutes jambes comme si le diable l'em-
portait. La berline de M. Comte arriva ,
il remonta , et en fut quitte pour la peur.

Ayant changé de chevaux , je montai
dans mon cabriolet , poursuivi par l'envie
de dormir , et ne m'aperçus que ce n'était
pas le mien qu'à *Ville-Parisis* , que je
pris pour Paris , auquel je tournais le
dos sans le vouloir , ainsi qu'à M. Comte :
où , quand et comment le retrouverai-je ?
Je rebrousse aussitôt chemin jusqu'à

Bondy, où j'appris du postillon, de retour de Paris, qu'il avait descendu son voyageur à l'hôtel de Nantes, rue de Richelieu. Je m'y fis conduire de suite, et nous réparâmes, en échangeant nos cabriolets l'un contre l'autre, la méprise que le vin de Champagne nous avait fait faire. — Je perdis donc la piste de mon magicien, et j'attendis l'occasion pour redevenir son sylphe et son farfadet, comme par le passé.

CHAPITRE XII.

Un mot sur Paris. — Je retrouve M. Comte au moment où je m'y attends le moins.

JE voulais savoir ce qu'il y avait de plus neuf, de plus couru, de plus en vogue à Paris. Je m'adressai à un commensal de mon hôtel, fureteur de salons et de boudoirs, par conséquent de la première force en fait de nouveautés. Nous allâmes dîner ensemble chez Verry, et mon homme eut bientôt fait de me mettre au courant.

Il était le sigisbé d'une haute et puissante dame, qui recevait deux fois par semaine la meilleure compagnie, et rien de ce qu'il y avait de remarquable, rien de ce qui jusqu'alors avait excité la curiosité oisive de l'opulence n'était échappé à son œil observateur.

Jugez de mon étonnement et de mon indignation, lorsqu'après m'avoir nommé

Talma , Bobèche , madame Catalani , la Vénus hottentote , l'impertubable Olivier , Préjean , Pottier , le cerf Coco , l'homme incombustible , l'équilibriste Zanini , la reine des Grâces funambules , madame Saqui , Séraphin , le café des Aveugles , celui des Variétés , de Fitz-James , d'Apollon , du Bosquet , du Petit-Pont de l'Hôtel-Dieu , jusqu'à l'improvisateur italien , etc. , je n'entendis pas citer le nom de Comte , l'enchanteur par excellence , le roi de la magie , qui devait être les délices des amateurs , du merveilleux , et le plus bel ornement des soirées à la mode.

Outré contre cet oubli de la vogue , et plus encore contre la perte involontaire que je venais de faire de l'ame de mes plaisirs , je me mets à parcourir les spectacles , les cafés , les promenades , les places publiques , le Muséum , et toutes les maisons ouvertes aux étrangers avides de distractions et de nou-

veautés. J'avais l'espérance de rencontrer quelque part M. Comte, que je connaissais un peu musard de sa nature, et tour-à-tour oisif et occupé par esprit de délassement et d'activité.

Après avoir inutilement cherché notre physico-ventriloque, je me décide à retourner à Lyon, lieu de ma résidence, et voulant faire, avant de partir, cadeau de deux pièces de vin vieux de Bourgogne à mon homme d'affaires, qui avait géré en honnête homme l'administration de quelques fonds dont je l'avais fait dépositaire, je m'achemine au port Saint-Bernard. J'y goûtais le Volnai, le Nuits, le Pomar, le Beaune; j'étais d'accord sur le prix, et j'allais arrher mon marché, lorsque je vis descendre d'un cabriolet de place M. Comte, rassurant le cocher, qui semblait plus occupé à regarder l'état de ses roues et de son essieu qu'à recevoir l'argent de sa course, tant il était encore étourdi de ces cris inquié-

tans , qui le long du chemin l'avaient fait s'arrêter plusieurs fois : « Cocher ! tu « n'arriveras pas , tes roues craquent , et « ton essieu crie. Descends , il est temps. » Ce qu'il ne cessait de répéter à tous les curieux qui l'entouraient , en leur montrant la solidité de ses roues et de son essieu , J'eusse douté de la rencontre de M. Comte , que ce récit m'eût convaincu de l'identité de sa personne et de la vérité toujours triomphante de son talent.

Je l'aborde aussitôt , et lui demande s'il me reconnaît : « Faiblement , me « répond-il. » J'entre dans les détails de mon voyage , et des postes qu'il avait payées pour moi : je les lui rembourse de suite , et il me remet parfaitement. Pour qu'il ne lui reste aucun doute sur mon compte , je lui offre une bouteille de vin de Bourgogne et un déjeuner à la fourchette , en lui disant : « Le Cham-
« pagne m'a séparé de vous , je veux que
« le Bourgogne m'en rapproche. Dieu

« soit loué et votre fortune faite ! » Il accepte en riant ; nous payons notre emplette , car il était venu au port Saint-Bernard , pour le même objet que moi , nous déjeûnons , et en nous quittant , il me souhaite un bon voyage . lui ayant dit au déjeûner que je partais dans la même journée . Par ce léger mensonge , je lui fis prendre le change sur la conduite que j'allais tenir pour me rattacher à lui toujours de la même manière qu'auparavant , et sans le mettre dans la confiance . Le moyen fut aisé : je le fis suivre par un commissionnaire affidé que je payai grassement , et qui vint me dire , après avoir couru tout Paris avec lui , qu'il demeurait rue de Grenelle-Saint-Honoré , hôtel de Mayence , n° 44 . Le lecteur verra bientôt comment je m'y pris pour redevenir son sylphe et son farfadet . Je trouvai plus d'un obstacle , mais je ne me rebutai point .

A vaincre sans péril , on triomphe sans gloire :

CHAPITRE XIII.

Commencement de la vogue de M. Comte. —
Séance chez madame de Montrouge. — En-
gouement général.

M. COMTE, avant de frapper le grand coup, le coup décisif de la vogue, avait employé le temps de son séjour à Paris à se répandre dans les sociétés des gens de lettres, dans ces réunions d'aimables plébéïens, dont le goût et les connaissances rendirent justice à son talent, et jetèrent lentement, mais d'une manière durable, les fondemens d'une célébrité acquise depuis long-temps, répandue dans nos provinces, et que la vogue allait porter au dernier période.

Le hasard me servit miraculeusement pour retrouver M. Comte au centre de ses triomphes, ou, pour mieux dire, au faite de sa gloire. J'aurais voulu en être

le véhicule, mais je poussai à la roue, et voici comment.

Madame de Montrouge, ma cousine germaine à la mode de Bretagne, et une des plus jolies femmes de la capitale, madame de Montrouge, qui m'honore de ses bontés en bonne parente, et dont je suis le conseiller intime en raison de plusieurs petits services que je lui ai rendus bénévolement, voulut me donner un échantillon des charmes de sa société, qui se composait de toutes les aimables femmes et jolies hommes du jour, des poètes, des littérateurs les plus distingués, et des artistes les plus célèbres. Ce jour, où je devais jouir de tous les agrémens de cette charmante réunion, elle me pria d'aller, de sa part, chez M. Comte, pour l'engager à venir lui donner la séance qu'elle avait précédemment arrêtée. Je me chargeai avec plaisir de la commission; et pour que mon physico-ventriloque ne se doutât de rien, j'y

envoyai le valet de chambre de madame de Montrouge, auquel il fit réponse qu'il viendrait vers les sept heures du soir, pour donner ses expériences entre huit et neuf, comme on paraissait le désirer. Je joignis à l'invitation de sa séance celle d'un dîner délicieux, où M. Comte nous affrianda, selon son aimable coutume, par ses calembourgs, ses contes et ses échantillons de ventriloquies, véritables hameçons auxquels tous les amateurs de son talent se laissent prendre avec le plus vif plaisir et la meilleure foi du monde. Vint le moment de la séance.... Elle fut tout-à-fait neuve et miraculeuse pour moi; jugez de ce qu'elle dût être pour les autres. Ma cousine en raffola, et toute sa société s'extasia et se répandit en éloges. Tout-à-coup l'étincelle de la vogue s'élança du foyer du goût et de l'amabilité pour embraser tout Paris du désir de voir et d'admirer notre célèbre Comte. Le voilà l'enchanteur à la mode,

et tous les journalistes à l'envi sont l'écho de madame de Montrouge. Avant huit jours, la noblesse, la finance et la haute roture voudront avoir une soirée de M. Comte. On se fera inscrire chez lui un mois à l'avance ; il sera du strict bon ton de voir M. Comte , et qui ne l'aura pas vu , sera réprouvé par tout ce qui court après ce qu'il y a de curieux , de vrai , d'inimitable. Le voilà donc recherché, invité, reçu, fêté, chanté par tout ce qu'il y a de grand, de riche dans Paris. Les d'Aumont, les Rochechouart, les Berchiny, les Lasuze, les Courlande, les Wellington, tous nos princes du sang se le disputent, se l'arrachent, et le Roi ; sur le bruit de son entraîante réputation, ajoute le dernier fleuron à la couronne magique de M. Comte, en l'honorant d'une invitation particulière, pour venir l'enchanter aux Tuileries, au pavillon de Flore, et ravir, ou plutôt escamoter à la reine du printemps son scep-

tre , en faisant naître sous ses yeux des fleurs , bien plus promptement qu'elle , pour en parer les demi-dieux de la terre et toutes les Grâces de la cour française, la plus polie de l'univers. Qui contestera à M. Comte le sceptre de la magie blanche , puisque dans le pays des fées , chez le Roi même , toute la cour l'a nommé spontanément le *roi des sorciers* ? Voilà la vogue... A quoi tient-elle ? A tout et à rien , à une jolie femme : aussi lui ressemble-t-elle. Capricieuse comme elle , elle vous quitte aussi vite qu'elles vous prend , si vous ne variez ses plaisirs , si vous ne volez au-devant de ses goûts , si vous ne supportez tous ses caprices. M. Comte ne doit pas craindre que la vogue l'abandonne , car il est en possession de tous les moyens de la captiver et de la fixer , tant il a l'art de se multiplier , de se reproduire sous mille formes différentes et toujours gracieuses. Cet enchanteur est tellement sûr du pouvoir

de sa baguette , qu'il paraîtra toujours nouveau à celui qui l'aura vu dix et vingt fois.

Est-ce prestige , illusion , chose convenue , arrangée d'avance , passée en habitude , en goût , en besoin ? c'est tout ce qu'on voudra , mais cela est.

M. Comte termina la jolie séance qu'il donna chez madame de Montrouge par la lecture d'une lettre d'un original , habitant des Landes , et de la réponse qu'il y fit : je lui demandai la permission d'en prendre copie , il me l'accorda. Il était loin de deviner l'usage que j'en devais faire un jour ; je finirai ce chapitre par mettre le lecteur dans la confiance de ces deux lettres : il verra comment notre habile physico-ventriologue , trop modeste pour se mettre au-dessus de la critique , savait souvent la mettre au-dessous de lui , jouer avec elle et la ranger de son bord , tout en profitant de ses conseils.

*Lettre d'un habitant des Landes à M.
Comte, célèbre ventriloque, à l'oc-
casión de son spectacle à Bordeaux.*

De Couderot, près Bourdena, lou douze,
janvier 1823.

Monsst lou ventriloque,

« Quoique sui un praube pazan, un
« illot des Landes, ai assistat l'autre
« jour à une de bostes représentations,
« ai bis boucoup de madames et de
« monssus qui pareché ben estounats de
« bostes tourts d'adresse, d'aquelle moste
« cassade, daquelle bague mise dans lou
« pistoulet, daquelle houlette enchan-
« tade, daquels louis augmentats ou di-
« minuats à volonté, griabebe que dise
« ben que c'est sorcier, mais jou nei pas
« estat estounat. Abets à la bérítat bou-
« coup de subtilitat dens les mans, mais

« ai légit dans l'oubrage de monssu Oza-
 « nam, les récréations mathématiques, ai
 « légit disî tout voste tourts, et comme
 « suis assez farce et enjouat, boulebi un
 « cop vous fa manqua quatre ou cinq
 « tourts, ce qu'auri fait, si ne sabibi pas
 « que fau que tout lou monde bibe; m'a-
 « vez fait rire abec voste tourt d'au pis-
 « toulet et de la balle enchantade; disetz
 « mé de bonne foi si pourtabi une car-
 « touche dens ma poche, et que carguessi
 « abec elle voste pistoulet, quoique jou-
 « gats ben au piquet, bous trouberetz
 « pic repic et capot, si boulebi bous lou
 « tira à trayers (ce que ne boudri pas fa
 « parce que ne bous bolis pas de mau,
 « au contraire). Quant à la bentriloquie,
 « n'ay pas estat mey estounat que de
 « bostes tourts; ay estat fa jadis un petit
 « tourt à Paris, ay estat au café Borel au
 « palais rouial, ai bis, ai entendu Fitz
 « James; fau rendre justice à boste mé-
 « rite en bentriloquie, ai légit Hyppo-

« crate , et tout boste secret de bentrilo-
 « quie ne consiste que dens une maladie ,
 « un relâchement dos fibres et des pou-
 « mons, que lou sucre et les causes douces
 « augmentes , et que lou kna et lous
 « amers pouiren fa passa. Je bous éscribe
 « à quelle lettre que per bous donna la
 « recette d'un enguen (onguent) per
 « bous fresta lous rebles et léschine, en
 « cas que quauque courdonney que ne
 « boudra pas se lécha mystifia bous roue
 « de cops de tire-pé (Dieu lou bulle),
 « ou que quauque paysan mountat sur
 « un aze, ménsés clarat que jou, ne bous
 « roumpe un pas sur l'eschine, basa la
 « recette de l'enguen.

« *Prenez* un quarteron d'oli de lin,
 « faidets bouilli dedens tants que poui-
 « rats de linaire, coupats avec deux ou
 « trois douzaines descarbots ou scara-
 « bées, passez et ajoutez trois gros de
 « cire per espéci l'enguen.

« Au demeurant, en appreciant votre

« talent, je vous souhaite gain, bonheur
« dans toutes vos opérations. »

J. B. à Couderot.

Réponse.

« J'ai reçu votre lettre, mon cher
« *Faran*, je l'ai lue et relue toujours
« avec un nouveau plaisir; vous avez
« pris en naissant le vrai style des Landes,
« et vous savez en profiter. J'admire la
« vivacité de votre imagination à saisir
« les objets et votre sagacité peu ordi-
« naire. Comment ! la bague dans le pis-
« tolet, la montre cassée, la houlette
« enchantée ne vous ont pas étonné? Plus
« sorcier que moi vous avez su les de-
« viner? Combien je m'estime heureux
« qu'un retour sur vous-même vous ait
« empêché de me faire manquer quatre
« ou cinq tours; je vous en remercie, ainsi
« que de la répugnance que vous met-

« triez, dites-vous, à me tirer dessus. Me
 « faire pic-répic et capot n'est pas peu de
 « chose, mais, soit dit entre nous, j'ai
 « depuis quelques jours certain dégoût
 « de la vie; je vous avoue même que j'ai
 « jeté les yeux sur vous pour m'aider à
 « exécuter mon dessein; vous m'oblige-
 « riez donc infiniment de venir à ma pro-
 « chaine séance et d'y porter une car-
 « touche des meilleures, vous chargerez
 « vous même et me tirerez dessus: je re-
 « cevrai le coup et vous rendrai grâces.

« Quant à la ventriloquie, je n'ai rien
 « à vous en dire, vous avez si bien dé-
 « taillé le fait, vous avez si bien décrit ce
 « qui peut causer cette manière de par-
 « ler, qui, d'après vous et Hyppocrate,
 « est une maladie, que je suis obligé
 « de me taire; je ne vous écris donc cette
 « lettre que pour vous faire savoir qu'il
 « est certain gascon plus gascon que moi,
 « et pour vous prier de me faire une assez
 « forte dose de l'onguent d'après votre

« recette, afin que je puisse vous en faire
« part dans l'occasion.

« Au surplus, le ventriloque vous sou-
« haite, en appréciant votre sagacité peu
« commune, joie, santé et prospérité. »

CHAPITRE XIV.

Séance chez le Roi.

JE fus instruit par M. Comte lui-même, et sans qu'il pût le soupçonner, du jour où il devait avoir l'honneur de donner une séance devant le Roi, madame de Montrouge ayant eu de Mgr. le duc d'Autmont deux billets de faveur.

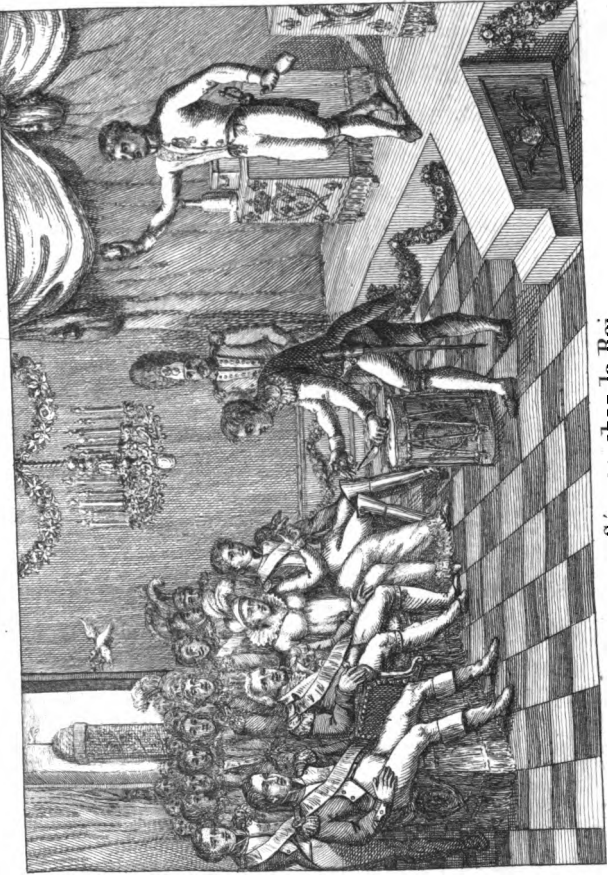
Je fus transporté au douzième ciel, quand mon aimable et bonne cousine m'annonça qu'elle allait avoir le bonheur de contempler avec moi la bonté paternelle de Louis XVIII, et jouir face à face de la résurrection d'Henri IV, dans la personne auguste de son petit-fils.

D'après la prodigieuse réputation que M. Comte venait d'obtenir par le tour de la colonne de la place Vendôme, où S. A. R. Mgr. le duc de Berry ayant daigné aller lui-même, à deux heures du

matin, réveiller le concierge pour qu'il vint ouvrir la porte, et à tant de bontés ayant ajouté celle de monter au haut de la colonne, de reconnaître et rapporter les diamans et autres bijoux escamotés de madame la duchesse d'Angoulême et de plusieurs princes et princesses; d'après ce miracle, qui avait étonné tout Paris, le Roi voulut voir sous ses yeux comment M. Comte devait s'y prendre pour l'étonner lui-même. M. Comte eut cette nouvelle gloire; l'enchanteur enchantait Sa Majesté, et elle en daigna convenir franchement en présence de toute la cour.

Je l'avouerai, toutes mes sensations sont centuplées chaque fois que je me reporte au délicieux moment où j'entendis sortir de la bouche de ce bon Roi les paroles les plus touchantes et les plus affectueuses.

Il s'amusa beaucoup de tous les tours de notre physicien, et parut stupéfait



Séance chez le Roi.

de ceux de la montre, et de ses lunettes
escamotées et retrouvées dans une des
caisses des tambours des cent-suisse.
« M. le sorcier, dit-il à M. Comte, ce
« serait bien dommage de vous faire brû-
« ler ; des sorciers comme vous nous
« font trop de plaisir pour leur faire de
« la peine. Vivez long-temps, pour vous
« d'abord, et pour nous ensuite. »

N'est-ce pas là ce franc-parler, cette
affabilité noble et expansive du bon Béar-
nais, son aïeul ?

M. Comte ne sut que répondre, et
appelant son ventre à son secours, en-
voya directement au Roi, par cette voie
indirecte et toujours sûre, cet hommage
naïf et respectueux, par lequel il termina
cette honorable et brillante séance (1).

Sire, un de vos regards ennoblit mes succès,
Toutes mes voix ne valent pas la vôtre ;
Que ne puis-je à l'instant, d'après l'un, d'après l'autre
Raconter vos vertus, vos talens, vos bienfaits ?
Je deviendrais l'écho de la voix des Français.

(1) Hier dimanche, à sept heures du soir, le

Roi a admis M. Comte , célèbre ventriloque et professeur de physique amusante , à l'honneur de donner une séance dans le palais des Tuileries. Sur un théâtre construit à l'extrémité de la galerie de Diane , M. Comte a exécuté , avec une adresse et une aisance vraiment surprenantes , douze récréations et des scènes de ventriloque qui ont paru amuser infiniment Sa Majesté, toute la famille royale , et plus de deux cents personnes admises à ce spectacle. Parmi les expériences les plus curieuses , on a remarqué celle de la montre et de la tourterelle , qui se sont trouvées sur une croisée du château qui avait été désignée. Le Roi ayant demandé à l'habile magicien , que plusieurs bijoux appartenant à la famille royale , se retrouvassent dans un des tambours des cent-suisse , M. le marquis de Rouget , major de ce corps , a donné ordre au tambour de garde d'apporter les caisses : on en a désigné une , dont à l'instant même on a crevé la peau , et , au grand étonnement de l'illustre réunion , on a trouvé dans la caisse tous les bijoux qui venaient de disparaître. Cette agréable soirée s'est prolongée depuis sept heures jusqu'à neuf heures et demie. Sa Majesté a plusieurs fois applaudi M. Comte , et lui a fait les compliments les plus flatteurs. (*Extrait du Journal des Débats*, du 20 décembre 1814.)

CHAPITRE XV.

Pour donner de change à M. Comte , je lui envoie un de mes amis , avec lequel il s'arrange , et qui m'éclaire sur toutes ses démarches. — La Chaussée-d'Antin. — Fête de famille. — M. de Jouy consacre un discours tout entier au talent de M. Comte.

COMME j'avais eu à me plaindre , à une certaine époque , des *écoute s'il pleut* , des *rebuffades* , des *fausses espérances* , des *promesses illusoires* , des *caresses perfides* , des *louanges hyperboliques* , des *remises* , des *je n'y suis pas* , des *revenez demain* , enfin de l'eau bénite de coulisses de messieurs les comédiens et des comités de plusieurs grands théâtres de la capitale , je résolus de profiter du nouvel ordre de choses , pour entrer de vive force et par la fenêtre , comme on dit , dans le temple de Thalie.

J'ouvris mon porte-feuille et j'en tirai

le Paresseux, comédie en cinq actes et en vers, que j'avais essayée sur le théâtre français de Turin, et que le public avait accueillie, bien décidé à en faire l'hommage à quelque prince du sang, ami et protecteur des lettres. Plusieurs lectures que j'avais faites de mon ouvrage dans quelques-uns de nos salons brillans, avaient été suivies du suffrage de l'auditoire; un ministre plein d'érudition, d'esprit et de goût, n'avait pas dédaigné d'en autoriser la représentation sur les théâtres de nos départemens, en attendant que messieurs les comédiens français voulussent un jour me faire l'honneur de l'enrôler parmi les nouvelles vieilleries de leur répertoire; toutes ces espérances de succès et de gloire réveillèrent ma léthargie, stimulèrent mon amour-propre, et je n'attendais plus que l'occasion pour saisir la balle au bond : le moment où M. Comte devait la faire naître n'était pas éloigné. Il ne se douta de rien, et quand je le mis

dans ma confiance, il fut étrangement surpris de la surprise que je lui ménageai.

L'ami que je lui envoyai et dont il s'arrangea en qualité de secrétaire, d'improvisateur, de poète, de tout ce qu'on voudra, m'éclairait sur toutes ses démarches, et m'apprit qu'il devait donner dans quinze jours une séance chez S. A. S. madame la duchesse de Bourbon, où devaient se trouver Mgr. le prince de Condé, S. A. Mgr. le duc d'Orléans et tous les grands seigneurs de la cour. Je dresse mes batteries et je me tiens prêt au genre d'attaque et de défense de cette brillante journée, m'énivrant d'avance des fumées de la victoire. Le sylphe et le sorcier furent parfaitement d'accord et ne s'entendirent pas pour l'être. J'eus l'air d'abandonner M. Comte tout en le servant, par le moyen de mon ami, auquel je faisais tous les impromptus dont M. Comte avait besoin, et qui gagnait ainsi de plus en plus sa confiance et son

amitié. Je mis donc les fers au feu, et je me voyais déjà sur le pinacle de la gloire littéraire, quand... restons-en là... et suivons la série progressive et étendue des séances de notre habile physico-ventriloque. Les débuts de mon secrétaire, dont j'étais moi-même l'inspirateur invisible, furent suivis du plus brillant succès à la Chaussée-d'Antin, si connue par ses petites - maîtresses et son ermite. M. Comte termina la jolie séance qu'il donnait, par des couplets amenés assez à propos dans une fête de famille, qui semblait répandre un air patriarcal sur les grâces folâtres et enfantines de cet aimable cercle.

M. Comte volait à la fortune sur le char de la vogue, et un coup de fouet de l'aimable postillon des grâces, du peintre des mœurs du jour, le fit arriver, plutôt qu'il ne s'y attendait, au séjour enchanteur de la célébrité (1).

(1) « Paul!... j'ai beaucoup à travailler ; je ne

« reçois personne ; entendez - vous bien ? per-
« sonne absolument. »

Je donnais cet ordre , jeudi dernier , à mon domestique , en *ruminant* ma Charte constitutionnelle en famille , dont j'ai fait le sujet de mon dernier discours. Je cherchais des idées à coups de pincettes sur un tison qui n'en pouvait mais... Mon domestique rentre et me dit « qu'il y a là quelqu'un qui veut absolument me voir. » Je persiste dans ma résolution , et pour en être cru , je signifie tout haut , moi-même , que je *n'y suis pas*.

Je me remets au travail ; je retrouve le fil de mes pensées , et je souris complaisamment à la phrase que j'effacerai peut-être un moment après. Tout-à-coup (pour prendre le ton d'un conteur d'aventure) des cris effrayans viennent frapper mon oreille ; je sors de mon cabinet à la hâte ; ma femme , ma fille , ma sœur couraient dans la maison comme des folles. Je demande de quoi il s'agit ; on ne me répond point , on se sauve : j'arrive dans la cour en robe de chambre et en pantoufles , et je me trouve au milieu d'une foule de voisins attirés par les cris de la cuisinière pâle et tremblante , qui assurait qu'un homme venait d'être assassiné dans la cave , et qu'il demandait du secours. Au milieu des cris

de fermez la porte ! allez chercher la garde ! courez chez le commissaire ! on entend , on distingue des gémissemens sourds qui sortent du soupirail ; je me saisis d'une arme ; je demande la clef de la cave , elle ne se trouve pas : qu'on enfonce la porte ! Mon domestique fait sauter la serrure , et suivis de trois ou quatre hommes armés de ce qu'ils ont trouvé sous leurs mains , et bien déterminés à assommer l'assassin sur la place , nous entrons dans la cave , suffisamment éclairée pour y distinguer les objets ; nous marchons vers l'endroit d'où part une voix plaintive qui s'éloigne à mesure que nous approchons , et semble sortir des profondeurs de la terre. Une sorte de terreur succède à l'émotion des assistans , et je ne sais de quel sentiment j'aurais été agité moi-même , si l'objet invisible de nos recherches ne se fût avisé de nous demander des *messes* et des *prières*. Quelque partisan que je sois du dogme de l'imortalité des ames , je ne crois guère à celles qui sortent du séjour des morts pour troubler le repos des vivans. L'idée d'un revenant me fit naître celle d'un *ventriloque* , et mes soupçons s'arrêtèrent sur un jeune homme d'un extérieur décent et d'une physionomie très-enjouée , qui s'agitait beaucoup au milieu du désordre et de

La confusion générale. Je le regardai avec une attention particulière qui le décida à changer le lieu de la scène, en faisant entendre sur le haut du toit des éclats de rire immodérés qui amenèrent le dénouement de cette comédie.

M. Comte se nomma, tout s'éclaircit ; mais les bonnes femmes qui s'étaient mises en prières à la porte de la cave, ne voulurent pas avoir le démenti du prodige dont elles avaient été témoins, et sortirent convaincues qu'il y avait quelque chose de *diabolique* dans une aventure qui, bien commentée par toutes les commères des environs, pourra, dans une cinquantaine d'années, valoir à la maison que j'habite, la réputation d'être *hantée* par des *revenans*.

M. Comte, après m'avoir informé de l'objet de sa visite, m'apprit que s'étant présenté chez moi le matin, et m'ayant entendu dire à moi-même *que je n'y étais pas*, il avait cru, cette fois, pouvoir se dispenser de m'en croire sur parole, et qu'il avait employé, pour s'assurer du fait, un stratagème qui lui avait toujours réussi.

Cet habile physicien, dont les talens et l'adresse excitent à Paris une curiosité si générale, est doué d'une faculté extraordinaire. Le rédacteur de la Gazette de santé (le docteur

Montègre), en a dernièrement expliqué le phénomène dans un excellent article d'un journal qui se recommande également aux gens de l'art et aux gens du monde par les connaissances profondes de son auteur, par l'utilité des matières qu'il traite, et même par l'agrément qu'il sait répandre sur les objets qui en paraissent le moins susceptibles.

M. Comte est un des éngastrimythes ou ventriloques les plus extraordinaires qu'on ait entendus dans les temps modernes. Le privilège dont il jouit paraît avoir été plus commun dans l'antiquité, et même d'une autre nature qu'il n'est aujourd'hui, à en juger par les recherches que le savant auteur de la Gazette de santé a faites sur cette question physiologique. Les éngastrimythes anciens étaient ventriloques dans la force du terme, c'est-à-dire que leur voix paraît en effet du ventre, et se manifestait, ou du moins semblait se manifester au-dehors par les organes les plus étrangers à la parole. On ne se douterait jamais, à moins d'avoir lu l'histoire de *Samuel*, de quel aimable interprète le magicien Ob se servit pour faire au roi Saül le portrait du prophète.

Ce que les livres saints et les auteurs profanes nous ont appris de la pythie de Delphes,

de l'oracle de Dodone, de la pythonisse d'Endor et de la sybille de Cumès, ne permet pas de douter que les prêtres du paganisme n'aient su tirer un parti très-avantageux du talent des engastrimythes. Deux hommes d'une grande réputation, quoique différemment célèbres, Fontenelle et dom Calmet, ont écrit sur cette matière; l'un en philosophe prudent, qui ne laisse sortir qu'une à une *les vérités dont il a les mains pleines*, et l'autre en moine éclairé, qui accrédite, il est vrai, les erreurs dont il a besoin, mais qui fait bonne guerre aux mensonges qui ne sont bons à rien. Ce savant bénédictin, dans son *Traité des apparitions, des revenans et des vampires*, débite les contes les plus absurdes d'un ton de persuasion, qui donnerait envie de le prendre pour un sot, si, dans ce même ouvrage, l'abbé de Senones ne faisait preuve d'un jugement sain, d'une logique très-serrée, et même d'un esprit très-philosophique, en réfutant les prétendus miracles des païens, rapportés par Lucien, Philostrate, Jamblique et quelques autres. Ce livre de dom Calmet est plein de choses curieuses, et je serais tenté d'en recommander la lecture à M. Comte: il pourrait y puiser l'idée d'une foule de tours qui serviraient à renouveler son répertoire.

M. Comte est né dans le seul temps et peut-être dans le seul pays où son talent ne puisse recevoir aucune application sérieuse. Quel succès n'eût-il pas obtenu, il y a quelque vingtaine de siècles, dans la caverne de Delphes, à la place du chevrier Coréas ? Quelle vogue n'eût-il pas donnée à cette jolie sibylle d'Erytrée, qui chantait ses oracles avec le plus singulier contre-alto qu'on ait jamais entendu ? Il aurait fait merveille dans la grotte prophétique des Siamois, et pourrait encore aujourd'hui même servir de compère au grand marabout, au moment où il consulte le fétiche.

Tout porte à croire que le fantôme qui apparut à Charles VI dans la forêt du Mans, et qui troubla pour jamais sa raison, n'était qu'un imposteur ventriloque, dont le funeste talent fut la source de longs malheurs auxquels la France fut au moment de succomber. C'est le sentiment de l'abbé de Lachapelle, qui publia en 1772, un volume sur la ventriloquie, qui n'est, à proprement parler, qu'un recueil d'historiettes et de tours d'escamotage. Un traité sur cette propriété organique, dont aucun homme de l'art ne s'était encore occupé, devait être l'ouvrage d'un habile anatomiste et d'un savant

observateur. Personne ne se plaindra que M. de Montègre s'en soit chargé.

M. Comte , qu'on eût brûlé à Paris il y a deux cents ans , par la même occasion que la maréchale d'Ancre , est aujourd'hui recherché , fêté , dans cette même ville , où l'on se dispute le plaisir de le voir et de l'entendre. Depuis qu'il a eu l'honneur de paraître aux Tuileries devant le Roi , c'est à qui obtiendra de lui une de ces soirées pour lesquelles on est obligé de se faire inscrire un mois d'avance. M. Comte est sur le chemin de la fortune , il a la vogue. Ce qu'il y a de particulier dans la réputation qu'il s'est faite , c'est la marche inverse qu'elle a suivie. Au lieu de s'étendre , comme toutes les autres , de la capitale aux provinces , celle-ci est arrivée des provinces à la capitale.

Je me rappelle avoir vu ce célèbre ventriloque , il y a cinq ou six ans , dans la salle de la rue Dauphine , où il donnait ses séances ; mais soit que l'heure de la vogue n'eût pas encore sonné pour lui , soit qu'il ait été mal servi par les trompettes journalières de la renommée , ses succès se confondirent avec ceux des Thiémet , des Fitz-James et des Borel , dont les talens étaient loin d'égaliser les siens. En attendant le moment de la justice , que le mérite attend

quelquefois toute sa vie , M. Comte parcourut les provinces et les pays voisins , où il parvint à se faire , à ses risques et périls , une réputation éclatante.

Il fait parler Marguerite d'Autriche dans l'église de Bron , que cette princesse a fondée. A Tours , il fait enfoncer quatre portes pour arriver jusqu'à un malheureux mourant de faim , que l'on croit enfermé dans une boutique , où le ventriloque avait jeté sa voix. Il épouvante à Rheims tous les habitans du quartier de l'église Saint-Nicolas , en faisant parler les morts. A Nevers , il renouela le prodige de l'ânesse de Balaam , en communiquant la parole à un baudet fatigué de porter son maître. Une autrefois , pendant la nuit , il porte la terreur dans une diligence ; plusieurs voix se font entendre aux portières , on demande la bourse ou la vie : les voyageurs effrayés s'empressent de remettre leurs bourses , leurs montres à M. Comte , qui se charge de traiter avec les voleurs ; la bande satisfaite paraît s'éloigner.

Les voyageurs se félicitent d'en être quitte à si bon marché , et le lendemain , à leur plus grande satisfaction , le ventriloque remet à chacun l'offrande qu'il a faite à la peur , et leur révèle le talent dont ils ont été dupes , et dont il

faillit lui-même être victime en Suisse. Les paysans de Fribourg le prirent pour un sorcier, l'assailirent à coups de hache, et s'apprêtaient à le jeter dans un four allumé, s'il ne fût parvenu à effrayer les paysans fanatiques, en faisant sortir de la bouche du four une voix terrible qui répandit la terreur au milieu d'eux.

Plus d'une fois M. Comte s'est servi du talent qu'il possède pour guérir des esprits malades qui se croyaient possédés du démon. J'ai entendu rapporter le fait suivant par un témoin oculaire: M. Comte se trouvait dans une église ornée de statues précieuses, que les dévastateurs révolutionnaires se disposaient à piller; au moment où plusieurs d'entr'eux levaient le marteau sacrilège sur les monumens des arts, les statues parlent, et reprochent à ces bandits leur impiété; saisie d'effroi, la bande de Vandales fuit et se disperse, en jetant au milieu de l'église le batin dont elle était chargée.

M. Comte est revenu à Paris, précédé d'une réputation brillante; tous les journaux des provinces qu'il a parcourues l'ont célébré à l'envi, et les Muses de Grenoble ont chanté ses louanges.

Ce n'est plus aujourd'hui ce ventriloque obscur, ce rival des Préjean et des Borel, qui donnait ses modestes récréations dans un local bourgeois, devant des spectateurs plébéiens; c'est un

professeur de physique amusante recherché des personnages les plus illustres, et remarquable par une variété de talens, dont la réunion ne s'est encore rencontrée chez aucun homme de sa profession.

L'intérêt et l'amour-propre des personnes chez lesquelles il est appelé ne sont pas étrangers à ses succès. Les réunions dont il est l'objet, offrent une occasion de rassembler les gens dont on a besoin, et qu'aucune autre circonstance ne pourrait amener chez vous : on prend son temps pour recommander un protégé ou se recommander soi-même. Combien de gens en place accordent, dans une soirée de plaisirs, ce qu'ils auraient ou ce qu'ils ont déjà refusé dans une audience ! M. Comte, au nombre des tours qu'il a faits, ne compte probablement pas cinq ou six places d'inspecteurs des droits-réunis, quelques douzaines de croix d'honneur, une ou deux préfetures, et autant de fauteuils académiques, qu'il a peut-être déjà escamotés à son insu.

Je m'aperçois, en achevant cet article, que j'ai oublié de dire pourquoi M. Comte était venu chez moi ; mais il est probable qu'en me lisant, mes lectures l'auront deviné. (*Extrait du Journal-Général*, 28 janvier 1815. GUILLAUME le franc-parleur.)

CHAPITRE XVI.

Le Marais vengé. — Conversation à bâton rompu. — Portrait et bijoux escamotés et retrouvés dans le jet-d'eau du bassin de la Place royale.

LES séances de M. Comte se succédaient avec rapidité, lorsque mon ami vint me réveiller un beau matin pour m'annoncer qu'il se trouverait le soir dans une superbe réunion au Marais. L'antique splendeur de ce beau quartier, vieilli de mode, et qui ressemble à une ville de province au milieu de Paris, piqua mon amour-propre ; d'anciens et doux souvenirs parlaient à ma reconnaissance, dont la mémoire est vive et tenace, et je résolus de le venger et le faire respecter comme une femme âgée encore belle, et qui brille par ses talens, ses vertus et son amabilité. Je me trouvai en

verve , et d'après le mot donné par M. Comte à mon ami , qui me le rapporta et qui faisait les fonctions de secrétaire, j'improvisai plusieurs couplets ; ils arrivèrent tous à leurs adresses , et valurent à M. Comte, de la part de nos Vénus douairières, des mamans et des jeunes filles , plusieurs complimens flatteurs. Ce pauvre Marais , si mal arrangé par nos journalistes et nos faiseurs de vaudevilles , en serait mieux traité s'ils le connaissaient davantage , et si , comme moi , ils y avaient remarqué l'antique affabilité de nos preux , le coloris de la fraîcheur marié aux grâces naturelles , à la décence , l'esprit , le goût , l'enjouement et les mœurs franches et simples de nos bons ayeux. Carrache et le Pousin ont bien autant de mérite que Greuze et Fragonard. Tout coup vaille au reste , le talent de M. Comte fut plus accueilli et apprécié au Marais que dans bien des quartiers brillans. La Chaussée-d'Antin ,

le Roule , et d'autres qui ne s'en vantent pas , font beaucoup de complimens et marchandent le talent , que l'on paye au Marais sans marchander.

Notre habile physico-ventriologue escamota et fit trouver dans le jet-d'eau du bassin de la Place royale , plusieurs bijoux et sur-tout le portrait du père d'une jeune dame qui , depuis deux ans , le conservait précieusement dans un petit coffret dont la clef ne la quittait jamais , laquelle clef se trouva sur elle au moment de l'exécution du tour : ce qui surprit , au-delà de toute expression , non seulement la jeune dame , mais encore toute l'assemblée. Les personnes qui avaient choisi le jet-d'eau du bassin de la Place royale pour le lieu de ralliement des bijoux et du portrait , les trouvèrent elles-mêmes à l'endroit indiqué , et les rapportèrent avec la colombe qui les gardait , et qu'elles allèrent chercher à minuit , en faisant ouvrir la grille de l'en-

(178)

ceinte, que l'on ferme toujours à la nuit tombante. Ce tour fini, M. Comte termina cette charmante soirée par des couplets en l'honneur du Marais.

CHAPITRE XVII.

Scènes de ventriloque tellement vraies et inimitables, qu'elles ont fixé l'attention des savans et ont valu à M. Comte un article dans le tome XII du *Dictionnaire des sciences médicales* (1).

« **E**NGASTRIMYSME, substantif masculin, formé de trois mots grecs, *ἐν* dans, *γαστήρ* ventre, et *μῦθος*, parole, parole du ventre. Le mot engastrimysme a été imaginé pour exprimer une manière de parler, dans laquelle la voix semble sortir de l'estomac ou du ventre, et paraît s'ar-

(1) Ceux qui désireront avoir de plus amples éclaircissemens sur l'engastrimysme, pourront recourir aux détails scientifiques sur ce talent, que M. Fournier constitue naturel, et qui paraîtra toujours un phénomène quand on aura vu notre étonnant ventriloque. (*Extrait du Dictionnaire des sciences médicales.*)

ticuler dans ces cavités. C'est de cette dénomination d'engastrimythes, de gastrimythes et de gastriloque, composition hybride, d'où résulte le mot vulgaire ventriloque, *ventriloquæ*, consacré par un fort long usage, pour qualifier les individus doués de la faculté de produire l'illusion qui résulte de la manière de parler, connu sous le nom d'*engastrimysme*.

« Les auteurs les plus anciens ont connu cette manière de parler; Hypocrate en fait mention. Ce grand observateur, trompé par les préjugés de son siècle, crut qu'il existait des hommes doués de la faculté de parler du ventre.

« Platon cite l'histoire d'Euriclès qui, le premier, dit-il, fit observer sur lui-même cet effet de la voix. Saint-Christostôme regardait les ventriloques de son temps, comme des hommes divins; le saint personnage croyait, avec la multitude, que le ventre prophétique

de ces imposteurs articulait des oracles. Acuménius soutenait la même opinion. Cette croyance était également accréditée parmi les payens; et les ventriloques opéraient chez eux des prodiges, comme ils faisaient des miracles au milieu des chrétiens. Les ministres imposteurs des dieux du paganisme, ont plus d'une fois sans doute eu recours à l'engastrimysme pour tromper des peuples superstitieux et crédules. Le prêtre engastrimythe prononçait des oracles que les auditeurs croyaient entendre sortir de la bouche de la divinité chimérique à laquelle on rendait un culte. La pythonisse se débattant sur un trépied, et feignant d'être obsédée par le dieu qui l'inspirait, n'était assurément qu'une adroite ventriloque. L'antiquité est remplie des contes plus extravagans les uns que les autres sur les prodiges opérés par les ventriloques. Origène y croit de la meilleure foi du monde; l'archevêque

Eustache a composé un traité *ex professo*, pour nous servir de l'expression d'un littérateur très-distingué, (M. Salgues, dans son livre *des Erreurs et des Préjugés*) sur la célèbre pythonisse d'Endor, laquelle invoqua l'ombre de Samuel, la fit apparaître et parler. Le pieux et crédule archevêque assure que la source de l'éloquence engastrimyque de cette sorcière était dans la partie la moins noble de sa personne.

« Dans tous les siècles, il y a eu des écrivains sacrés et profanes qui ont rapporté des faits qui attestent que l'art prétendu de parler du ventre, fut cultivé de tout temps par certaines personnes. Mais on croyait qu'elles étaient ventriloques en vertu du don particulier de la nature, ou de la volonté des intelligences suprêmes. D'autres étaient accusées de l'être devenues par l'inspiration du démon; et celles-ci subissaient le supplice réservé aux sorciers. Dickson rap-

porte, parmi quelques détails sur l'engastrimysme, l'exemple d'un nommé Faureing, qu'on avait surnommé le *chuchoteur* ou le *marmoteur* du roi, parce que la bouche *ouverte*, les lèvres *closes* et *immobiles*, il tirait du fond de sa poitrine des paroles très-distinctes si merveilleusement, qu'on les croyait venir d'un endroit fort éloigné.

« Cœlius Rhodiginus raconte qu'il a vu à Rovigo une vieille femme qui parlait parfaitement du ventre : elle ne parlait jamais avec tant d'éloquence qu'alors qu'elle était entièrement nue. Son démon familier, celui auquel elle s'adressait et qui répondait à ses interpellations, s'appelait Cincinnatus, et disait des choses surprenantes.

« Bordeu, savant critique du seizième siècle, raconte, avec tous ses détails, l'histoire d'un nommé Louis Brabant, valet de chambre de François I^{er}, lequel Brabant trompa la mère d'une demoiselle.

selle dont il était amoureux, en lui persuadant qu'elle devait lui donner sa fille en mariage, pour délivrer des flammes du Purgatoire le père de la jeune personne, mort depuis plusieurs années, et qu'il eut l'adresse de faire intervenir dans cette comédie, au moyen de l'illusion produite par la faculté qu'il avait de parler du ventre. Ce même Brabant voulant rendre son mariage plus avantageux, parvint à escroquer dix mille écus à un certain Cornu, banquier à Lyon, et qu'on citait pour son extrême avarice.

« Brabant évoqua l'ombre du père du banquier; la voix du défunt se fit entendre, elle suppliait son fils de se dessaisir de la somme en question, dont le sacrifice était nécessaire au salut du mort. La piété du banquier triompha de son avarice, et le fourbe Brabant obtint l'argent qu'il convoitait. Bordeu conclut, à l'occasion de Louis Brabant, qu'il peut se faire qu'un homme, sous nos yeux, à côté

de nous, en présence de beaucoup de monde, fasse entendre des sons ayant la bouche fermée, et prononce des paroles qui semblent venir de fort loin.

« Antoine Vandacle, médecin d'Harlem, qui raconte plusieurs faits aussi merveilleux que celui-ci, en parle dans le même esprit, et ne donne pas une explication plus satisfaisante sur le mécanisme du phénomène engastrimique. L'opinion la plus ancienne était, comme nous l'avons déjà fait remarquer, que les individus chez lesquels il avait lieu, recevaient d'une puissance surnaturelle le don de le produire.

« Les illusions dont s'accompagne ordinairement l'engastrimysme, lorsque cette manière de parler est portée à une certaine perfection, contribuèrent sans doute aussi à entretenir l'erreur, au moyen de laquelle on admettait que la voix avait son siège véritable dans la

région abdominale, et que les paroles y étaient articulées sans le concours de la bouche. Aussi disait-on que les paroles de la Pythonisse dont il vient d'être fait mention, sortaient *ex ventre inferiore et partibus genitalibus*. C'est à cause de cela qu'elle rendait ses oracles *divaricatis cruribus*.

« Faut-il donc s'étonner qu'un phénomène qui avait été aussi mal observé ait pu paraître magique, surnaturel, divin au vulgaire, qui par son ignorance est toujours disposé à voir du merveilleux dans tout ce qu'il ne peut expliquer? Cette opinion, à l'égard des ventriloques, n'était pas reléguée parmi le peuple seul; et, comme on l'a déjà vu, des hommes d'ailleurs instruits, mais superstitieux, ont pensé que l'engastrimysme était une faculté merveilleuse ou diabolique, dont un petit nombre d'individus étaient en possession. Chaque fait nouveau concourait à donner du crédit à ces croyances.

« M. l'abbé Delachapelle est le premier qui, vers la fin du dix-huitième siècle, ait écrit des choses raisonnables sur les engastrimythes ; il rapporte, en critique éclairé, des histoires qui, aux époques où elles arrivèrent, furent considérées comme des merveilles. Il donne des détails curieux sur un sieur Saint-Gilles, épicier à St.-Germain-en-Laye. Mais quels qu'aient été les talens dont il ait fait preuve, nous avons vu, de nos jours, des hommes plus étonnans encore, ou qui du moins n'ont rien à lui envier. Chacun a pu admirer la rare perfection avec laquelle Thiémet, Borel, et sur-tout, le malheureux et intéressant Fitz-James égayaient tous les soirs leurs nombreux auditoires, par les tours que la facilité de changer la voix leur permettait de jouer aux dupes qu'on se plaisait à leur amener. L'illusion était souvent si complète, que ceux qui connaissaient toutes les lois d'après lesquelles ce phénomène a lieu,

avaient peine à se défendre d'être mystifiés eux-mêmes.

« Le ventriloque qui a effacé tous ses rivaux est M. Comte, démonstrateur de physique amusante ; la plupart de ses aventures ont mérité, par leur singularité, d'être consignées dans les journaux. Ce ventriloque fameux visitait un jour une église de village, avec quelques habitans du lieu : tout d'un coup on entend une voix sépulcrale qui semble sortir de dessous les larges pierres dont l'église est pavée ; cette voix implore les secours les plus prompts pour une personne que la veille on a enterrée vivante ; l'état de la léthargie dans laquelle elle était tombée vient de cesser ; elle se plaint douloureusement de la gêne où elle se trouve dans le cercueil. Les spectateurs d'aller chercher les fossoyeurs ; ceux-ci de se hâter d'exhumer la victime, qu'un empressement coupable avait précipitée dans la tombe. Mais tout-à-coup, et au moment

où l'on va ouvrir le cercueil, la voix ne sort plus, elle se fait entendre de la sarcristie, et renouvelle les plaintes et les gémissemens qui, un moment auparavant, partaient de la tombe qu'on vient inutilement d'ouvrir. Les spectateurs courent à ce nouvel endroit, ils y commencent des fouilles : mais soudain de nouveaux gémissemens, des cris plus effrayans que tout ce qu'on vient d'entendre, s'échappent des voutes de l'église. Alors la terreur s'empare des assistans, et quelques personnes commencent à supposer qu'il y a maléfice.

« Cependant l'un des spectateurs, moins crédule que les autres, réfléchissant à ce qui se passe, devine la supercherie et rassure tout le village, qui déjà s'assemblait pour être témoin du miracle : et le mystificateur n'a que le temps de s'évader, afin de se soustraire à la fureur de la populace qui le tient pour sorcier et prétend le lapider. Cent ans plutôt,

M. Comte, convaincu de sortilège par d'ignorans et féroces sectaires, eût été brûlé vif en place de Grève, pour le salut de son ame... Et s'il eût vécu chez les Grecs ou chez les Romains, un Homère, un Virgile auraient dévotement célébré le prodige qu'ils auraient représenté comme l'explication de la volonté des célestes puissances. L'aventure arrivée au pieux Enée et à ses compagnons, et que le poète raconte au troisième livre de l'Enéide, n'était pas plus merveilleuse :

. . . . *Gemitus lacrymabilis imo
Auditur tumulo, et vox reddita fertur ad auras.*

« Qui ne voit dans cette scène une ruse imaginée par Enée, lequel ayant résolu de porter ses Dieux pénates dans la terre promise du Latium, se servit de l'art du ventriloque pour effrayer ses compagnons, et les engager à renoncer à la ville qu'ils voulaient fonder non loin du mont Ida ?

« Mais revenons à M. Comte. Ce phy-

sicien renouvela fréquemment de pareilles scènes dans les villes où il passa , et à chaque occasion il se trouva des hommes disposés à voir de la magie dans des expériences que la physique nous explique et qu'elle nous apprend à répéter, etc. etc. »

Je me permettrai de répondre à toutes ces observations , qui semblent faire pressentir que le talent du ventriloque est inné chez tous les hommes , que son développement tient à l'exercice des facultés reçues , et que la perfection à laquelle est parvenu M. Comte , n'est que le résultat d'un travail opiniâtre ; je leur répondrai , dis-je , que la même distance qui existe entre Lacave et Talma , lesquels se sont livrés par une impulsion naturelle à l'art de la déclamation , existe aussi entre M. Comte et tous les ventriloques passés , présens et futurs.

Je ferai plus : je demanderai à tous les savans comment il se fait que M. Comte

jette à quinze et vingt pieds derrière lui, une voix très-nette, très-distincte, que l'on entend pendant trois à quatre minutes, lorsque lui, Comte, immobile et sans remuer les lèvres, est en face de son nombreux auditoire, qui s'étonne et admire, en cherchant et ne pouvant trouver la cause d'un effet aussi combiné? Messieurs les physiciens, cela est physique, me direz-vous; mais aucun de vous ne m'expliquera comment ce l'est. Voilà en quoi M. Comte déjoue et déjouera toujours vos combinaisons, et sera le premier d'un art dont la pratique confond la théorie.

CHAPITRE XVIII.

Bains de Tivoli. — M. Comte fait le muet. —

L'abbé Sicard et lui s'entendent parfaitement.

— Hommage rendu à l'instituteur des sourds et muets, et aux médecins génevois directeurs des bains de Tivoli.

JE n'avais pas un seul instant à perdre pour fournir aux couplets demandés ; et désirant jouir du plaisir que je me promettais dans la séance que M. Comte donnait aux bains de Tivoli, de laquelle devaient être l'abbé Sicard, M. de Jouy, plusieurs artistes célèbres bien dispos et bien portans, ainsi qu'un nombre choisi de *petites poitrines* (comme les appelle madame de Sévigné) de jolies femmes valétudinaires que les minéraux ravivent tous les jours, je saisis l'occasion que m'offrait ma belle cousine, madame de Montrouge, de l'y accompagner.

En sa qualité de grâce, elle ne manquait pas de connaissances dans cette maison de santé dirigée par deux médecins génevois amis d'Horace et du philosophe de Genève.

Mon ami fit son exercice devant moi, et me donna une leçon de celui que je devais faire bientôt devant madame la duchesse de Bourbon, et pour cause.

J'arrive avec madame de Montrouge; on allait se mettre à table, et nous trouvons notre physico-ventriloque, inconnu à l'abbé Sicard, que celui-ci prend pour muet, et avec lequel il est aux prises. C'était une gageure que M. Comte soutint avec honneur jusqu'au bout. A défaut de la parole, les signes qui les remplacent allaient aussi vite qu'elle, et l'abbé nous rendait mot à mot, phrases par phrases, cette conversation originale qui lui faisait regretter de ne pouvoir compter M. Comte parmi ses élèves, parce que, disait-il, son éducation brillante aurait été

une des belles pages de son histoire :

« Ce jeune homme, nous dit-il, privé
« de deux organes précieux, est doué
« d'une sensibilité exquise, d'une intel-
« ligence rare; la conversation que je
« viens d'avoir avec lui me le prouve.
« Comme Fontenelle, m'a-t-il fait en-
« tendre, il y a trois choses qu'il aime,
» dont il est fou et auxquelles il ne com-
« prend rien; c'est la musique, la peinture
« et les femmes. Il s'amuse à faire des
« tours de physique amusante, et veut
« en remontrer à M. Comte. »

L'abbé était aux anges et manifestait son enthousiasme, lorsqu'il entendit quelqu'un de la société interroger M. Comte, et celui-ci répondre à haute et intelligible voix : « Monsieur, ne criez pas si fort, « je vous entends, et je vous le prouve « en vous répondant; je ne suis ni sourd « ni muet. »

C'est pour le coup qu'il tomba de son haut, en s'écriant :

« Vous m'avez attrapé, jeune homme,
« cela n'est pas bien, mais j'en suis con-
« tent, parce que cela me prouve que
« vous êtes amateur d'une étude qui peut
« vous être utile, si, par quelque mal-
« heur que je ne vous souhaite pas, vous
« veniez à perdre l'usage de l'ouïe et de la
« parole. Les signes, que vous expliquez
« aussi bien que moi qui les démontre
« aux autres, y suppléeront et vous en
« tiendront lieu.

— « Ne m'en voulez pas, M. l'abbé,
« quand je serai sur mes terres je vous
« en ferai bien d'autres. Ici j'ai mis le
« pied dans vos domaines, à tout seigneur
« tout honneur, et je sais trop le respect
« que je dois à votre génie pour ne pas
« lui demander pardon de l'avoir mis aux
« prises avec mon faible entendement. »

On rit beaucoup de part et d'autre, et
l'abbé Sicard fut long-temps à revenir
de la petite mystification que M. Comte
venait de lui faire faire.

A plusieurs questions que l'abbé lui fit sur un certain tour, M. Comte ne répondit qu'en le répétant, et l'abbé, qui n'instruisit ses élèves qu'à force de démonstrations, paraissait en désirer; mais notre physico-ventriloque fit la sourde oreille et se contenta de lui dire :

« Je ne suis pas comme vous, M. l'abbé,
 « je ne vis que de mystères; plus je suis
 « obscur, plus je vau; je ne démontre
 « pas, j'exécute. Nous arrivons au même
 « but par une route opposée; avec cette
 « différence, que j'amuse et que vous ins-
 « truisez, l'un a son agrément, l'autre
 « son utilité. On ne peut se passer de
 « vous, et je n'en puis dire autant; je
 « suis le superflu, vous êtes le nécessaire.

« Monsieur, lui répondit obligeam-
 « ment l'abbé, vous êtes de ces superflus
 « qui tiennent lieu de nécessaire; qui
 « vous a vu une fois veut vous voir tou-
 « jours. »

En effet, le bon abbé prouva à M.

Comte la vérité de ce qu'il venait d'avancer par le plaisir qu'il prit à cette jolie séance. Il était placé commodément pour cela, car il se trouvait à la gauche du célèbre physicien, et presque à côté du laboratoire magique. Son enthousiasme fut au comble, quand il se trouva un roi de cœur dans le parement de sa manche et un morceau du dix de pique dans la boîte de sa montre. Son étonnement, sa stupéfaction, ses éclats de rire devinrent un nouveau spectacle pour les spectateurs, et furent presque autant applaudis que l'adresse et l'habileté du magicien.

Au tour charmant, jamais trop répété et toujours neuf de la naissance des fleurs, M. Comte se retourna vers l'abbé, encore tout émerveillé du prodige, et lui adressa ce distique, en lui présentant un bouquet de violette :

Utile et modeste comme elle,
J'offre la copie au modèle.

Tout le monde applaudit : ce petit

bouquet fut suivi de roses et de jasmins. Flore s'entendit avec la magie de notre aimable physicien, pour ajouter un attrait de plus aux grâces, en répandant sur elles le parfum de ses dons.

Un bal termina cette jolie séance : médecins, malades, tout dansa. Plus d'un homme bien sain s'y serait accommodé de la pâleur de ces roses valétudinaires, cherchant un incarnat plus animé dans la vive contredanse et la walse voluptueuse. Je crus même apercevoir l'ombre d'Horace se mêler aux coriphées des grâces, l'entendre murmurer contre le bonnet doctoral d'Hyppocrate, souvent l'épouvantail du plaisir, et sourire à cet adage reçu et approuvé par les directeurs des bains de Tivoli : « *Orbis primus medicus hilaritas*. La gaité est le premier médecin de l'univers. »

CHAPITRE XIX.

La rue Grange-Batelière. — Montre et boîte d'or qui voyagent. — Je fais toujours des miennes, et mon ami a l'air de faire des siennes. — Lettre d'une dame au rédacteur du Journal des modes.

LE nom de Tivoli, le souvenir d'Horace, de l'abbé Sicard, de M. de Jouy, de deux médecins qui guérissent à coup sûr leurs malades, avaient échauffé mon imagination, électrisé ma verve, et je m'aperçus qu'elle était décidément attachée à la vogue de M. Comte (1) qui lui

(1) Eh quoi! Messieurs, vous parlez de madame Catalani, de la Vénus hottentote, de la vogue de ces deux antithèses, et vous ne dites pas un mot du baiser de Lesbie, bien au-dessus des baisers de Jean Second, de Dorat? et vous ne vous extasiez pas avec toute la cour et tout Paris, avec toutes les Ninons, toutes les Sévignés de nos salons et de nos boudoirs, sur le joujou

faisait faire tout ce qu'il voulait, et toujours sans s'en douter.

caressant et caressé, le favori des dames, le rival heureux de tous nos Catules, qui, sous la baguette magique de l'enchanteur Merlin, eût été même envié du cygne de Léda, des colombes de Vénus, de l'aigle de Jupiter! Eh quoi! Messieurs, vous voulez donc toujours vous taire sur ce serin miraculeux qui vit pour le plaisir, meurt pour la gloire et ressuscite quand une dame veut bien lui dire, à voix basse et douce-reuse : « Mon petit ami, ressuscitez. »

Ce serin est l'oiseau à la mode, son instituteur est le sorcier à la mode, votre journal est celui des Modes, et, au nom de la mode, cent fois plus volage que l'espiègle et joli serin, votre journal doit s'attacher à lui pour voltiger chez la duchesse et la bourgeoise, à la Chaussée-d'Antin comme au Marais. La mode, comme le serin, vole, et vous voyez, Messieurs, que, sous ce rapport, votre journal est la jolie cage où le serin dont je vous parle, presque autant magicien que M. Comte, doit rêver aux espiègleries enjouées et caressantes dont raffole le cercle nombreux de vos abonnés qui, pensant

Mon ami m'ayant donné la veille le mot d'ordre du jour, la séance de la rue

toujours à ce charmant serin, ne se couchent ni ne se lèvent jamais sans fredonner cet air connu :

Du serin qui te fait envie....

Il ne s'agit pas ici de cette envie... *aux doigts crochus, au teint pâle et livide..*, mais de celle qui est l'aimable prélude d'un plaisir toujours renaissant et nouveau que les soirées amusantes et variées de M. Comte procurent aux spectateurs.

Quel homme étonnant ! d'un seul coup de baguette, il fait naître des fleurs, des colombes, un serin dont toutes les dames sont folles et tous les hommes jaloux. Voilà ce qui s'appelle une vogue miraculeuse, une vogue véritablement à la mode, une vogue enfin qui doit trouver place dans le journal des Modes. Pour moi, qui suis femme à la mode et une de vos abonnées la plus curieuse, la plus avide de nouveautés, je me croirais la plus niaise, la plus stupide provinciale si je n'allais, au moins deux fois par semaine, rendre visite aux charmantes soirées de M. Comte, pour y caresser l'oiseau de Vénus

Grange-Batelière ne le céda en rien à celle des bains de Tivoli.

Tout ce qu'il y a de grand, de beau, d'aimable, d'instruit et de spirituel dans Paris se trouva ce jour-là réuni chez M. de Vindé, dont le nom seul est un billet d'entrée pour le temple de Gnide.

L'esprit de Sapho, l'amabilité de Ninnon, le cœur et le tatillonnage de madame de Sévigné, et les nobles grâces de la belle Gabrielle-d'Estrée, voilà le portrait de son épouse.

et le moineau de Lesbie. *Honni soit qui mal y pense!* Oui, Messieurs; je raffole de plus en plus du joli petit serin de notre aimable sorcier, qui retrouve et rapporte à son cou les anneaux amoureux et conjugaux, les bijoux perdus, escamotés, brisés, et qui meurt et ressuscite à volonté. Notre habile physico-ventriologue peut dire comme Mahomet :

Des rivaux ! dès long-temps mon serin n'en a plus ;
C'est en les enchantant qu'il les a tous vaincus.

(*Extrait du journal des Modes.*)

Tout ce qui l'approche a plus ou moins de rapport avec ses goûts ; on peut faire seulement juger du choix de la société.

La maison de M. de Vindé est un muséum, un athenée, un lycée, une académie, le pied-à-terre du plaisir, le rendez-vous des grâces, des jeux et des ris.

Le bégueulisme, la pruderie, le pédantisme en sont bannis. Le bon ton, la décence y sont reçus avec affabilité ; l'aimable gaieté du vaudeville à table y a ses coudées franches ; et l'art d'aimer y vient toujours recevoir des lois de l'art de plaire.

C'est-là que M. Comte établit son arsenal de sorcellerie ; tout coup porta, et démonta les batteries, les calculs des observateurs curieux et prévenus. Notre magicien, promenant l'assemblée de surprise en surprise, déjoua sur-tout la malice inquiète et turbulente, l'attention

réfléchie de la reine de la fête , de madame de Vindé qui , toute Circée qu'elle est , baissa son pavillon devant la magie de M. Comte.

Après avoir raffolé de son joli petit serin qu'elle fit mourir et ressusciter , elle fut complètement ravie et paralysée de stupéfaction , au tour de la *montre* qu'elle mit elle-même dans un petit coffre , qu'elle ferma aussi elle-même à clef , et à la place de laquelle elle trouva , en ouvrant le coffre , une petite boîte d'or qu'une autre dame de la société se vit échanger contre la montre , qui partit du coffret pour aller se placer avec la rapidité de l'éclair dans la main où la boîte d'or était étroitement enfermée.

La surprise devint générale ; mais l'enthousiasme et la folle joie de madame de Vindé ne pouvaient se rendre.

Le triomphe de M. Comte fut d'autant plus glorieux que ce fut celui du

talent devant le talent dans tous les genres. Philosophes, poètes, orateurs, mathématiciens célèbres se trouvaient en grand nombre réunis chez M. de Vindé.

CHAPITRE XX.

Le faubourg Saint-Germain. — Le diable. —
L'amour. — Espièglerie magique de ce dernier. — Trois portraits d'après nature.

TOUJOURS fêté, couru, chanté, invité, désiré, attendu, jamais assez tôt arrivé, M. Comte se laisse aller à la vogue qui l'entraîne, et continue d'ensorceler tout ce qu'il y a d'amateurs et de curieux dans Paris.

Une fête l'appelle au faubourg Saint-Germain, chez l'un des douze maires; sa magie y vole sur les ailes du plaisir, et s'en retourne avec lui pour porter ses enchantemens par-tout où il s'arrête.

Cette séance, toujours brillante comme toutes les précédentes, fut sur-tout remarquable par l'apparition subite du diable, qui sortit tout en feu des entrail-

les de la terre, et qui s'évapora en artifice et fusées romaines. Sa figure rougeâtre et cuivrée, ses cornes et ses griffes rappelèrent à toutes les âmes timorées l'éternel ennemi du repos du monde, une mauvaise femme, une bourse sans argent, un peuple mal gouverné, l'auteur du mal, Néron, Tibère, Caligula, Vitellius, Robespierre, tous les scélérats qui leur ressemblent, l'invention de la poudre à canon, la guerre, la famine, la peste et la Sainte-Inquisition.

Le diable, rappelant tant d'affreux souvenirs, disparut tout-à-coup pour faire place à ce petit dieu *porte-flèches*, caché dans un vase de roses, de lis, de jasmins et de pensées, avec cette devise sur son bandeau :

Qui que tu sois, voilà ton maître ;
Il l'est, le fut, ou le doit être.

M. Comte, après avoir fait voyager le

roi de cœur dans la manche des trois ordres de l'Etat, le fit rapporter par un amour sous la noble et bonne figure de Louis XVIII, qui semble sortir d'un vase odoriférant et balsamique, pour apporter à la France un préservatif souverain contre les miasmes pestilentiels et cadavereux d'une épidémie mortelle d'une guerre de vingt-cinq ans. Toute l'assemblée s'écrie avec M. Comte : « Nous le reconnaissons, c'est bien lui, « c'est le Roi de tous les cœurs, l'amour « des Français, de l'Univers, Louis « XVIII! » Il semblait avoir quitté un moment son trône pour se promener dans le jardin de Flore. Les Grâces, l'urbanité, l'amour, l'honneur, les vertus, tout ce qui caractérise un bon peuple, reconnut avec transport un bon Roi. Un concert général d'applaudissemens termina cette séance divine, qui plongea dans une douce ivresse, dans des idées de paix et de bonheur qui ra-

fraîchissent le sang, tout ce cercle aimable et vraiment français; on chanta les talens, la modestie et la bienfaisance: c'est encore à M. Comte que l'on dut ce surcroît de plaisir.

CHAPITRE XXI.

Quai de Voltaire. — Séance chez M. le marquis de Laval, premier chambellan et grand-maître des cérémonies de Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies. — Petite malice d'une grande dame. — Comment la magie de M. Comte s'en venge. — Famille russe remplie de talens.

TOUT ce qui porte le nom de Voltaire a le cachet de la célébrité et devient un brevet d'immortalité. N'en déplaise à tous ses détracteurs, il sera toujours grand, et ils seront toujours petits; l'auteur de *Méropé*, de *Zaïre*, de *Mahomet*, et de tant d'autres chefs-d'œuvre, l'homme unique par la variété de ses talens, pourrait s'écrier du fond de sa tombe à Geoffroi et compagnie :

Pour qu'on parlât de vous, vous parlâtes de moi.

L'idée de la séance que M. Comte

devait donner sur le quai de Voltaire chez M. le marquis de Laval, premier chambellan d'un grand homme, d'Alexandre en un mot; cette idée, dis-je, agrandit les miennes, et je tâchai d'être digne du héros que je devais chanter, d'après les notes de M. Comte, et de faire passer dans mes vers un peu de la magie de notre enchanteur physico-ventriloque.

Il s'agissait aussi de fêter la famille intéressante de M. le marquis de Laval, et je fis ce que je pus pour approcher des talens de ses jolies demoiselles, dont la plus petite, âgée de quatre ans, parle déjà trois langues, dont l'aînée peint comme Raphaël et parle italien comme le Tasse, et dont la cadette est, à douze ans, une virtuose pour la musique vocale et instrumentale. A l'éloge mérité du père, de la mère et des enfans, devait se marier celui d'Alexandre.

Le nom de ce généreux vainqueur,

dont la plus grande gloire est de s'être vaincu lui-même et d'avoir pardonné, m'électrisa. Je ne le louai pas, je dis la vérité. Comme il nous a prouvé qu'il était fait pour l'entendre, j'ai su depuis qu'elle était parvenue jusqu'à lui, qu'elle en avait été bien reçue, et qu'il ne lui avait pas donné un démenti.

Revenons à M. Comte et à la petite vengeance qu'il tira de la malice d'une grande dame qui parut mettre plus que du badinage à dérouter la magie de notre sorcier. Je ne me rappelle pas le nom de cette dame, c'était une duchesse, voilà tout ce que je sais.

M. Comte en était au tour charmant des baguiers. Il prie cette dame de vouloir bien lui prêter un anneau, ce qu'elle fait avec infiniment de grâce, mais en s'attachant avec affectation à suivre tous les mouvemens de M. Comte. Notre magicien, qui a un œil de lynx, la devine,

et feint de ne pas s'apercevoir de son attention affectée et tracassière.

Au moment où l'anneau doit passer du baguier d'une autre dame pour aller se placer dans celui que tient la duchesse, il lui dit : « Ouvrez, madame, il y est. »

« Ce n'est pas le mien, » répond malignement la duchesse : et en portant la main avec vivacité sur l'anneau pour l'examiner, elle le fait sauter..... où ? personne ne le sait. M. Comte joue l'étonnement, et paraît même déconcerté. La dame s'applaudit, *in petto*, du tour qu'elle vient de jouer au faiseur de tours, et lui dit d'un ton piqué : « Monsieur, « je tiens beaucoup à mon anneau, et « je veux absolument qu'il se retrouve. »

Perquisition générale, dérangement complet. M. Comte persiste à prouver que l'anneau que cette dame nie pour être le sien, l'est effectivement, et que madame la duchesse, plus magicienne

que le magicien , a fait ici un tour de son métier ; il ajoute que c'est fort mal de divulguer les secrets de la magie. On murmure , on applaudit , les avis sont partagés , le pour et le contre , les conjectures vont leur train. Alors M. Comte prie l'assemblée de vouloir bien , avant d'asseoir son jugement , lui permettre de continuer ses expériences. Il se fait fort , dit-il , si madame la duchesse a ou n'a pas été de bonne foi , de retrouver l'anneau , ou d'en fabriquer un absolument pareil au sien.

« Le mien s'ouvre , dit la duchesse ,
 « et il y a dedans (amour pour la vie ,
 « avec ces trois lettres *C. D. N.*) Je
 « verrai bien si c'est le mien.

— « J'ai promis , madame , et je tien-
 « drai parole.

— « C'est bien , monsieur , je n'aime
 « pas qu'on y manque. Invoquez votre
 « magie ; je crois que vous en avez be-
 « soin.

— « Je ne l'invoque jamais en vain ,
« et vous en verrez l'effet. »

M. Comte continua ses expériences avec cette habileté, cette prestesse et sur-tout cette aisance qui le distinguent et lui ont valu la supériorité sur les Pinetti, les Val, etc.

Après le tour de la carte pensée, il passe à celui de l'anneau brisé et jeté dans un brasier ardent.

Le charmant serin sort de l'œuf choisi par la même duchesse à laquelle monsieur Comte s'adresse; il rapporte à son bec deux anneaux au lieu d'un, bat de l'aile, voltige et va se poser légèrement sur l'épaule d'albâtre de la noble réclamante.

« Voyez, madame, lui dit monsieur Comte d'un air triomphant, si
« l'un de ces anneaux n'est pas le vôtre. »

En effet, le joli petit oiseau de Lesbie, dégagé du cordon qu'il avait à son bec, auquel tenaient les anneaux, la du-

chesse reconnaît le sien , l'ouvre , et lit tout haut : *Amour pour la vie. C. D. N.*

— « Avouez , madame la duchesse ,
« que ce tour-ci vaut le vôtre , et qu'à
« trompeur , je suis trompeur et demi. »

Parfaitement rendu , s'écria tout le monde. La duchesse se mit du côté des rieurs , et sortit un moment après en donnant les plus grands éloges à monsieur Comte , qui étonna toute l'assemblée par le sang-froid , l'esprit et la politesse avec lesquels il venait de se venger de la petite malice de la grande dame , en faisant retomber amplement sur elle la mystification qu'elle avait dirigée contre lui.

Tous les tours qui suivirent et terminèrent les expériences de M. Comte , furent autant de fusées et de pétards : l'un n'attendait pas l'autre. Tous les spectateurs furent émerveillés , et prouvèrent au magicien leur ravissement par un

chorus universel de *bravos* et d'applaudissemens.

Vinrent ensuite les couplets qui durent leur succès à la magie que M. Comte avait bien voulu leur prêter.

CHAPITRE XXII.

Séance chez madame la comtesse de Murinais.

LA haute noblesse et la finance , la richesse et le faste , le luxe et l'élégance accoururent au rendez-vous de notre aimable comtesse. La petite maison du célèbre maréchal de Richelieu ne brillerait pas aujourd'hui auprès de la sienne , et tous les délicieux ermitages de nos mondains en retraite n'approchent pas de ce petit palais de fées , qui rivalise avec l'ancien Tivoli , Bagatelle , Potsdam et Ripaille.

L'inauguration d'un meuble neuf, un jour de réception, la reine des fées donnant audience à ses rivales, Psyché permettant à l'Amour d'entrer dans son boudoir, Vénus admettant à sa table Mars, Momus, les Grâces et tous les demi-dieux de la terre, voilà le tableau

vivant auquel M. Comte trouva l'art de marier l'ombre aimable de sa magie. Loin de rien gâter au tableau, elle ajouta à la vivacité des couleurs, les fit ressortir, et le ton, les nuances et l'effet, tout fut saisi par l'œil du connaisseur, de l'artiste, de l'amateur et du simple curieux. M. Comte se centupla dans tout ce qu'il fit de miraculeux, soit comme physicien, soit comme ventriloque.

Des mystifications adroitement ménagées et tout-à-fait gracieuses, coupèrent ingénieusement la série de ses tours de carte et de physique amusante, et firent une agréable diversion à l'attention soutenue qu'il commande dans la rapidité surprenante de tout ce qu'il exécute.

Après avoir fait passer en revue tous les portraits chéris de la famille royale, qu'il substitue l'un à l'autre dans la carte volante, et qu'il réunit tous dans un seul, il s'engage à substituer à la carte que

voudra bien choisir une dame, le portrait de cette même dame. Tout-à-coup la carte choisie se métamorphose, et présente à la dame son portrait : c'est une *rose* et une *pensée*.

— « N'est-ce pas vous trait pour trait ?
« ajoute M. Comte. La rose peint la
« fraîcheur et la beauté, et la pensée.....
« l'esprit et les talens. »

La dame à laquelle notre physicien s'était adressé, était précisément madame la comtesse de Murinais.

Tout le monde la reconnut et applaudit. Cette séance fut un assaut de féerie, et la victoire, long-tems disputée, resta à M. Comte..... Le poète en eut sa part.

A M^{me} DE NANTEUIL.

AIR : *Pégase est un cheval qui porte.*

Dans une fête que les Grâces
Donnaient un jour à la Beauté,
Par le plaisir qui suit leurs grâces ;
Le dieu du goût fut invité ;

Dans ce beau cercle qui s'honore
De captiver le cœur et l'œil,
Zéphire prit Nanteuil pour Flore,
Et l'Amour, Vénus pour Nanteuil.

A M^{me} LA DUCHESSE DE CROÏ

AIR : *Petite table réveille.*

Sur ses lèvres purpurines
Le doux nenni de Marot,
Et les grâces enfantines
Du joli petit marmot
Dont les traits,
Pleins d'attraits,
Sont toujours certains de plaire
Aux demi-dieux de la terre ;
Voilà le portrait fini
De madame de Croï.

Notre adorable duchesse,
Aux attraits du petit dieu,
Joint la grâce, la noblesse,
Et cet esprit plein de feu,
Plein de goût
Qui par-tout
Lui ravit tous les suffrages,
Et qui jadis des sept sages,
Dont les nôtres sont jaloux,
Aurait fait autant de fous.

CHAPITRE XXIII.

Pensionnat de madame Thiénet. — Chapitre très-court pour arriver à un plus long.

JE dirai un mot, avant de terminer, sur la belle tenue du pensionnat de madame Thiénet (rue du faubourg Poissonnière), sur les tendres soins que cette aimable dame prodigue aux demoiselles que les parens confient à sa sollicitude vraiment maternelle. L'intelligence lente ou précoce retire de sa douceur et de sa patience des résultats toujours fructueux : ces intéressantes demoiselles n'ont rien à désirer. Le choix des maîtres en tous genres justifie tous les jours les mœurs, l'esprit, le goût et l'amabilité de cette pieuse institutrice.

Que de belles statues mouvantes et parlantes qui parent tous les jours nos promenades et nos spectacles, seraient

toute autre chose , si elles eussent passé trois ou quatre ans dans le pensionnat récréateur de madame Thiénet !

M. Comte en fut émerveillé , lui qui est habitué d'émerveiller les autres. La séance qu'il donna dans ce sanctuaire de la virginité , fut le banquet des muses , et le jour de la fête de cette maison d'éducation fut une véritable fête pour lui.

La pudeur , la beauté , la fraîcheur , colorée de l'incarnat d'un plaisir innocent et pur , le bon ton , la science bien modeste et bien crédule , se trouvèrent plus magiciens que lui qui se pique de l'être ; et les enchantemens naturels de ces aimables élèves , se mêlant aux siens , rendirent cette soirée divine , et se placèrent involontairement au-dessus de son art qui charme et captive tous les spectateurs.

Le poète oublia un moment le physico-ventriloque , que la renommée n'ou-

bliera jamais, pour adresser un compliment aux jeunes élèves et à leur respectable institutrice, qui à coup-sûr ne s'y attendaient pas.

 CHAPITRE XXIV ET DERNIER.

Séance chez son altesse sérénissime madame la duchesse de Bourbon. — La comédie qui n'en est pas une. — Dénouement que M. Comte et le lecteur n'ont pas prévu. — On réussit dans le monde souvent par compère et par commère. — Comment le sylphe est bien moins sylphe que M. Comte n'est sorcier. — Conclusion.

ENFIN il arriva ce jour duquel je puis dire : *Eccè Dies quam fecit Dominus exultemus et lætemur in eâ.* « Voici le jour du Seigneur , agrandis-toi , mon « ame , et consacre-lui tes chants. »

Il s'agissait de rendre M. Comte plus grand et plus heureux qu'il ne le fut jamais , puisque je devais le faire l'instrument de ma gloire et de mon bonheur , toujours à son insçu , quoiqu'il dût être le principal acteur de cette petite comédie accessoire à son genre de spectacle.

Je m'y pris donc ainsi pour lui donner complètement le change et jouir de son embarras, jusqu'au moment où je devais l'en tirer en m'y mettant moi-même; car, je l'avouerais, je tremblais en envisageant la tâche que je m'étais imposée; et aujourd'hui qu'elle est remplie, je tremble encore chaque fois que j'y pense.

Mon ami avait un jour d'intervalle pour s'acquitter de son emploi, et comme M. Comte mettait beaucoup d'importance au résultat de cette brillante séance où devaient se trouver tous les princes et princesses du sang, et ce qu'il y avait de plus grand et d'illustre à la cour de France (1), il recommanda à

(1) On peut justement appliquer à la réputation de M. Comte, le *vires acquirit eundo*. Il n'y a point de jour que ce ventriloque-physicien ne recueille de nouveaux suffrages, n'ajoute une palme à celles qu'il a obtenues. Après avoir laissé bien loin derrière lui tous ceux qui avaient

son prétendu secrétaire de se signaler et surpasser ; ce que celui-ci lui promit.

acquis de la célébrité dans l'art qu'il exerce , il semble , n'ayant plus de rivaux à vaincre , se proposer pour but de se surpasser toujours lui-même. Avec une aussi noble ambition , il doit atteindre le *nec plus ultra* de sa *magie blanche* , dont bien des gens sont tentés de croire qu'il a déjà dépassé les limites , en empiétant un peu sur le domaine de la véritable nécromancie. Je ne veux rien préjuger à cet égard ; mais j'affirme pourtant qu'on aurait , il y a deux ou trois cents ans , contesté à M. Comte la *couleur* de sa magie , et même je ne lui conseillerais pas d'aller encore en donner des leçons chez certain peuple voisin. On dit que notre nouveau *Merlin* , encouragé par ses brillans succès , ne s'arrêtera que lorsqu'à la vue de tout Paris il aura , dans *une séance particulière* , escamoté les deux tours de Notre-Dame , qu'il fera retrouver sur la butte Montmartre. Sera-ce à l'aide de sa jolie tourterelle que l'*enchanteur* doit opérer ce transport ? Voilà ce qu'on ne dit pas.

M. Comte a eu l'honneur de donner ces jours derniers , chez madame la duchesse de Bourbon , une séance où se trouvaient le doyen de la no-

Le jour arrivé, point de secrétaire ;
M. Comte ne sait ce que cela veut dire,

blesse et de la chevalerie française, Mgr. le prince de Condé, Son A. S. Mgr. le duc d'Orléans et son auguste famille, enfin une nombreuse réunion des personnes les plus distinguées de la cour. Les divers tours de l'habile ventriloque avaient fait passer de surprise en surprise l'illustre assemblée, qui n'a pu lui refuser les éloges les plus flatteurs ; mais au milieu du concert d'applaudissemens prodigués à M. Comte, un grand homme habillé de noir, remarquable par sa figure sèche et maigre, se levant tout à coup, l'apostrophe et lui dit qu'il ne verra rien de merveilleux dans ses merveilles, tant qu'il ne saura pas y joindre les plaisirs de l'esprit. Contestation animée dans laquelle la compagnie prend parti pour le magicien ; défi porté par l'homme noir à M. Comte, de divertir ses spectateurs autrement qu'avec ses doigts et son ventre.

M. Comte, piqué, accepte le défi, et adresse sur le champ de fort jolis vers *impromptus* à madame la duchesse de Bourbon ; tous les yeux se tournent alors sur l'homme noir, qui avoue ses torts envers le *poète physico-ventriloque*,

il se perdait déjà dans une foule de conjectures, lorsqu'il reçoit par la petite poste ce billet laconique :

« Monsieur ,

« J'ai été obligé de partir ce matin

et, pour les réparer, chante des couplets sur *les Lis*. Tout le monde applaudit avec transport aux sentimens qu'ils expriment, aux pensées délicates qu'ils renferment. Il est inutile de dire que cette scène était préparée d'avance ; l'homme noir est un littérateur qui avait consenti à servir de compère à M. Comte son ami, dans l'espoir de trouver l'occasion de réclamer la protection de Mgr. le prince de Condé, de lui faire agréer la dédicace d'une comédie en cinq actes et en vers, reçue aux Français depuis quinze ans, et qui sera jouée incessamment. Les espérances de cet homme de lettres n'ont pas été trompées ; il a obtenu ce qu'il désirait. Il y aura des gens qui ne manqueront pas de dire à ce sujet qu'on ne réussit à Paris que par *compère* et par *commère*. Ce mot n'est pas neuf. Voici qui l'est davantage : on assure que M. Comte se propose de rendre

« pour Chartres. Ne soyez point in-
 « quiet. Un de mes amis viendra vous
 « demander ce soir chez madame la du-
 « chesse de Bourbon, et s'acquittera de
 « la commission pour le moins aussi
 « bien que moi. C'est un homme bien
 « né, de la vieille roche, qui sera char-
 « mé de saisir cette occasion pour faire
 « votre connaissance, et voir nos prin-
 « ces, qu'il porte dans son cœur. Rece-
 « vez mes regrets, Monsieur, avec l'as-
 « surance de ma parfaite estime ».

M. Comte, qui ne se déconcerte ja-
 mais, et qui n'a besoin que de son ta-
 lent pour être sûr de plaire par-tout, at-
 tendit l'évènement, fit ses préparatifs,
 et se rendit à l'hôtel de madame la du-
 chesse de Bourbon, qui, craignant de le
 manquer, l'envoya chercher par deux

à son ami un dernier service, ce sera d'escamo-
 ter de la salle, le jour de la représentation de la
 pièce, les sifflets et les cabaleurs.

(*Extrait du Journal royal.*)

de ses valets-de-pied. Il fut reçu de Son Altesse Sérénissime comme un homme célèbre, à la mode, dont l'arrivée est toujours un surcroît de plaisir.

Après les complimens d'usage, monsieur Comte annonce à madame la duchesse que quelqu'un viendra le demander, et qu'elle veuille bien le faire avertir aussitôt qu'il sera venu.

Son Altesse donna des ordres en conséquence, avec cette affabilité noble et touchante qui lui gagne tous les cœurs.

M. Comte attendit long-temps le remplaçant de son secrétaire, qui se fit exprès long-temps attendre, et n'arriva que cinq minutes avant l'ouverture de la séance.

Il n'eut que le temps de me dire :

« Tout est-il prêt ?

« Oui, Monsieur, lui dis-je, en lui remettant deux petits billets, sans être vu de personne.

== « Vous venez bien tard.

— « Je n'ai pu venir plutôt.

— « Votre ami m'a joué un vilain tour.

— « Attendez , avant de le condamner.

— « C'est une pièce !!!

— « Qui n'en est pas une.

— « N'ayez pas peur , toujours.

— « Je ferai ensorte. »

Et il me quitte.

Je me place comme je peux , et je m'aperçois bientôt de la témérité de mon entreprise.

M. Comte se surpassa , et me donna , je crois , des forces pour me surpasser moi-même.

Entre plusieurs tours plus surprenans les uns que les autres , M. Comte choisit monseigneur le prince de Condé , pour celui de la mort et de la résurrection du joli petit serin.

Cet illustre prince , dont l'air martial

et vénérable retracerait la ~~vieillesse~~ de Mars, si la véritable gloire pouvait jamais vieillir, voulut bien se prêter à ce ~~tour~~ aimable.

Au moment où l'oiseau de Lesbie doit s'échapper des mains du prince pour aller se reposer sur la baguette que monsieur Comte lui présente, plus de mouvement, pas le moindre signe de vie, il est mort, bien mort :

« Ah ! monseigneur, s'écrie notre
« physicien : vous l'avez tué, c'est bien
« cruel de votre part.

« Ce n'est pas de ma faute, en vérité,
« lui répond le prince : je n'ai jamais
« tué personne de gaieté de cœur, en-
« core bien moins ceux que j'aime. Si
« pareil malheur m'est arrivé, c'est tou-
« jours au champ d'honneur, et de fran-
« che guerre.

— « Je le crois, monseigneur, mais puis-
« que le mal est fait, il faut le réparer.
« Voilà un petit cercueil : veuillez l'y

« placer vous même , le fermer , et lui
« dire de ressusciter , et sur-le-champ il
« obéira à Votre Altesse.

— « Volontiers. Que ne puis-je faire
« revivre ainsi tous ceux dont le sou-
« venir m'est cher et que la France re-
« grette ! je m'estimerais trop heureux. »

Le prince ordonne la résurrection du petit serin , elle s'opère à l'instant ; il ouvre lui-même le cercueil , et l'oiseau gazouillant sa reconnaissance , voltige et se pose en battant de l'aile , sur la chevelure blanche du Nestor de la France.

Cette petite scène retrace des souvenirs tout à-la-fois chers et douloureux , qui s'effacent autour de la naissance des fleurs et du vase enchanté qui offre à l'œil charmé du spectateur la ressemblance parfaite d'Henri IV dans le portrait de Louis XVIII.

Plus la séance avançait , plus je tremblais ; et semblable à ce poltron qui se

fouette le sang pour se donner du courage , je m'animais , me stimulais , quand tout-à-coup , au tour merveilleux de la houlette , j'interrompis M. Comte , et troublai de l'air le plus maladroit , et avec le ton d'un homme mécontent , le concert d'applaudissemens qui rendait un hommage authentique au talent surnaturel du physico-ventriloque.

Comme cette scène est toujours présente à ma mémoire , je vais la rapporter littéralement.

MOI.

« M. Comte , permettez-moi de vous
« dire , avec la permission de l'illustre
« assemblée , que tout ce que vous ve-
« nez de faire passe la permission.

M. COMTE.

« Quel est donc ce Monsieur , qui se
« permet de porter le trouble dans la
« noble société..... l'aimable réunion....
« C'est quelque provincial... Madame la

« duchesse, le connaissez-vous ? Mon-
« sieur le duc, savez-vous qui c'est ?

PLUSIEURS VOIX.

« Non... non... Quel qu'il soit, c'est
« plus qu'un indiscret.

MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS.

« Chassez cet homme,

PLUSIEURS VOIX.

« A la porte, à la porte.

MOI.

« Je suis ici sous une bonne recom-
« mandation, et je le prouverai quand il
« en sera temps. Je demande mille par-
« dons à l'honorable compagnie, mais
« c'est à vous que j'en veux, monsieur
« l'escamoteur, qui n'escamoterez pas
« mon suffrage comme vous avez esca-
« moté les montres, bagues et bijoux
« qui l'étaient d'avance, d'après le com-
« pérage de tels et tels... Je suis au cou-
« rant, et tout ce que vous nommez

« merveilles et poudre de sympathie....
• « est tout bonnement de la graine de
« niais.

M. COMTE.

« Il n'y a de graine de niais ici que
« celle que vous répandez.

MOI.

« Eh! Monsieur, voilà deux heures
« que vous la ramassez. J'ai vu tous ces
« tours-là sur la place du Carrousel, il y
« a vingt ans. Les Parisiens sont de si
« bonnes gens, qu'ils vous gâtent; mais
« nous autres provinciaux, nous som-
« mes un peu plus retors.

M. COMTE.

« Sachez, Monsieur, que hors Paris
« il n'y a point de salut, et que l'esprit,
« le talent, le bon goût....

MOI *hors de moi.*

« Vous nous prenez donc pour des
« grues, nous autres gens de province?

M. COMTE.

« Non , mais....

MOI.

« Non , mais.... non mais..... Ce n'est
« pas répondre. Vous voilà bien embar-
« rassé, monsieur l'embarasseur de gens.
« Je suis bien aise de vous ôter votre
« couverture , afin que tout le monde
« sache que , sans compère , vous seriez
« un triste compère; que vous êtes un es-
« camoteur très-ordinaire , et que vous
« n'escamotez que ceux et celles qui le
« veulent bien.

M. COMTE.

« Monsieur , qui n'êtes pas de Paris ,
« et encore moins une grue de province ,
« avez-vous tout dit ?

MOI.

« *Dixi.*

M. COMTE.

« Et moi , je dis que non. Je ne pré-
« tends pas que cela finisse ainsi ; et

« comme je ne veux pas perdre en une
« minute ma réputation , je vous déclare
« que vous ne sortirez point d'ici sans
« me dire qui vous êtes , ce que vous
« faites , et sans convaincre l'illustre as-
« semblée , que je suis un sot et que
« vous êtes un homme d'esprit : je crois
« l'un plus difficile que l'autre.

MOI.

« Difficile ou non , j'accepte le défi.

M. COMTE.

« Arrivez , je vous attends.

MOI.

« Je suis à vous dans l'instant. Me
« voilà. (*On murmure , on rit , on ap-
plaudit*).

M. COMTE.

« Vous dites donc , Monsieur , que je
« suis un escamoteur ordinaire ?

MOI,

« Jamais je ne répète ; je ne vous res-

« semble pas, car voilà vingt fois que je
« vous vois et que je vois toujours la
« même chose. Est-ce là le moyen d'a-
« muser ou d'ennuyer? Je vous le de-
« mande.

M. COMTE.

« ~~M~~Ma modestie m'empêche de répon-
« dre. On ne revient voir que ce qui
« plaît. J'ai le sort des pièces qui plai-
« sent et qui attirent; et vous, Mon-
« sieur, vous ressemblez à une pièce
« tombée. Prenez garde de vous faire
« siffler par tous les spectateurs. Mais
« qui êtes - vous donc, Monsieur, qui
« n'êtes pas de Paris ?

MOI.

« Je suis homme d'honneur, de let-
« tres, chevalier du Lis; de plus, poète,
« auteur comique, chansonnier; et vous
« qui jouez des tours à tout le monde,
« vous en voyez un de ma façon. Je vous
« ai cherché une querelle d'Allemand,

II

« pour trouver, saisir l'occasion de de-
« venir votre ami, votre compère, car
« vous ne pouvez vous en passer. J'ai
« voulu vous engager à jeter un peu plus
« de variété sur vos charmantes soirées,
« en mariant l'esprit de tête à celui de
« vos doigts et de votre ventre ; enfin à
« fixer par ce moyen la durée de la vo-
« gue, qui ressemble à une jolie femme
« que la monotonie refroidit et éloigne.
« C'est ce dont on est atteint et convain-
« cu, parce que la monotonie tue tout.

M. COMTE.

« La monotonie tue tout. J'y avais
« pensé et je vous ai prévenu. Ecoutez.

Vers à madame la duchesse de Bourbon.

Des vertus des Bourbons voulant faire un portrait,
J'ai de vos sentimens rassemblé chaque trait ;
J'ai trouvé sous sa main une touffe fleurie
De lis et de lauriers, et le portrait fut fait ;
Chacun s'est écrié : C'est l'ensemble parfait
Du grand Condé, de sa fille chérie :
L'Amour choisit ces fleurs, sa sœur fit le bouquet.

MOI.

« Je vous ai dit, Monsieur, que j'é-
« tais chevalier du Lis, et voici mon
« brevet :

AIR : *Le premier pas.*

Brevet d'amour

Que sur mon cœur je porte,
Des Lis brillans je te dois au retour :
Je sens pour eux ma tendresse plus forte,
Quand je les vois se donner pour escorte

Brevet d'amour. (*Bis.*)

C'est pour le Lis

Que mon amour respire ;

Tout mon cœur est aux fils de Saint-Louis ;
Mourant pour eux que j'adore et j'admire,
Grand dieu ! puissé-je avoir le temps de dire :

C'est pour le Lis. (*Bis.*)

De foi, d'honneur,

Antiques garanties,

Signal heureux d'amour et de valeur,
Les fleurs-de-Lis, royales armoiries,
Furent toujours les images chéries

De foi, d'honneur. (*Bis.*)

Du Béarnais

Vaillant et populaire,

Le Lis reçut mille nouveaux attraits ;
Et l'on connaît, en amour comme en guerre ;

Le franc-parler, le brillant savoir faire
Du Béarnais.

Tous les Bourbons
Héritiers de sa gloire,
Sont, comme lui, braves, galans et bons ;
Le Lis, chéri des filles de mémoire,
Saura toujours conduire à la victoire
Tous les Bourbons.

Est une loi
Que la valeur réclame ;
Amis du Lis qui pensez comme moi,
Pour Dieu, le Roi, pour l'honneur et sa dame,
Vivre et mourir sans reproche et sans blâme,
Est une loi.

(*Applaudissement général et répété.*)

M. COMTE.

« Bravo, Monsieur le chevalier du
« Lis. Quelles sont vos armes ? ordinairement
« tous les chevaliers en ont.

MOI.

« Je n'en ai point ; mais si j'en ai ja-
« mais, voilà quel sera l'écusson de mon
« choix :

AIR : *Comme j'aime mon Hypo'rite.*

Si l'amour que j'ai pour mon Roi
 Me valait le droit honorable
 D'avoir un écusson, ma foi
 Je choisirais le plus aimable ;
 Pour armes je ne voudrais pas
 D'aigle, de canon ni de bombe,
 Encor moins de tigres, de chats,
 Mais le Lis, le chien, la colombe.

Je pourrais par là mettre au jour
 Le feu qui sans cesse m'enflamme,
 Fidélité, candeur, amour
 Pour Dieu, le Roi, l'honneur, ma dame ;
 Et si pour eux dans les combats
 Je meurs, qu'on m'élève une tombe :
 Que la piété grave au bas
 Un Lis, un chien, une colombe.

J'honore tous vos écussons,
 Les preuves de votre vaillance,
 Braves défenseurs des Bourbons,
 Nobles amis des Rois de France ;
 Chacun son goût, chacun son choix,
 Dans le mien toujours je retombe ;
 Je vous verrai tous à-la-fois
 Dans le Lis, le chien, la colombe,
 (*Ici des larmes coulèrent de tous les yeux.*)

M. COMTE.

« J'accepte vos services, Monsieur,
 « et nous marierons tous nos esprits.

MOI :

« Je vous garantis la durée de votre
« vogue , et vous jure une amitié à toute
« épreuve.

AIR : *Petite table réveille.*

Par ce moyen , mon cher Comte ,
Vous aurez tous les esprits ,
Dont vous ferez votre compte
Pour en revendre à Paris .

Tous les jours ,

Tous vos tours ,

Que l'on conte et l'on raconte ,

Né passeront plus pour conte ,

Et chacun par-tout dira :

Allons voir ce sorcier-là.

Qui voudrait nier que Comte

Escamote à vol d'oiseau ,

Ferait un absurde conte ,

Et trouverait laid le beau.

L'autre jour ,

Ce tambour ,

De bijoux voyant le compte

Au fond de sa caisse , conte

Que le Roi , toute la cour

Furent enchantés du tour.

On le dit sorcier ce Comte ;

Et moi je soutiens que non ;

Je dis , sans faire un mécompte ,

Que ce Comte est sans façon,
Sage et droit,
Fort adroit,
Qui s'arrange et fait son compte
De tout ce que l'on raconte.
Que de gens voudraient par fois
Avoir l'esprit de ses doigts !

M. COMTE.

« De quel pays êtes-vous, Monsieur ?

MOI.

« De Sens.

M. COMTE.

« Et vous êtes à Paris !

MOI.

« Qu'y a-t-il d'étonnant ?

M. COMTE.

« D'après tout ce que je viens d'en-
« tendre, je ne vous aurais jamais cru
« hors de Sens.

(*A l'assemblée.*)

Dans le palais des Rois, dans un modeste asile,
Sous des lambris dorés, à la cour, à la ville,
J'ai le bonheur d'être fêté,
Couru, vanté, même chanté ;

Mais chez le goût qui toujours nous attire ;
Quand je rencontre la beauté ,
Les grâces , les talens toujours prêts à sourire ,
A mon tour c'est moi qui peux dire :
Que l'enchanteur est enchanté.

Cette *Pièce qui n'en est pas une* ,
me valut la protection du prince de
Condé , qui accepta la dédicace de mon
Paresseux , et à M. Comte le mot de
l'énigme de mes voyages avec lui. Le
sylphe et le sorcier ne se quittèrent plus.

Tel fut le dénouement d'une comé-
die dont l'intrigue roule sur le plaisir et
dont l'amitié fait tout l'intérêt.

M. Comte a depuis été honoré de la munificence des
Souverains alliés. A Paris , il exécuta ses expériences en
présence de l'Empereur Alexandre , qui a daigné lui re-
mettre une bague enrichie de diamans , avec une lettre
flatteuse. Le Roi de Prusse lui a aussi remis une mé-
daille d'or à son effigie , comme une marque de la satis-
faction que S. M. a éprouvé lorsqu'elle a appris que
M. Comte avait consacré le produit d'une de ses repré-
sentations au soulagement des malheureuses victimes de
la guerre du village des Vertus.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce volume.

CHAPITRE I^{er}. M. Comte m'ensorcelle , page 1

CHAP. II. Singulier évènement — Visite domiciliaire. — Comment et pourquoi tous les passagers sont obligés de se fouiller. — Commissaire de police et gendarmes complètement mystifiés. — Faux noyé. — Consternation générale. — Beau dévouement. — Merle d'or. — Massacre qui s'ensuit — Avarice punie. — On arrive à Mâcon, et tout le monde veut loger à l'hôtel du Sauvage, où loge M. Comte, 11

CHAP. III. Je rends visite à mon cousin le préfet de Mâcon. — J'y trouve M. Comte en train de le mystifier. — Je me prête à la mystification et la prolonge. — Nouveau triomphe du ventriloque. — La montre du maire changée en grenouille. — Cochon qui parle. — Toute la ville est en l'air. — Représentation extraordinaire. — Scène plaisante du verre de vin qui amène celle de la chemise et de la moutarde. — Notre enchanteur tient parole. — Tous les spectateurs sont enchantés, et tous les rieurs se déclarent pour lui, 27

CHAP. IV. Le faux Comte, ou le ventriloque postiche, 48

CHAP. V. L'âne révolutionnaire. — La jeune mariée. — Bouquet virginal perdu et retrouvé. — Intrigue épistolaire mystérieuse. — Puits qui parle — Curiosité punie , page 58

CHAP. VI. Petite malice des Châlonnais pour retarder le départ de M. Comte. — Sa berline en est la victime , et mon cabriolet , par contrecoup , est enveloppé dans sa proscription. — La diligence. — Voleurs qui l'attaquent. — M. Comte est notre sauveur. — On veut l'arrêter. — Sa magie le sauve , 70

CHAP. VII. Colmar. — Les Français se reconnaîtront. — Cimetière. — Prison. — Spectre. — M. Comte sort de prison. — Son triomphe , 83

CHAP. VIII. Bedeau , sonneur , suisse , sacristain mystifiés. — Mouches métamorphosées en vers luisans. — Baragouin plaisant de M. Bader , aubergiste de la ville de Lyon à Strasbourg. — Tête de veau qui beugle à table , 92

CHAP. IX. Eglise Saint-Nicaise de Rheims. — Nouveau prodige opéré par le talent de notre ventriloque. — Fourniture d'étoffes et de drap singulièrement payée. — Commis marchand dans l'embarras. — Comment celui qui l'y a mis s'en est tiré , 105

CHAP. X. L'honneur d'une femme sauvé. — Un roi dans la manche d'un républicain. — Réflexion à ce sujet. — Comment elle fut interrompue et la séance levée , 116

CHAP. XI. Châlons-sur-Marne. — Escamoteur escamoté. — Voleur converti. — Ecussorciers. — Coq rôti qui chante. — Rencontre. — Mé-

prise. — Je tourne le dos à M. Comte sans le vouloir. — Où, quand et comment le trouverai-je ? page 124

CHAP. XII. Un mot sur Paris. — Je retrouve M. Comte au moment où je m'y attends le moins, 140

CHAP. XIII. Commencement de la vogue de M. Comte. — Séance chez madame de Montrouge. — Engouement général, 145

CHAP. XIV. Séance chez le Roi, 157

CHAP. XV. Pour donner le change à M. Comte, je lui envoie un de mes amis, avec lequel il s'arrange, et qui m'éclaire sur toutes ses démarches. — La Chaussée-d'Antin. — Fête de famille. — M. de Jouy consacre un discours tout entier au talent de M. Comte, 161

CHAP. XVI. Le Marais vengé. — Conversation à bâton rompu. — Portrait et bijoux escamotés et retrouvés dans le jet-d'eau de la Place royale, 175

CHAP. XVII. Scènes de ventriloque tellement vraies et inimitables, qu'elles ont fixé l'attention des savans et ont valu à M. Comte un article dans le tome XII du *Dictionnaire des sciences médicales*, 179

CHAP. XVIII. Bains de Tivoli. — M. Comte fait le muet. — L'abbé Sicard et lui s'étendent parfaitement. — Hommage rendu à l'instituteur des sourds et muets, et aux médecins genevois directeurs des bains de Tivoli, 193

CHAP. XIX. La rue Grange-Batelière. — Montre et boîte d'or qui voyagent. — Je fais toujours

- des miennes, et mon ami a l'air de faire des siennes. — Lettre d'une dame au rédacteur du Journal des modes, page 200
- CHAP. XX. Le faubourg Saint-Germain. — Le diable. — L'amour. — Espiéglerie magique de ce dernier. — Trois portraits d'après nature, 207
- CHAP. XXI. Quai de Voltaire. — Séance chez M. le marquis de Laval, premier chambellan et grand maître des cérémonies de Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies. — Petite malice d'une grande dame. — Comment la magie de M. Comte s'en venge. — Famille russe remplie de talens, 211
- CHAP. XXII. Séance chez madame la comtesse de Murinai, 219
- CHAP. XXIII. Pensionnat de madame Thiénet. — Chapitre très-court pour arriver à un plus long, 223
- CHAP. XXIV. Séance chez son altesse sérénissime madame la duchesse de Bourbon. — La comédie qui n'en est pas une. — Dénouement que M. Comte et le lecteur n'ont pas prévu. — On réussit dans le monde souvent par compère et par commère. — Comment le sylphe est bien moins sylphe que M. Comte n'est sorcier. — Conclusion, 226

FIN DE LA TABLE.

